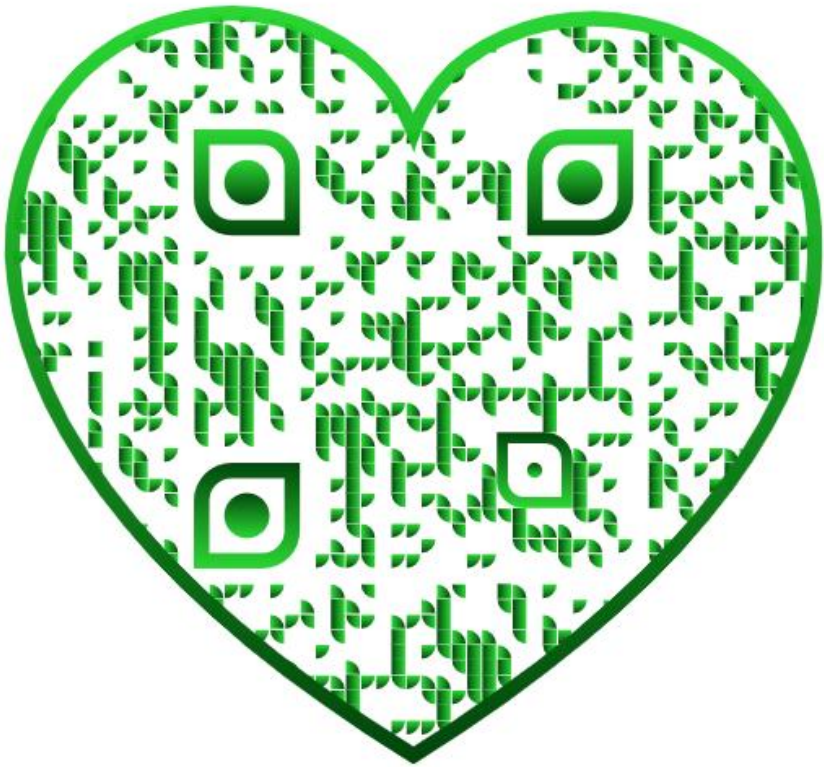
AÏNAKO

5. Le trésor des ondins

ÉDITIONS MICHEL QUINTIN

ARIANE CHARLAND



AÏNAKO
5. Le trésor des ondins
ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN
ARIANE
CHARLAND

ARIANE CHARLAND

AÏNAKO

Le trésor des ondins

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

Illustration de la page couverture : Boris Stoilov
Infographie : Marie-Ève Boisvert, Éd. Michel Quintin
Conversion au format ePub : Studio C1C4

La publication de cet ouvrage a été réalisée grâce au soutien financier du Conseil des Arts du Canada et de la SODEC.
De plus, les Éditions Michel Quintin reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-89435-896-2 (version ePub)
ISBN 978-2-89435-663-0 (version imprimée)

© Copyright 2013

Éditions Michel Quintin
4770, rue Foster, Waterloo (Québec)
Canada J0E 2N0
Tél. : 450 539-3774
Téléc. : 450 539-4905
editionsmichelquintin.ca

À mes parents,
pour leur amour et leur soutien indéfectibles.

1

Doublement reine

Novembre jeta encore un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Cherches-tu quelqu'un? demanda Chloé.

Novembre se retourna vers son amie et remit une mèche brune derrière son oreille. Elle haussa les épaules.

— Non, personne.

Elle résista à son réflexe de regarder une autre fois derrière elle. À sa droite, le soleil était en train de se coucher au-dessus du boisé. Les ombres devenaient plus denses et il était facile d'y imaginer des choses qui n'y étaient pas.

À sa gauche, l'eau du lac artificiel, noire et d'aspect huileux, ressemblait à du pétrole. Des roseaux réussissaient néanmoins à y pousser et on entendait des clapotis qui laissaient croire que des grenouilles y avaient élu domicile. Apparemment, c'était la pluie qui avait rempli au fil des ans l'ancienne carrière près de laquelle la ville s'était construite au début du siècle précédent. Elle avait fermé l'année qui avait suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, mais les jeunes de l'époque s'étaient empressés de la convertir en lieu de rassemblement et la tradition s'était perpétuée de génération en génération. Novembre détestait cet endroit; le lac sombre lui rappelait trop de mauvais souvenirs.

Chloé haussa les sourcils sous sa frange noire parfaitement coupée.

— Personne?

La moue sceptique que dessinaient ses lèvres rouge vif signifiait qu'elle n'était pas dupe.

La plage – si on pouvait appeler plage le gravier poussiéreux qui bordait le lac – était noire de monde. L'école recommençait dans deux jours et tous les futurs élèves de cinquième secondaire semblaient s'être passé le mot pour venir y célébrer le début de leur dernière année ensemble.

Novembre observa tous ces visages en train de rire ou de se crier par la tête pour enterrer la musique qui sortait de la mini-chaîne stéréo que quelqu'un avait apportée. Elle avait fait tout son primaire et presque tout son secondaire avec la plupart de ces jeunes, mais elle avait l'impression d'être une étrangère et n'arrivait pas à se rappeler si ça avait toujours été ainsi ou si c'était depuis son retour prétendu d'Europe.

— C'est stupide, dit-elle en se forçant à rire. J'avais cru voir quelqu'un de mon ancienne école.

Son ancienne école. C'était ainsi qu'elle appelait son ancien monde, le monde des elfes où elle n'était restée qu'un an. Elle avait rencontré sa mère; sa mère qu'elle avait crue morte toute sa vie. Mais, avant même qu'elle ait pu apprendre à la connaître, on la lui avait enlevée. La même elfe qui avait tué son père avait fini par tuer sa mère.

— Pas un autre! maugréa Chloé en prenant un air exagérément lugubre.

Cette fois, un sourire sincère alluma une étincelle dans les yeux gris de Novembre.

— Tu n'as pas digéré qu'il t'ait montré à faire un feu sans papier journal, hein?

Chloé avait toujours été très fière de ses talents en matière de feux de foyer. À la maison, les soirs d'hiver, c'était elle qui se chargeait de faire flamber les bûches soigneusement empilées sur un monticule de papier chiffonné.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, qu'il soit meilleur que moi dans un domaine? Il a plus d'expérience, c'est tout. Et puis, c'est quoi, comme nom, Tao? On dirait un nom de chat.

Un garçon aux yeux espiègles, au visage un peu plat et aux cheveux cuivrés légèrement bouclés les prit toutes les deux par le cou.

— Est-ce qu'un chat vous apporterait des renforts comme je le fais?

Dans chacune de ses mains, il tenait une bouteille de liquide ambré renfermant un long piment fort.

— Tao! s'exclama Novembre. Je croyais que tu passais tout l'été avec ta famille.

Le garçon libéra les filles et leur offrit ses bouteilles. Chloé fit la grimace.

— C'est ça, tes renforts? C'est quoi?

— De la bière au piment.

La grimace de Chloé s'accentua.

— Ça a l'air dégueulasse.

— Je ne sais pas comment tu fais pour boire ça! renchérit Novembre.

— J'aime les sensations fortes! répondit Tao en rangeant une des bouteilles dans sa poche.

Il décapsula l'autre en faisant tourner le goulot dans sa paume et prit une gorgée.

— Ah! fit-il en essuyant sa lèvre supérieure avec le dos de son poignet. Ça, ça réveille!

— Il n'est même pas huit heures du soir et tu as besoin d'être réveillé? demanda Chloé en reprenant un air dubitatif.

— Ça doit être le décalage horaire, répliqua Tao en éclatant de rire.

Chloé ne sembla pas comprendre ce qu'il trouvait si drôle. Novembre donna un coup de pied amical sur la cheville du jeune homme. Elle était contente de le voir.

— Tu es revenu quand?

— Avant-hier.

Elle remarqua qu'une hésitation s'était immiscée dans son sourire. Il but une autre gorgée pour la masquer, mais ses yeux obliquèrent vers le boisé, exactement là où elle-même n'avait pas arrêté de regarder. Ne pouvant réprimer son envie, elle y jeta aussi un coup d'œil.

— Oh non! grogna Chloé. Tao, dis-moi que tu n'as pas vraiment ramené un de tes amis.

Le sourire de Tao redevint malicieux.

— Chloé, je sais que tu m'adores.

La principale intéressée gloussa.

— Je suis moins impressionnable que la plupart de mes congénères.

La moitié des filles reluquaient du côté de Tao ou, à l'opposé, faisaient tout pour l'ignorer, tout en s'approchant subtilement et en riant plus fort que nécessaire. Novembre pouvait comprendre leur attirance. Le garçon représentait l'inconnu. Ses yeux noisette pailletés de roux, son teint doré et son accent indéfinissable intriguaient tous ceux qui croisaient son chemin.

Quand il redevenait le feu follet espiègle qu'il était en réalité, ses iris retrouvaient leur véritable couleur orange, sa peau prenait l'aspect noir et friable du charbon et, comme le charbon, elle se mettait à rougeoyer au contact des flammes. Les feux follets avaient besoin de chaleur pour vivre. Ils pouvaient supporter des températures inimaginables.

— Tu as ramené un de tes amis? le questionna Novembre en le tirant par le bras pour qu'il la regarde.

— Non, je suis venu tout seul. J'ai juste cru voir un de nos anciens camarades de classe.

— Toi aussi?

Novembre était consciente de sa voix soudain trop aiguë et de ses yeux exorbités, mais elle n'y pouvait rien. Chloé les considéra à tour de rôle.

— Qu'est-ce qu'ils ont, les gens de votre ancienne école, pour vous faire autant flipper?

Tao prit un air affreusement grave.

— Ce sont des vampires.

— Très drôle. Ça veut dire qu'ils vivent éternellement? J'espère qu'ils ne te convertiront jamais, dans ce cas!

Tao ricana.

— Si tu savais, Chloé! Si tu savais!

Novembre lui écrasa les orteils.

— Qui voudrait vivre éternellement, de toute façon? dit-elle.

Tao la dévisagea.

— Tu ne peux pas être sérieuse, Aï…

Novembre lui écrasa de nouveau les orteils. Chloé les scruta, de plus en plus perplexe.

— Vous êtes décidément très bizarres, dit-elle. Si ça ne vous dérange pas, je vais aller voir si Yuri est arrivé.

Tao afficha à nouveau un sourire espiègle. D'un mouvement de la tête, il désigna le feu de bois qui brûlait un peu plus loin sur la plage.

— Ça pue l'encre brûlée et le combustible à fondue. Tu n'as pas suivi mes conseils!

Chloé lui tira la langue.

— Tu sauras que jamais de ma vie je n'ai utilisé de combustible à fondue pour allumer un feu de bois. Les gars étaient déjà en train d'en déverser partout quand on est arrivées.

— Je me disais, aussi, que tu étais plus intelligente que ça.

— J'ai trouvé une vidéo qui enseigne la même technique que toi, mais en mieux.

Elle avait voulu prendre un air indifférent, mais ses pommettes rondelettes s'étaient colorées de rose. Tao mit une main sur son cœur, faussement catastrophé.

— Ma technique? Impossible. Ma technique, c'est de comprendre la personnalité du feu et la façon dont les flammes jouent avec le vent.

Chloé parut se demander s'il se moquait d'elle. Dans le doute, elle choisit de s'adresser à Novembre :

— On rentre ensemble, hein? Tu ne vas pas te sauver avec lui?

Elle ne semblait rigoler qu'à moitié. Novembre sourit.

— Promis, on rentre ensemble. Mais, si tu veux te sauver avec Yuri, je vais comprendre.

Les joues de Chloé rosirent davantage. Elle lui fit au revoir de la main et ses innombrables bracelets cliquetèrent sur son poignet. Après avoir jeté un regard mi-figue mi-raisin à Tao, elle s'éloigna en se frayant un chemin entre les multiples admiratrices du garçon. Elle alla rejoindre les amis qu'elle s'était faits pendant l'année où Novembre avait été absente. Yuri était l'un d'eux, mais ce n'était qu'au début de l'été que leur amitié s'était transformée en autre chose. Novembre

faisait aussi partie de la bande. Cependant, elle restait « l'amie de Chloé » et, bien franchement, elle n'avait pas plus envie qu'il le fallait de s'intégrer.

Dès que Chloé fut hors de portée de voix, Tao plongea ses yeux noisette dans ceux de Novembre.

— Dis-moi que tu n'étais pas sérieuse, tout à l'heure, quand tu demandais qui voudrait vivre éternellement! Tu comptes revenir dans notre monde un jour ou l'autre, non?

Novembre lui rendit son regard sans ciller. Pour toute réponse, elle lui enleva la bouteille qu'il avait encore à la main et en but une gorgée sans détourner ses yeux des siens. Elle grimaça et dut retenir un frisson en sentant le liquide âcre lui brûler la gorge.

— Chloé a raison, c'est dégueulasse.

Elle lui rendit sa bouteille en appuyant son poing sur sa poitrine. Tao sourit et laissa exhaler un soupir. Au lieu de se refermer sur la bouteille, ses doigts s'enroulèrent sur la main de Novembre.

— Tu ne m'as pas répondu. Tu as bien l'intention de revenir, non?

— Tu n'as pas compris les mille premières fois? C'est ici, ma vie, maintenant.

Elle ne voulait plus remettre les pieds dans le monde qui lui avait coûté sa mère et tant d'amis. Elle dut fermer les yeux en pensant à Kaï, à son rire en cascade, à ses boudins jaunes brillant au soleil et à ses pieds verts dépassant de son linceul de feuille.

— Il sera bientôt trop tard, Aïnako.

Novembre grinça des dents en l'entendant l'appeler ainsi. C'était son ancien nom. Un faux nom qu'elle s'efforçait d'oublier.

— Tant mieux! répliqua-t-elle.

Les elfes pouvaient se métamorphoser comme ils le voulaient tant qu'ils reprenaient régulièrement leur forme d'origine. S'ils négligeaient de le faire, leurs cellules commençaient à vieillir et, alors, ils étaient condamnés à vivre et à mourir comme des humains.

Tao ouvrit la bouche pour parler, mais la referma. Il reprit sa bouteille et en descendit la moitié en une gorgée. Ses yeux glissèrent vers le boisé.

— Comme ça, dit-il, tu l'as vu, toi aussi?

— Tu sais qui c'est? demanda Novembre.

Tao haussa les épaules.

— Tu es encore reine. Doublement, si je puis me permettre. On te suit; c'est normal.

— Depuis combien de temps tu le sais? demanda Novembre.

— Qu'on te suit? Depuis le début.

— Et tu ne m'as rien dit?

— Tu l'avais remarqué, toi aussi.

Il avait raison. Dès le moment où elle avait réélu domicile chez tatie Vivi, elle avait eu l'impression qu'on la suivait. Elle apercevait parfois, de loin et toujours du coin de l'œil, une silhouette silencieuse au visage dissimulé sous un grand capuchon noir qui disparaissait dès qu'elle tournait la tête dans sa direction. Jusqu'à maintenant, elle s'était demandé si ce n'était pas elle qui devenait paranoïaque.

Peut-être était-ce la confirmation qu'elle n'était pas folle, ou simplement la brûlure de l'alcool et du piment fort qu'elle ressentait encore sur sa langue et dans son ventre, mais une énergie qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps fit battre son cœur un peu plus vite.

— C'est vrai, dit-elle. D'ailleurs, je crois qu'il est temps d'aller faire connaissance.

Elle pivota sur ses talons. Le gravier crissa sous ses souliers de toile et elle marcha vers le dernier endroit où elle croyait avoir vu l'espion.

2

Des fantômes en équilibre

« Il faut que ce soit Iriel », se disait-elle.

Le guerrier était parti après la mort de Silmaëlle en laissant entendre qu'il ne reviendrait jamais. Novembre avait supposé qu'il désirait s'accorder du temps pour faire son deuil; qu'il avait besoin d'être seul pour vivre sa peine.

Elle avait vu sa mère mourir devant ses yeux, un poignard de diamant noir planté dans le dos. Silmaëlle était morte dans les bras d'Iriel en lui sauvant la vie. Il aurait certainement préféré que ce soit le contraire.

Novembre avait cru qu'il finirait par revenir. N'était-il pas le chef de sa garde et son garde du corps attitré? N'avait-il pas promis à sa mère de la protéger? Même si elle n'était plus une elfe, elle était certaine qu'il reviendrait accomplir son devoir.

Elle le revoyait, les mains ensanglantées, enlaçant le cadavre de celle qu'il avait aimée et qu'il venait de perdre une nouvelle fois. Elle entendait encore sa voix éraillée lui dire qu'elle n'avait plus besoin de lui. Il lui avait semblé serein pour la première fois depuis qu'elle le connaissait.

— Ça va pas, la tête?

Tao l'empoigna par le coude et précisa sa pensée.

— Tu ne peux pas sérieusement envisager d'aller faire copain copain avec quelqu'un qui t'épie en secret depuis un an!

— Pourquoi pas? S'il me voulait du mal, il m'en aurait déjà fait, tu ne crois pas?

Tao soupira.

— Très bien. Attends-moi, au moins.

Il but le reste de sa bouteille et tapa sur le fond pour en faire sortir le piment fort qu'il écrasa entre ses molaires et avala d'un coup. Le rouge lui monta aux joues, mais il sourit en glissant la bouteille vide dans sa poche.

— Pour la recycler, expliqua-t-il. Je ne fais pas confiance à ces jeunes écervelés.

— Ils ont le même âge que moi, fit remarquer Novembre, et tu n'es pas beaucoup plus vieux que nous, monsieur cornes rondes.

C'était ainsi que les feux follets nommaient les plus jeunes d'entre eux. Les cornes qui saillaient de chaque côté de leur tête continuaient de pousser toute leur vie. Celles des plus vieux avaient l'aspect rugueux du bois calciné et elles s'enroulaient en une longue spirale autour de leurs oreilles. Les plus jeunes, comme Tao, n'avaient que deux petits cônes dont le bout arrondi pointait à peine sous leurs cheveux.

— Peut-être, répondit Tao, mais ils n'en sont pas moins écervelés.

Novembre le prit par la main pour le forcer à avancer.

— Dépêche-toi avant qu'il s'en aille.

Tao la suivit sans protester. Quelques filles firent exprès de le frôler ou de tourner la tête en le fouettant de leurs cheveux. Novembre se demanda si les garçons en général se laissaient impressionner par ce genre de manège. À voir les regards qu'ils adressaient aux admiratrices de Tao, elle supposa que oui.

Ils atteignirent la lisière du boisé qui bordait l'ancienne carrière. Novembre inspecta l'ombre entre les troncs, mais ne perçut aucun mouvement. Elle se retourna vers la plage en tentant d'arrêter son regard sur chaque élève.

— Tu sais ce que tu cherches, au moins?

— Un elfe qui a l'air humain, rétorqua-t-elle en se retournant à nouveau vers le boisé et en faisant quelques pas entre les bosquets.

Elle ne voulait pas lui parler d'Iriel, ayant trop peur que cela lui porte malheur.

— Ouais, fit Tao, c'est justement ça, le problème. Il a l'air humain.

— Les elfes sont crispés quand ils n'ont plus d'ailes. Ils ne savent plus comment garder leur équilibre et deviennent un peu trop conscients de leurs mouvements.

— Tu ne me sembles pas plus crispée que les autres.

— J'ai été humaine presque toute ma vie. Celui qu'on cherche est probablement un soldat ou, en tout cas, quelqu'un qui a été un elfe plus longtemps que moi. Il dégage forcément une impression de mystère, comme toi.

Tao, qui tenait toujours la main de Novembre, l'attira vers lui. Elle s'exclama en se retrouvant tout près de son visage. Il posa son autre main sur sa hanche.

— Tu me trouves mystérieux?

Novembre lui rendit son sourire gentiment moqueur.

— C'est comme ça que les humains te voient. Enfin, les humaines.

Il rit.

— Les humaines ne m'intéressent pas.

— Je suis aussi humaine qu'elles.

— Tu sais ce que je veux dire.

Elle détacha les doigts qu'il avait passés dans une des ganses de sa robe en toile kaki. Il la laissa faire, mais ses yeux devinrent encore plus malicieux et il attrapa sa main pour la faire tourner. Elle se retrouva dos à lui, prisonnière de ses propres bras croisés sur son ventre. Elle pivota de nouveau sur elle-même pour lui refaire face.

— Tu ne t'en rends pas compte, hein? demanda-t-il.

— Que tu te moques de moi?

— Tu ne vois pas la façon dont tout le monde te regarde?

— Oui. Je suis bizarre depuis que j'ai vécu un an comme une elfe.

« Depuis que j'ai vu des gens que j'aime se faire tuer et que j'ai moi-même tué », voulut-elle ajouter. Tao pencha la tête pour la voir d'un autre angle.

— Tu es intrigante.

Elle grimaça et laissa échapper un rire ironique.

— Allez, viens, dit-elle en lâchant ses mains. Celui qu'on cherche n'est pas ici.

Ils retournèrent sur la plage, mais restèrent en retrait près du

boisé. Novembre vit Chloé avec ses copains. Son amie lui adressa un regard appuyé. « Qu'est-ce que tu faisais dans les bois avec lui? » disaient ses yeux.

— Je crois qu'ils sont plusieurs, dit Tao.

— Plusieurs quoi?

— Plusieurs espions.

— Comment tu le sais?

Novembre était tellement certaine que c'était Iriel qu'elle n'avait pas pris la peine d'émettre une autre hypothèse. Elle réalisa qu'elle n'avait même pas demandé à Tao à quoi ressemblait la personne qu'il avait vue.

— Ça fait un an que je les vois rôder dans les parages, répondit-il. Je n'ai jamais aperçu un seul bout de visage, mais je peux te dire qu'ils ne font pas de bruit quand ils marchent. Enfin, ils et elles; il n'y a pas que des hommes. Mais tu as raison à propos d'une chose; pour avoir l'air mystérieux, ils ont l'air mystérieux. D'après moi, ils viennent ici pour être sûrs qu'il ne t'arrive rien en attendant ton retour.

Novembre émit un son à la fois amer et amusé.

— Ils vont attendre longtemps!

Elle se dirigea vers une pointe de la plage où il n'y avait personne. Tao se plaça devant elle pour l'obliger à s'arrêter et elle faillit lui rentrer dedans.

— Tu es une elfe, Aïnako!

Son visage exprimait la colère et le découragement. Novembre regarda autour d'elle pour être certaine que personne ne l'avait entendu. Quelque chose accrocha son attention près de l'étendue opaque du lac. Une forme immobile, à peine visible, était accroupie sur un caillou. De longs cheveux noirs masquaient la moitié de son visage; l'autre moitié disparaissait dans l'ombre du grand capuchon qui lui tombait sur le front.

« Iriel! » pensa Novembre. Mais, quand la silhouette au bord du lac se releva, elle réalisa qu'elle s'était trompée. L'ossature était petite et féminine et, de toute façon, les cheveux du chef de sa garde n'auraient pas pu pousser autant en un an.

Elle se rapprocha de Tao qui s'était figé lui aussi et voulut

l'entraîner vers l'inconnue, mais il la retint. Il ne regardait pas du tout la silhouette près du lac. Ses yeux sautaient d'un point à l'autre en faisant le tour des groupes et des sous-groupes d'élèves qui continuaient à rire et à discuter.

D'autres intrus en capuchon étaient apparus un peu partout. Certains se tenaient en équilibre sur les pierres bordant le lac; d'autres étaient disséminés entre les élèves. Bien que leur visage fût ombragé, il était clair qu'ils fixaient tous la même chose : Novembre.

Une seconde s'écoula. Comme s'ils avaient reçu un signal inaudible, ils bougèrent tous en même temps et s'évanouirent entre les arbres. Seule la première silhouette au bord du lac resta. Ses épaules furent agitées de légers soubresauts et elle pencha la tête vers l'arrière en dévoilant un menton blanc et lisse. Elle riait.

En silence, elle recula vers le boisé en bondissant d'un caillou à l'autre. Elle ne baissa pas une seule fois les yeux pour voir où atterrissaient ses orteils. Novembre ne recommença à respirer que lorsqu'elle eut disparu dans l'obscurité. Elle remarqua que les élèves pointaient la forêt en s'interrogeant les uns les autres.

— C'était peut-être des fantômes? suggéra une fille.

Elle rit pour montrer qu'elle n'était pas sérieuse, mais un certain malaise avait gagné la foule. D'autres rires se joignirent au sien pour dissiper l'ambiance surnaturelle qui s'était emparée de l'ancienne carrière. Une musique aux envolées aériennes sortait des mini-haut-parleurs, parant la scène d'une aura cinématographique.

Novembre croisa le regard de Chloé. Alors que les conversations reprenaient, son amie la dévisagea avec un mélange de méfiance et de tristesse qui lui fit presque oublier les espions. Novembre faisait déjà un pas vers elle quand la voix de Tao lui remit ses inquiétudes à l'esprit :

— Pourquoi se sont-ils montrés, d'après toi?

Elle se posait la même question. Pourquoi avoir choisi de se montrer? Pourquoi à ce moment précis, alors que cela faisait un an qu'ils l'observaient en cachette?

— Parce que l'école recommence après-demain, réfléchit-elle tout haut.

— L'école?

Une affreuse intuition venait de se loger dans l'estomac de Novembre.

— C'est un avertissement.

Tao l'interrogea du regard, mais elle n'en dit pas plus. Elle n'était même pas certaine de ce qu'elle pensait.

— Tu les as reconnus? demanda-t-il. Tu as reconnu les elfes qui se cachaient sous ces capuchons?

— Ce n'était pas des elfes.

Des elfes n'auraient pas été aussi habiles sur les pierres instables qui bordaient le lac artificiel.

— C'était des gnomes, souffla-t-elle. Des soldats d'Okmern.

Sauf la première fille qu'elle avait vue, celle avec les longs cheveux noirs. C'était sans conteste une gnome, mais pas une militaire. Les soldats d'Okmern avaient tous le crâne rasé; même les soldates. La seule qui aurait pu accompagner la troupe sans faire partie de l'armée, c'était Varénia, la reine d'Okmern.

En scrutant la forêt silencieuse, Novembre ajouta :

— J'ai encore une dette impayée.

3

L’ AVENUE DES SAULES PLEUREURS

— C’était qui, ces hurluberlus habillés en noir? demanda Chloé sur le chemin du retour.

— Aucune idée, répondit Novembre.

L’ancienne carrière se trouvait à une bonne demi-heure de marche de la maison, mais l’air du soir était tiède et elles n’étaient pas les seules à rentrer à pied. Elles venaient de quitter Yuri et les autres pour s’engager dans la rue qui menait à leur quartier. Un groupe de filles qu’elles connaissaient sans qu’elles soient vraiment amies les suivaient à quelques pas de distance. Elles les entendaient rire en chantant une vieille chanson de Madonna.

— On aurait dit que c’était toi qu’ils regardaient, insista Chloé. Toi ou Tao.

Novembre rit en se disant que son rire sonnait comme un rire en boîte.

— Pourquoi est-ce qu’ils nous auraient regardés?

— Je ne sais pas. C’est pour ça que je te pose la question.

Novembre n’y avait jamais prêté attention, mais elle remarquait maintenant que les cheveux de son amie étaient du même noir que ceux de Varénia. La reine d’Okmern les tressait habituellement en une longue natte qu’elle enroulait autour de son cou comme un serpent. Chloé, elle, les faisait couper au carré et teindre chaque mois pour qu’ils gardent leurs reflets bleutés.

— C’était sûrement un hasard, dit Novembre d’une voix qu’elle-même ne trouva pas très convaincante.

— Je ne lui fais pas confiance, ronchonna Chloé.

— À Tao? Ouais, ça paraît.

— Il est bizarre. Il arrive et il repart sans avertissement. Quand on lui demande ce qu'il fait ici, il change de sujet.

— Il est gentil. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Tu changes de sujet, toi aussi. Qu'est-ce qu'il fait ici? Tu le sais, au moins?

Chloé s'était arrêtée. Son rouge à lèvres était encore impeccable. C'était presque une obsession; elle en remettait dès qu'il commençait à s'estomper. Elle avait de grands yeux bruns qu'elle soulignait au khôl, ce qui rendait son regard un tantinet dramatique. Novembre, qui s'était arrêtée avec elle, songea qu'elles formaient une drôle de paire. Chloé, avec son style unique alliant des éléments des années cinquante et soixante, et elle-même, jamais maquillée et coiffée d'une queue de cheval parce que c'était plus commode. L'été, elle ne portait que des robes, mais ça n'avait rien à voir avec de la coquetterie; c'était simplement plus facile de s'habiller le matin quand on n'avait qu'un morceau à choisir.

Les filles qui marchaient derrière les dépassèrent.

— Salut, vous deux! lança l'une.

— On se voit à l'école après-demain! renchérit une autre qui, pour une raison obscure, éclata de rire.

Novembre leur sourit et leur souhaita un bon restant de nuit. Chloé, qui les connaissait pourtant mieux qu'elle, les salua à peine. Elle fixait son amie avec irritation et tristesse. Novembre se rappela la façon dont elle l'avait observée après le départ des espions en capuchon.

— Tu t'en fais vraiment à cause des inconnus bizarres, hein?

— Ils vous regardaient, toi et Tao.

— C'était probablement des anciens de l'école qui voulaient nous faire peur.

Novembre détestait mentir à sa meilleure amie. Elle éludait systématiquement ses questions à propos de son année d'études en Suisse, mais ne savait plus quoi inventer. Elle s'était construit une histoire plausible agrémentée de quelques anecdotes inspirées de

vraies personnes qu'elle avait connues dans le monde des elfes, mais elle s'embrouillait dans les dates et les lieux. Le pire, c'était Zac, le frère de Chloé. Il avait le don de se souvenir de chaque détail et de l'interroger sur des éléments auxquels elle n'avait pas accordé suffisamment d'attention.

Un jour, elle leur avait narré sa rencontre avec Kaï et Olian. Elle les avait rebaptisés Estelle et Tristan, leurs noms signifiant respectivement « étoile solitaire » et « chant triste du soir ». Elle avait décrit Olian comme un garçon doux et réservé de sa classe, tandis que Kaï était une fille d'une ville voisine. Au lieu de situer l'action dans les branches de Lilibé et de dire que Kaï avait volé le laissez-passer d'Olian, elle avait transposé la scène dans une rue passante et remplacé le laissez-passer par un coupon pour une entrée gratuite au cinéma. Elle avait transformé la poursuite dans les airs en une course à travers les ruelles, mais, en définitive, le résultat avait été le même; ils étaient devenus amis et ne s'étaient plus quittés.

L'histoire aurait pu en rester là, mais Zac avait voulu tout savoir au sujet de cette Estelle qu'il trouvait fascinante. D'où venait-elle? Qu'était-elle devenue à la fin de l'année scolaire? Novembre avait galéré en essayant de tarir sa curiosité. Elle avait bien failli se mettre à pleurer en racontant avec un haussement d'épaules détaché qu'Estelle avait déménagé dans un autre pays et qu'elle ne lui donnait plus beaucoup de nouvelles. Un mensonge plus près de la vérité aurait sans doute été plus à propos, mais la mort de Kaï n'était pas quelque chose qu'il lui plaisait d'évoquer.

— Des anciens de l'école? fit Chloé d'un ton indigné. Tu me prends pour une valise? Ils vous regardaient, que je te dis!

Novembre ouvrit la bouche, mais aucun bobard ne lui vint à l'esprit.

— Tu avais l'air inquiète, continua Chloé. Avant qu'ils arrivent, tu n'arrêtais pas de regarder derrière toi. Dis-moi la vérité. Est-ce que quelqu'un te suit? Est-ce que c'est à cause de Tao? Est-ce qu'il est dans un gang ou quelque chose du genre? Est-ce qu'il t'a embarquée dans une histoire louche?

Novembre se mit à rire. C'était un rire nerveux qui frôlait

l'hystérie.

— Ça n'a rien à voir avec Tao.

Ça, au moins, c'était la vérité. Elle avait envie de tout révéler à Chloé. Là, maintenant, à froid. Elle avait envie de déballer son sac et de lui dire qu'elle n'était pas humaine, pas une vraie, et qu'elle avait passé un an sous la forme d'une petite elfe à la peau verte et aux grandes ailes de papillon. Elle avait envie d'exhiber les cinq minuscules pendentifs qu'elle portait autour du cou : la larme de diamant, la perle d'agate grise, le jonc de pierre de lune, la baguette de saphir et le bracelet de Kaï. Elle aurait voulu lui raconter leur véritable histoire et lui parler des souvenirs de ses parents que les trois premiers lui avaient transmis. Elle était sur le point de le faire, mais, peut-être le fait de l'habitude, la vérité resta coincée dans sa gorge et les mots qui sortirent de sa bouche ne firent qu'alimenter le monstre qu'elle avait elle-même créé.

— J'avais cru voir monsieur Rivière, si tu veux tout savoir.

Le visage rond de Chloé devint perplexe.

— Monsieur Rivière? Le prof toujours de mauvaise humeur qui te donnait des cours particuliers.

— Il n'était pas toujours de mauvaise humeur; il vivait des choses difficiles!

— Et toi, tu prends toujours sa défense, même s'il n'arrêtait pas de te rabaisser.

— Il ne me rabaissait pas; c'était pour me pousser à m'améliorer!

— OK, OK! Tu t'énerves chaque fois qu'on parle de lui.

Novembre s'aperçut qu'elle avait serré les poings et se força à détendre ses doigts. Qu'est-ce qui lui prenait? L'apparition fantomatique des gnomes l'avait rendue nerveuse. Elle avait tellement espéré voir Iriel! Monsieur Rivière, c'était lui. En langue elfe, son nom signifiait « rivage balayé par les flots ».

— Tao a parlé d'un de vos camarades de classe, reprit Chloé, pas d'un prof.

« Merde! » pensa Novembre, pendant que son cerveau pédalait à la recherche d'une excuse potable.

— Je ne sais pas quoi te dire, soupira-t-elle. Si les imbéciles en

capuchon avaient l'air de nous regarder, c'est juste un hasard; je ne vois pas d'autre explication.

— Peut-être, concéda Chloé qui semblait un brin découragée, mais tu ne m'as pas répondu à propos de Tao. Qu'est-ce qu'il fait ici?

Selon la version officielle que le feu follet avait servie à Chloé et à ses parents la seule fois qu'ils l'avaient invité à manger, il était en stage. En stage de quoi? Ce n'était pas clair. Il avait bafouillé quelque chose à propos de perspectives à développer et de marchés novateurs, mais, quand Zac lui avait demandé ce qu'il entendait par là, Tao avait esquivé la question en se resservant une pointe de tarte à la mélasse.

— Je n'ai jamais rien goûté d'aussi sucré! avait-il affirmé la bouche pleine.

— J'imagine que son stage n'est pas fini, répondit Novembre. Ou qu'il en commence un autre.

Chloé esquissa un sourire déçu.

— Je commence à croire que mon frère avait raison, grommela-t-elle en se remettant en route.

Novembre partit à ses trousses.

— Zac? Qu'est-ce qu'il a dit?

— Que ton histoire, au sujet d'Estelle et de Tristan, a quelque chose de louche.

— Zac est obsédé par Estelle depuis que je vous en ai parlé!

— C'est juste qu'il trouve bizarre que vous ayez été tellement proches et que, tout d'un coup, paf! vous ne vous adressez même plus la parole.

Les souliers de Chloé claquaient sur l'asphalte. Novembre devait presque courir pour la suivre. Elle avala sa salive.

— Estelle a déménagé et moi aussi; c'est normal qu'on se parle moins.

— Oui, j'imagine que oui.

Chloé se tut, légèrement essoufflée d'avoir marché aussi vite. Elle paraissait avoir encore plein de choses à dire, mais ne pas savoir par où commencer. La ville semblait déserte. On n'entendait rien à part ses pas décidés. Les filles de leur école avaient pris une rue transversale. Novembre contempla les maisons grises qui se dressaient

de chaque côté de l'avenue des Saules Pleureurs. « Ça aurait pu être le nom d'un village d'Élimbrel! » pensa-t-elle. Où les élus de la ville avaient-ils déniché ce nom? Il n'y avait pas le moindre saule pleureur, sur cette avenue.

— Vous ne les avez jamais rencontrés, fit-elle observer. Pourquoi est-ce qu'ils vous intéressent autant?

Chloé ralentit enfin, mais ne répondit pas tout de suite. Elle mordilla ses lèvres cramoisies.

— Un mystère plane autour d'eux, finit-elle par admettre.

Elle s'arrêta et fixa Novembre dans les yeux avant de poursuivre :

— Tout ton séjour en Suisse ne tient pas debout. J'ai l'impression que tu me caches des choses.

Le bout de ses incisives était enduit de rouge. Elle s'en rendit compte et passa son doigt dessus pour l'enlever. Novembre resserra sa veste autour de ses épaules. Encore une fois, elle ressentit le besoin de confesser toute la vérité.

— Tu peux me parler, tu sais, dit doucement Chloé.

Novembre rencontra son regard et sentit sa gorge se nouer. Chloé était sincère. Elle s'en faisait pour elle et voulait l'aider. Bien entendu, elle remarqua le trouble de celle qui partageait sa chambre depuis l'école primaire.

— Tu peux tout me dire. Je ne te jugerai pas.

Novembre hocha la tête, muette, la gorge de plus en plus douloureuse. La vérité refusait de sortir. Chloé ne la croirait jamais. Qui pourrait croire que de petits elfes ailés vivaient au cœur de la forêt à l'insu des humains? Qui pourrait croire qu'une fille de seize ans à l'apparence tout ce qu'il y a de plus ordinaire était en réalité une reine elfe en exil volontaire?

Elle observa à nouveau son amie, prête à lui jurer qu'elle ne lui cachait rien, mais elle en fut incapable. Elle ne pouvait plus continuer à lui mentir, mais ne pouvait pas davantage lui dire la vérité.

— Je voudrais… commença-t-elle sans pouvoir poursuivre.

Les yeux de Chloé s'agrandirent légèrement. Novembre prit une grande inspiration.

— Estelle est morte, dit-elle très vite.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais prononcé ces mots à voix haute. Elle avait essayé d'oublier la mort de Kaï en même temps que celle de sa mère. Les yeux de Chloé devinrent extrêmement ronds.

— Elle est morte? Elle est morte de quoi?

— Elle s'est fait tuer dans une bataille.

Le menton de Chloé s'affaissa.

— Tristan a essayé de la sauver, enchaîna Novembre d'une voix étonnamment stable, mais il n'a pas pu. On ne se parle plus parce que ça nous rappelle trop de mauvais souvenirs. Il vit sa vie et moi la mienne.

Elle n'avait revu Olian qu'une fois depuis son retour chez les humains. C'était l'été précédent, juste avant qu'elle ne commence sa quatrième secondaire. Il était venu lui rendre visite chez tatie Vivi avec Éléssan et Naïké. Il lui avait redonné les barrettes de poupée Barbie qu'elle avait offertes à Kaï plusieurs mois auparavant. Il lui avait aussi remis un des bracelets que leur amie portait tout le temps.

— Elle en avait deux, avait-il dit. J'en ai gardé un.

— Nil et Ina n'en voulaient pas? avait demandé Novembre en retenant ses larmes.

Olian avait secoué la tête. Le père de Kaï et sa compagne n'aimaient pas les bijoux. C'était des elfes sauvages purs et durs. Ils avaient horreur de tout ce qui évoquait l'opulence.

— Comme ça, avait dit Olian avant de repartir vers Lilibé, tu as choisi. Tu veux vivre comme une humaine.

— La vie de château n'est pas pour moi, avait-elle répondu en essayant de rire.

Elle l'avait regardé s'envoler par la fenêtre de la cuisine. Le vent de ses ailes avait agité les rideaux de dentelle blanche, lui rappelant la première fois qu'elle-même s'était envolée par cette fenêtre. Quand elle était une elfe, Olian la dépassait d'une bonne tête et Kaï le traitait de grande échalote, sans méchanceté, d'une façon affectueuse qui le faisait sourire. Ce soir-là, à le voir aussi petit, à peine plus haut qu'une tasse à café, assis en tailleur sur la nappe fleurie qui recouvrait la table de cuisine, elle avait éprouvé un mélange de tendresse et de répulsion. Une partie d'elle voulait redevenir une elfe pour pouvoir l'enlacer,

mais une autre avait peur de le toucher. Une fois qu'il eut disparu dans le bleu marine du ciel, elle s'était sentie à la fois soulagée et triste.

Elle avait longtemps retourné le bracelet de Kaï dans ses mains avant de l'enfiler sur sa chaîne avec ses autres pendentifs. Il n'était doté d'aucun fermoir et elle avait dû le comprimer délicatement entre son pouce et son index pour qu'il ne glisse pas. Large comme trois doigts d'elfe, il était fait de cuivre ouvragé et ouvert d'un côté pour permettre de le passer sur le poignet. Une pierre ronde d'un rose pâle veiné de gris était enchâssée dans le métal.

Chloé prit la main de Novembre dans la sienne. Elle avait encore les yeux écarquillés et sa bouche s'ouvrait sans proférer un son.

— Un jour je te dirai tout, lui promit Novembre.

Chloé hocha la tête.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Si j'avais su, pour Estelle…

— Tu ne pouvais pas savoir. C'est moi qui t'ai menti. Ce n'est pas ta faute.

— Tu sais que tu peux me faire confiance, hein? Peu importe ce qui est arrivé, ça m'est égal. Tu seras toujours mon amie.

Elles s'étreignirent en silence.

— Si tu as besoin d'aide, ajouta Chloé après un moment, tu peux compter sur moi. Si quelqu'un te fait des menaces, on trouvera le moyen de s'en sortir.

— Personne ne me fait de menaces, la rassura Novembre.

« Pour le moment », précisa-t-elle mentalement. Si Varénia et les autres gnomes s'étaient montrés devant tous ces humains, c'était pour lui transmettre un message. Avant de quitter le monde des elfes, elle avait promis à la reine d'Okmern de l'aider à renverser son gouvernement. En échange, Varénia devait l'aider à sauver sa mère. Elle l'avait certes aidée, mais ça n'avait pas servi à grand-chose. Silmaëlle était morte, Kaï aussi, et Iriel était parti, peut-être pour de bon. Novembre avait cru que cela la délivrait de sa part du marché.

— Tes parents vont nous engueuler si on rentre trop tard, dit-elle pour clore le sujet.

— Bof, fit Chloé. C'est toujours moins pire de se faire gronder

quand on est deux.

Elles quittèrent l'avenue des Saules Pleureurs pour traverser le parc dans lequel Novembre avait vu Tao pour la toute première fois. Elle était perchée avec Iriel sur le plus haut module de jeu. Kaï était là avec Nil et Ina. Il y avait aussi Omkia, le maître sculpteur de Varénia. Elle se demanda soudain s'il était avec les autres gnomes à l'ancienne carrière.

Elle tâta ses pendentifs à travers le tissu de sa veste et se piqua l'index à la minuscule baguette de saphir. Omkia en avait une identique. Les douze autres baguettes qui avaient composé le bracelet d'Io se trouvaient en Élimbrel, à Lilibé. Elle les avait confiées à Éléssan et à Naïké. Il en existait une treizième, mais elle se trouvait dans un coffre-fort au cœur du royaume gnome.

Il fallait qu'elle voie Naïké et Éléssan. C'était les deux seuls elfes avec qui elle avait gardé le contact. Il fallait qu'elle leur demande quelle était la situation en Okmern. Le problème, c'était qu'ils n'étaient pas facilement joignables. Comme Tao, ils apparaissaient et disparaissaient comme bon leur semblait.

À moins qu'elle essayât de reprendre sa forme d'elfe pour aller les retrouver en Élimbrel! D'habitude, Éléssan était là pour la guider dans sa métamorphose, mais c'était quand même elle qui faisait le gros du travail. Elle s'était juré de ne plus remettre les pieds dans ce monde, mais il lui fallait découvrir les intentions de Varénia.

« Juste une dernière fois, se dit-elle. Une dernière fois et, après, il sera trop tard de toute façon. »

4

Les ailes captives

Novembre se réveilla aux aurores. C'était une habitude qu'elle avait acquise quand elle était une elfe et dont elle n'arrivait plus à se départir. Elle chercha à tâtons le téléphone de Chloé sur la table de chevet qui séparait leurs lits, l'activa pour lire l'heure et laissa choir sa tête sur l'oreiller, découragée, en calculant que cela ne lui faisait même pas six heures de sommeil. Elle essaya de se rendormir, mais les gnomes en capuchon noir la turlupinaient.

La respiration lente et profonde de Chloé lui indiqua que son amie n'éprouvait aucune difficulté à dormir, elle. Novembre se leva et mit ses pantoufles. Sans faire de bruit, elle prit sa robe de chambre et ouvrit un des tiroirs de sa commode. Après avoir fouillé entre les blouses et les t-shirts, sa main se referma sur une pochette de soie ornée de feuilles de lierre brodées au fil d'or. Elle la tira vers elle, l'ouvrit et en extirpa une poignée de minuscules vêtements.

Chloé émit un grognement et se retourna dans ses couvertures. Novembre pivota en remettant la pochette et son contenu dans le tiroir. Elle attendit quelques secondes, le cœur battant, que le souffle de son amie retrouve un rythme régulier. Lorsqu'elle fut certaine que Chloé dormait, elle reprit les tout petits vêtements et quitta la pièce sur la pointe des pieds.

Il n'y avait pas un son dans le couloir. Toutes les portes étaient fermées. Elle passa en silence devant la chambre de Zac et celle des parents d'où émanaient les ronflements de monsieur Lazare. Elle enjamba les endroits où le plancher craquait et descendit prudemment

l'escalier. Le salon était encore plongé dans la pénombre. De là, elle ouvrit la porte du sous-sol, dévala les marches en sautant celles qui grinçaient et alla s'enfermer dans la salle de bain qui servait aussi de salle de lavage. Avant de retourner dans le monde des elfes, elle avait toujours trouvé que l'assouplisseur utilisé par la famille Lazare sentait bon la lavande et les fleurs sauvages; maintenant, elle trouvait qu'il puait les produits artificiels.

De l'autre côté de la mince fenêtre horizontale, le matin commençait à peine à pâlir. Novembre régla la lumière du plafonnier à maximum. Elle s'approcha du miroir du lavabo et se débarbouilla sommairement. En étudiant son visage dégoulinant, elle se demanda si elle avait beaucoup changé en un an. D'habitude, elle fuyait les miroirs et évitait de croiser le regard de son reflet. Cela lui rappelait trop celle qu'elle n'était plus. Ses traits lui semblaient étrangers et elle revoyait sa peau verte et ses cheveux rouge sombre. Ses yeux paraissaient faux. Ils étaient trop gris. On aurait dit qu'elle portait des lentilles colorées. C'était surprenant qu'on ne lui en ait jamais fait la remarque.

Elle se demanda justement si le gris de ses iris ne s'était pas assombri. Il avait toujours été foncé, mais il lui semblait maintenant presque noir. La force des elfes se manifestait sous forme de lumière qui influençait la couleur de leurs yeux. La sienne, qui était blanche comme celle de sa mère, leur conférait une teinte argentée. Elle s'essuya le visage, revint au miroir et s'approcha de son reflet en écarquillant les paupières. Il n'y avait aucune trace de blanc, aucune ligne plus pâle entre les fibres musculaires qui entouraient ses pupilles.

Elle ferma les yeux et secoua la tête. « Tu te laisses distraire, pensa-t-elle. Concentre-toi sur ce que tu as à faire. » Elle recula et récupéra la pochette sur la machine à laver. En examinant les vêtements un à un, elle les effleura du bout de l'index. Les tissus qui les composaient variaient en couleurs et en textures, mais ils étaient tous tellement bien faits qu'on en distinguait à peine les coutures. Les robes étaient en soie d'araignée, tandis que les pantalons et les vestes, plus résistants, étaient faits de brins de tige tricotés. Elle prit ses petits

souliers de pétales compressés et ses anciennes bottes d'armée à la semelle en écorce souple.

Lorsque ses doigts tombèrent sur une robe beige aux motifs de bourgeons, l'émotion l'étreignit. C'était la robe qu'elle avait portée la première fois qu'elle avait vu sa mère. Silmaëlle était couchée dans son lit au milieu de sa chambre située au sommet d'une des tours du palais. Entre les fenêtres en forme de pupilles de chat percées à intervalle régulier tout autour de la pièce circulaire, des soldats montaient la garde. Chacun tenait une épée entourée d'un halo coloré. Toutes ces lueurs ne réussissaient pourtant pas à illuminer le visage terne de la reine. « Elle avait l'air morte! » songea Novembre. Elle remit la robe dans la pochette. Elle ne voulait pas penser que sa mère n'avait plus seulement l'air morte, mais qu'elle était morte pour de vrai; morte et enterrée depuis longtemps.

Elle se dépêcha de choisir une autre robe. « La jaune, tiens! » C'était celle qu'Éléssan lui avait donnée deux ans auparavant. Elle prit le petit short assorti, rangea les autres vêtements et chiffonna les deux morceaux qu'elle venait de sélectionner dans son poing. « Allez, ma vieille! s'encouragea-t-elle. Tu es capable! »

Elle ouvrit la fenêtre et se plaça devant. Elle aurait aimé voir le ciel, mais elle devrait se contenter d'un bout de plate-bande. Elle ferma les yeux et bougea les épaules pour essayer de se détendre. Sa dernière séance de méditation remontait à loin, mais elle se dit que ça ne devrait pas être bien difficile de s'y remettre. Il suffisait d'éteindre la voix intérieure qui la suivait tout le temps. Ne plus penser à rien. Laisser les tracas s'envoler. Forcer les inquiétudes à glisser sur son esprit sans s'y incruster. Déloger celles qui y parvenaient tout de même et les entasser dans un coin. Chasser les pensées parasites qui revenaient pilonner son cerveau à mesure qu'elle les chassait.

Novembre rouvrit les yeux en entendant ses molaires grincer les unes contre les autres. Elle n'y arrivait tout simplement pas. Elle poussa un soupir de rage et s'assit sur le carrelage froid. Les mains sur son ventre, elle porta son attention sur un point situé juste en dessous de son nombril. C'était là que se cachait la source de sa lumière. Enfin, c'était là qu'elle se trouvait quand elle était une elfe, mais, en ce

moment, elle ne ressentait qu'un vague malaise, probablement causé par le stress. Ou peut-être la faim.

Elle se releva, alla allumer le chauffage même s'il ne faisait pas froid et se replaça devant la fenêtre. Peut-être qu'un peu de chaleur ne lui ferait pas de tort; les elfes avaient horreur du froid. Elle se mit à imaginer un cocon de lumière blanche autour d'elle et visualisa chaque volute opalescente, chaque étincelle qui courait sur sa peau. À un moment, elle crut percevoir qu'une maigre flamme éclosait au creux de son ventre, mais la sensation disparut dès qu'elle s'y attarda. Elle tenta en vain de la rappeler. À la fin, elle avait chaud et son estomac gargouillait. Elle retira sa robe de chambre et ses pantoufles, mais n'eut pas plus de chance.

Peut-être qu'après avoir mangé, elle aurait l'esprit plus clair et serait plus apte à se laisser aller. Elle fourra la robe et le short jaunes dans la pochette brodée de feuilles dorées et remit ses pantoufles. Sa robe de chambre sur son bras, elle ouvrit la porte de la salle de bain pour sortir, mais se cogna contre Chloé.

— Aaah! s'écria-t-elle.

Chloé ne s'excusa pas de lui avoir fait peur. Elle appuya sur l'interrupteur de la salle de télévision. Trois rangées de six ampoules halogènes s'allumèrent.

— Qu'est-ce que tu faisais là, Novembre?

— Ben… C'est une salle de bain; qu'est-ce que tu crois?

— Tu y es restée au moins quarante-cinq minutes. Je t'ai entendue sortir de la chambre. Qu'est-ce que tu faisais?

— Rien. Je n'arrivais plus à dormir; c'est tout.

— Qu'est-ce que tu caches là-dedans?

Novembre baissa les yeux sur la pochette.

— Rien. Vraiment, Chloé, c'est rien.

— Tu as promis de ne plus me mentir. Tu fais des drogues dures, c'est ça? C'est quoi? Du crack? Du crystal meth? De la cocaïne?

Novembre faillit s'étrangler de rire.

— Pas vraiment, non! Tiens, tu peux bien regarder, si tu ne me crois pas.

Elle lui tendit la pochette. Chloé la prit et la tâta, suspicieuse. Elle

défit les attaches dorées et sortit les habits colorés.

— Des vêtements de poupée? Qu'est-ce que tu faisais avec des vêtements de poupée dans la salle de bain pendant trois quarts d'heure?

— C'est ma mère qui me les a donnés.

— Ta mère?

— Avant de mourir, elle m'a légué quelques trucs.

Chloé ne semblait plus savoir quoi dire.

— Je… Tu ne me les avais jamais montrés.

— Je les prends quand je suis triste.

Novembre s'en voulait pour ce énième mensonge, mais que pouvait-elle faire d'autre? Confier à son amie qu'elle avait échoué sa métamorphose et que, si elle l'avait réussie, elle se serait sauvée par la fenêtre en ne laissant que ses pantoufles, son pyjama et sa robe de chambre sur le sol de céramique?

Chloé ne semblait pas entièrement convaincue, mais son empathie prit le dessus et elle remit les vêtements dans la pochette, qu'elle rendit à son amie.

— T'as pas l'air bien, Novembre. Tu es pâle. Verte, même.

— Verte?

— Ça doit être un effet de la lumière artificielle. N'empêche que tu es blême.

— J'ai faim; c'est peut-être à cause de ça.

Elles remontèrent au rez-de-chaussée où elles trouvèrent Zac assis en tailleur sur le canapé, une boîte de céréales dans une main et une bande dessinée japonaise sur les genoux.

— Déjà debout, les filles? C'est rare que les parents soient les derniers à se lever.

Chloé lui répondit par une grimace comme d'habitude. Elle faisait toujours semblant de le détester, mais n'hésitait jamais à le défendre bec et ongles dès que quelqu'un le traitait de geek à lunettes et Zac faisait de même pour sa sœur si un de ses amis avait le malheur de commenter ses quelques kilos en trop.

— Et toi, demanda Novembre, depuis quand tu te lèves aussi tôt?

Sans lâcher la boîte de céréales, Zac écarta les bras pour leur

montrer sa chemise de serveur de café.

— C'est moi qui ouvre, ce matin.

— Tes patrons n'ont pas peur que l'établissement passe au feu?

Zac haussa un sourcil. À ses débuts au café, il avait mal réglé le torréfacteur, ce qui avait déclenché l'alarme d'incendie. Novembre prit le carton de jus de pomme dans le réfrigérateur, s'en versa un verre, le but d'un trait et s'en versa un deuxième. Sa tentative de métamorphose l'avait assoiffée. Adossée sans bouger à une armoire, Chloé n'arrêtait pas de la surveiller à la dérobée.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faites debout de si bon matin, observa Zac.

— On n'était plus fatiguées, répondit sèchement sa sœur sans cesser de jeter des regards à Novembre.

Évidemment, Zac remarqua son manège et sembla le trouver on ne peut plus suspect. Il se contenta toutefois de hausser les épaules. Il avait appris depuis longtemps qu'il était inutile de questionner les filles quand elles ne voulaient pas parler. Il replongea la main dans ses céréales et le nez dans son livre. Novembre remit le carton de jus dans le réfrigérateur et alla s'asseoir près de lui. Elle enleva ses pantoufles et posa la plante de ses pieds sur le rebord de la table à café. La fraîcheur de la surface de verre lui fit du bien.

— Ah oui! s'exclama Zac. Quelqu'un est venu sonner pour toi hier soir.

Novembre, qui venait de sortir de la boîte une poignée de flocons brillants de sucre, se figea.

— Pour moi?

— Je lui ai dit que vous étiez allées manger à l'extérieur avant de rejoindre tout le monde, mais il n'a pas eu l'air de me comprendre. Il avait un drôle d'accent que je n'ai pas réussi à identifier.

— Ce n'était pas Tao?

— Tao? Ah non! Ne me dis pas qu'il est de retour! Je croyais qu'il était reparti chez lui à la fin de son stage.

— C'était qui, Zac?

Novembre entendit la note de frayeur dans sa propre voix et se força à se calmer.

— Est-ce que c'était quelqu'un qui venait nous chercher pour aller à l'ancienne carrière? se reprit-elle, tout en sachant qu'il était plus qu'improbable qu'un élève de l'école ait demandé à la voir, elle, et non Chloé.

Zac secoua la tête.

— Je ne crois pas que ce soit un garçon de l'école. Maintenant que tu m'y fais penser, c'est vrai que son accent ressemblait à celui de Tao, mais en beaucoup plus prononcé. J'aurais juré que, la seule chose qu'il savait dire en français, c'était bonjour, merci et ton nom.

Chloé avait quitté l'armoire contre laquelle elle était adossée pour venir s'accroupir de l'autre côté de la table à café en face de Zac et de Novembre. Ses grands yeux bruns mal démaquillés étaient fixés sur son frère.

— Est-ce qu'il portait un capuchon noir?

Peut-être pour échapper à l'intensité du regard de sa sœur, Zac prit une poignée de céréales.

— Vous savez qui c'est, donc, dit-il la bouche pleine. Il est allé vous rejoindre?

Les yeux de Chloé obliquèrent vers Novembre, mais revinrent aussitôt sur Zac qui les dévisagea à tour de rôle.

— Vous faites bien des mystères, ce matin, les filles. C'est qui, ce gars-là?

Chloé ne répondit pas. Novembre se fit la réflexion que son amie était encore plus mauvaise menteuse qu'elle.

— C'est juste des anciens de l'école qui nous ont joué un tour, dit-elle. Tu as vu son visage? À quoi il ressemblait?

— Si c'était vraiment un ancien de l'école, je peux vous jurer qu'il n'a pas terminé la même année que moi. Son accent ressemblait à celui de Tao, mais la ressemblance s'arrêtait là. Il avait la peau tellement blanche que j'ai pensé qu'il était albinos, mais ses yeux étaient gris foncé. Un peu comme les tiens, Novembre, mais avec des reflets verts. Ils avaient quelque chose de pas très naturel. Quelque chose de métallique, même.

« Des yeux de gnome », pensa Novembre. Elle essaya de se remémorer la couleur des yeux de tous les gnomes qu'elle connaissait.

Ceux de Varénia étaient gris. Ceux de Valrek, noirs sans le moindre reflet. Ceux d'Omkia… Elle ne s'en souvenait plus. Erkor, Karask et les autres… encore moins.

— Est-ce qu'il avait un signe distinctif? Un tatouage?

— Je n'ai pas vu, mais il faut dire qu'il n'avait pas beaucoup de peau à découvert. Il portait même des gants.

— Son visage, est-ce qu'il était rond ou ovale? Son nez, il était petit, grand, pointu, en bec de corbeau?

— Wow! Tu en veux, des détails! Écoute, il n'est resté qu'une dizaine de secondes, mais sais-tu à quoi j'ai pensé quand il est reparti? Dans les livres, on lit souvent que tel ou tel personnage a un visage taillé à la serpe. Eh bien, lui, c'était bel et bien son cas.

« Un visage taillé à la serpe », se répéta Novembre. Nombre de gnomes avaient des traits durs, mais, de tous ceux qu'elle connaissait, un seul correspondait vraiment à cette description. « Omkia. Le maître sculpteur. L'ami de Valrek. Celui qui m'a montré à surmonter les effets du diamant noir. » Pourquoi était-il venu sonner chez Chloé? Qu'avait-il à lui dire? Qui l'envoyait?

— Tu es sûr qu'il ne t'a pas laissé de message? demanda-t-elle.

— Sûr et certain. Il a l'air de t'énerver, en tout cas. C'est qui? Un ami de Tao?

Novembre se rendit compte qu'elle s'arrachait les cheveux sur la nuque. Il fallait absolument qu'elle se débarrasse de cette manie. Elle prit d'autres céréales pour occuper ses mains.

— Je ne crois pas, non. Je ne sais pas qui c'est.

Zac l'examina avec un air soucieux.

— Tu es sûre que ça va, toi? Je te trouve pâle.

Novembre se toucha le visage.

— Oui, ça va. Ça doit être le manque de sommeil.

— Tu devrais retourner te coucher, dans ce cas. Tu as le teint vert.

Novembre tiqua malgré elle. Du coin de l'œil, elle vit que Chloé ne la quittait pas des yeux. Zac déplia ses jambes et s'étira.

— Je vous laisse à vos amourettes, les filles. Je vais être en retard si je ne me dépêche pas.

Novembre lui fit au revoir de la main, mais Chloé demeura coite.

Elle examinait encore son amie qui faisait tout pour ne pas la regarder.

— Vous êtes résolument très bizarres, commenta Zac.

Il laissa la boîte de céréales entre les mains de Novembre, mit un signet dans son manga et le posa au milieu de la table à café avant de se lever pour s'en aller. Sur la couverture, on pouvait voir un samouraï, le sabre au clair, qui ruisselait de sang et semblait défier le lecteur en le fixant dans les yeux. Novembre se mit à penser à tous les combats auxquels elle avait participé. Elle revit le visage du seul soldat qu'elle avait tué. « Le seul dont j'aie eu connaissance », précisa-t-elle avec un sourire amer. Elle avait toujours essayé de se débarrasser de ses adversaires en les blessant, mais elle en avait peut-être tué d'autres sans le vouloir. Elle retourna la bande dessinée pour ne plus voir le regard du samouraï. La brusquerie de son geste n'échappa pas à Chloé.

— Tu le connais, hein, celui qui est venu sonner hier soir?

— Je ne sais pas, répondit Novembre après un silence.

— Est-ce qu'il a un rapport avec la mort d'Estelle?

— Je ne pense pas, non.

— Et les autres? Ceux qu'on a vus hier soir?

Novembre hésita. Elle n'était plus certaine d'avoir bien agi en lui révélant que Kaï, alias Estelle, était morte. Dans une bataille, de surcroît. Chloé s'imaginait sans doute une bagarre de ruelle avec couteaux de poche et tessons de bouteille.

— Je sais que j'ai promis de tout te dire, mais pas maintenant. Il faut que je parle à Tao. Il faut qu'il me remette en contact avec les gens de mon ancien… de mon ancienne école.

Elle renfila ses pantoufles et alla dans la cuisine reprendre la robe de chambre qu'elle avait jetée sur un tabouret. Chloé se leva si vite qu'elle se cogna un genou contre la table à café, renversant les céréales et le livre de Zac.

— Qu'est-ce que tu as, là?

— Où ça?

— Là, dans le dos.

Novembre se tordit le cou pour essayer de voir, mais n'aperçut que

les minces bretelles de la camisole qu'elle avait revêtue pour dormir. Chloé lui effleura la peau entre les omoplates.

— Depuis quand tu as des cicatrices ici?

Novembre faillit se déboîter l'épaule pour toucher l'endroit où les doigts de Chloé avaient laissé un léger picotement. Deux lignes droites faisaient saillie sur le bord interne de ses omoplates. Exactement là où auraient dû se trouver ses ailes.

5

Envol au soleil

Le téléphone sonnait dans le vide. À la trentième sonnerie, Novembre se décida à raccrocher. Tatie Vivi devait être la seule personne au monde à n'avoir ni répondeur ni boîte vocale. Les derniers jours avaient été ensoleillés et elle était probablement en train de s'occuper de son jardin. Il y avait les bulbes à planter, les lilas à tailler, les dernières tomates à cueillir et les premiers légumes d'automne à récolter.

Novembre descendit au salon pour vérifier si la pile de vêtements qu'elle avait posée tout près de la cheminée y était encore. C'était leur code, à elle et à Tao, le signe que la voie était libre et qu'il pouvait s'aventurer hors de l'âtre sans crainte de se faire pincer par un humain. La chemise et le pantalon qu'elle gardait exprès pour lui n'avaient pas bougé. Elle les déplaça pour qu'ils soient plus visibles de l'intérieur du foyer.

Elle fit le tour du rez-de-chaussée, ouvrit le frigo sans rien y prendre, regarda par la porte-fenêtre, revint au salon, feuilleta l'horaire de la télé sans que son cerveau n'enregistre le moindre mot, écarta les rideaux pour regarder par la grande fenêtre qui donnait sur la rue et remonta dans la chambre où elle avait laissé le téléphone sur le lit. Elle reprit le combiné et recomposa le numéro de sa tante. Toujours pas de réponse. Elle raccrocha en résistant à l'envie de balancer l'appareil contre le mur. Cela faisait une heure qu'elle recommençait la même série de gestes. Elle appelait tatie Vivi, raccrochait et allait arpenter la maison en essayant de ne pas

succomber à la crise de nerfs.

Chloé était sortie voir Yuri et ne rentrerait pas avant la fin de l'après-midi. Elle n'avait pas questionné Novembre sur l'origine suspecte des cicatrices qui étaient apparues dans son dos, ce qui n'était pas du tout son genre. Elle devait vraiment se faire du souci pour respecter ainsi le silence de son amie. Elle avait beaucoup hésité à la laisser seule à la maison, mais Novembre l'avait convaincue qu'elle avait justement besoin de solitude pour mettre de l'ordre dans tout ça. Tout quoi? Elle ne le savait pas vraiment et c'était pour cette raison qu'elle avait besoin de parler à sa tante.

Les parents de Chloé et de Zac étaient au travail. Novembre avait eu tout le loisir d'examiner les fines lignes de chair boursouflée qui longeaient ses omoplates, mais elle retourna dans la salle de bain pour voir s'il y avait eu du changement. Elle ouvrit la fermeture éclair de sa robe et les palpa en se contorsionnant pour les observer dans le miroir. On aurait dit que quelqu'un l'avait poignardée. Les muscles sous la peau étaient endoloris. Elle essaya de se rappeler la sensation qu'elle éprouvait quand elle déployait ses ailes pour s'envoler. Elle sentit ses trapèzes se contracter, mais les lignes de chair brune ne bougèrent pas.

Elle se retourna pour faire face à son reflet. C'était vrai que son teint était vert. Elle supposa que c'était bon signe. Elle n'avait pas réussi sa métamorphose, mais son corps se souvenait de son apparence originale. « Pourvu que je ne reste pas comme ça indéfiniment! » pensa-t-elle en constatant que même ses mains semblaient verdâtres. Devait-elle refaire une tentative maintenant ou attendre de parler à tatie Vivi? Sa tante pourrait sans doute lui donner quelques conseils et lui dire si elle avait eu des nouvelles récentes en provenance d'Élimbrel. N'ayant pas envie d'avoir la peau plus verte ou des moignons d'ailes à moitié sortis du dos, elle opta pour l'attente.

Elle détacha sa chaîne et déposa ses pendentifs au creux de sa paume. Elle les avait laissés sur sa chaîne d'elfe qu'elle avait simplement enfilée sur une plus grande pour pouvoir les porter sous sa forme humaine. Ses yeux s'attardèrent sur la baguette de saphir. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi Omkia – si c'était bien lui –

avait pris la peine de venir jusque chez Chloé. Si c'était Varénia qui l'avait envoyé, elle l'aurait envoyé de nouveau à l'ancienne carrière, au lieu de monter toute une mise en scène. Était-il venu de son propre chef pour l'avertir? Elle n'en voyait pas l'utilité. Varénia et ses soldats avaient foutu la frousse à quelques dizaines d'humains, mais ce n'était pas comme s'ils avaient blessé quelqu'un.

Un bruit la fit sursauter. Un bruit d'épées qui s'entrechoquent. Dans le miroir, elle se vit blêmir. Elle mit au moins une seconde à réaliser que ce n'était pas un bruit d'épées, mais le tisonnier qui était tombé sur la pierre de la cheminée. Elle posa une main sur son cœur affolé en riant de sa nervosité démesurée et rouvrit son poing qui s'était fermé sur ses pendentifs. Elle remit sa chaîne et remonta la fermeture éclair de sa robe. Sans un regard pour son reflet, elle sortit de la salle de bain et dévala l'escalier.

— Tu es présentable? demanda-t-elle en s'arrêtant sur la dernière marche.

Elle ne pouvait pas voir le foyer, mais elle entendait Tao qui enfilait les vêtements.

— Ça dépend de ta définition du mot « présentable », répondit-il.

— Le pantalon te fait encore?

— Comme un gant! Par contre, la chemise est un peu fripée; tu aurais pu faire un effort!

Novembre lui tira la langue en entrant dans le salon. Tao lui avait manqué, pendant l'été. Son sourire espiègle lui rendait toujours sa bonne humeur. Il finit d'attacher les derniers boutons de sa chemise et remit le tisonnier sur son support.

— J'ai du mal à évaluer ma taille, quand je deviens aussi grand.

— Tu as revu mes espions? l'interrogea Novembre.

— Pas de bisou? Pas de bonjour? On passe tout de suite aux choses sérieuses, hein?

Novembre lui tira encore la langue.

— C'était à toi de ne pas disparaître pendant deux mois.

— Eh! se défendit-il. C'est plus difficile, l'été. Les humains font moins de feux et il y a de moins en moins de forêts où on peut se cacher pour en allumer nous-mêmes. Mes parents tenaient absolument

à ce que je les accompagne chez nos cousins du sud. Depuis que Sao est morte, c'est…

Il ne termina pas sa phrase. Novembre s'en voulut d'avoir mentionné ses deux mois d'absence. Elle savait pourtant que Tao était avec ses parents et qu'il était leur seul enfant depuis que sa sœur était morte dans l'explosion qui avait tué plusieurs membres de leur clan.

— Je voulais juste dire que je suis contente que tu sois revenu.

Elle lui prit une main et il entrelaça ses doigts avec les siens.

— Je suis content d'être revenu. Pour répondre à ta question, non, je n'ai pas revu tes espions, mais il faut dire qu'ils sortent surtout le soir.

Ses yeux orangés étaient de nouveau espiègles.

— Tu as oublié de changer la couleur de tes iris, le gronda-t-elle en souriant. Mais c'est correct, je les aime mieux comme ça.

Tao scruta le visage de Novembre.

— Tu es différente, toi aussi.

— J'ai l'air malade, c'est ça?

— Je n'avais pas remarqué hier soir parce qu'il faisait trop sombre, mais tes yeux sont plus foncés qu'avant. Ils sont presque noirs. Je n'ai jamais vu un elfe avec les yeux noirs.

Novembre réalisa que c'était vrai. Aucun elfe n'avait d'yeux aussi sombres parce que leur lumière les éclairait. Même ceux d'Iriel n'étaient pas vraiment noirs. Ils brillaient d'un éclat violet qui irradiait au soleil. Tao sembla se faire la même réflexion.

— Tu as essayé de redevenir une elfe et ça n'a pas marché, hein?

— Pire. Regarde ça.

Elle se retourna et ramena sa queue de cheval devant son épaule.

— Ouvre le haut de ma robe.

— Tu veux que j'ouvre ta robe? Eh bien! C'est pas tous les jours qu'une fille me demande ça!

Novembre rit en lui donnant un coup de coude dans les côtes.

— Juste le haut, espèce d'idiot!

Tao s'exécuta. Il ne dit rien pendant un moment. Novembre sentit la tiédeur de ses doigts caresser la peau de son dos.

— C'est pas tes ailes qui sont censées se trouver là?

— C'est affreux.

— Bah! J'aime bien les cicatrices. Nous, on guérit beaucoup trop vite; on ne garde aucune trace de nos actes de bravoure.

— Ce n'est pas un acte de bravoure, c'est la preuve que j'ai échoué.

Tao remonta la fermeture éclair de sa robe et la prit par les épaules pour la faire pivoter. Il plongea ses yeux orangés dans les siens.

— C'est la preuve que tu vas y parvenir si tu y mets assez d'efforts. Ce qu'il te faudrait, c'est un feu.

— Un feu?

— Pas vraiment un feu, mais l'équivalent.

Tao avait besoin de toucher une flamme pour changer de forme. Même quand il était humain, il craquait une allumette et la laissait se consumer dans sa main. Il ne se brûlait pas. Sa peau se mettait à brasiller et, presque aussitôt, il retrouvait son corps de feu follet.

— Le soleil! dit Novembre. La fenêtre de la salle de bain était trop petite. Je pourrais essayer ici, dans le salon.

Les rideaux étaient déjà à moitié ouverts, mais elle alla les tirer jusqu'au bout de la tringle. Tao la rattrapa.

— J'avais autre chose en tête. Viens.

Il l'entraîna vers l'étage.

— Il n'y a pas assez de lumière, en haut, protesta Novembre en le suivant néanmoins.

Tao entra sans gêne dans la chambre qu'elle partageait avec Chloé et marcha jusqu'à la fenêtre. Il poussa les battants et grimpa sur le rebord du châssis en sortant le haut de son corps. Ses jambes ne tardèrent pas à suivre le reste à l'extérieur. La fenêtre était en fait une lucarne qui donnait directement sur le toit en pente. Tao se pencha pour faire signe à Novembre de le suivre, ce qu'elle fit avec un rire hésitant. Elle prit la main qu'il lui tendait et, de l'autre, s'agrippa au montant pour se hisser à ses côtés.

La pente du toit était plutôt abrupte, mais Tao se déplaçait avec assurance. Malgré ses pieds nus, il n'éprouvait aucune difficulté à marcher sur les bardeaux d'asphalte rendus brûlants par le soleil. Il guida Novembre jusqu'au faîte et s'engagea sur l'autre versant, là où l'angle était moins prononcé. Ils s'assirent côte à côte pour contempler

le sommet des maisons.

— Ça ne te manque pas de voler au-dessus de tout? demanda Tao.

Novembre joua distraitement avec la ganse de sa sandale.

— Ça ne m'avait pas vraiment manqué avant cet été, murmura-t-elle. Quand il s'est mis à faire beau et qu'on voyait des papillons partout, j'ai eu envie de redevenir une elfe juste pour pouvoir sentir le vent sur mes ailes.

— Tu aurais pu le faire.

— J'ai eu peur que ce soit pire après. J'ai eu peur que ça me manque encore plus. Je ne veux plus être une reine et me battre.

— Alors, pourquoi maintenant?

— Pour savoir ce que me veut Varénia. Je veux m'assurer qu'elle ne s'en prendra pas à mes amis.

— Tu as dit que tu avais une dette impayée.

— J'ai promis de l'aider à renverser son gouvernement si elle m'aidait à sauver ma mère. On sait tous comment ça s'est terminé.

Tao hocha la tête. Au soleil, ses cheveux ressemblaient à des fils d'or.

— Tu crois qu'elle veut te forcer à remplir ta part du marché?

— Je ne vois pas comment je ferais. Taïs ne voulait en aucune façon engager l'armée de Shamguèn dans une éventuelle guerre en Okmern. Je comptais sur l'armée d'Élimbrel une fois que ma mère aurait été…

Elle fit un geste vague. Elle n'avait pas l'habitude de parler de sa mère. Après quelques minutes de silence, Tao se remit debout et lui prit les mains pour qu'elle en fasse autant.

— Tu vas encore voler, dit-il.

Sans lui lâcher les mains, il leva la tête et ferma les yeux. Novembre lui trouva un air de moine tibétain. Elle sourit et imita sa posture à la fois droite et détendue. Ils demeurèrent longtemps immobiles. Le temps était doux et une brise remuait leurs cheveux. Aucun oiseau ne chantait. Il n'y avait pas une voiture dans les rues. Novembre n'avait jamais remarqué à quel point la banlieue pouvait être silencieuse un jour de semaine. Elle n'entendait que sa propre respiration et les feuilles qui bruissaient faiblement.

Le soleil était chaud sur son visage. Elle pencha la tête vers l'arrière pour le sentir sur sa gorge. Elle pouvait presque le boire. Sa chaleur coula en elle et réchauffa son sang. Elle se sentait devenir de plus en plus légère. Elle avait le sentiment de flotter. Les doigts de Tao étaient chauds entre les siens. Une lente spirale de feu naquit sous son nombril. Elle allait se laisser emporter quand une soudaine inquiétude lui fit rouvrir les yeux.

— Quelqu'un risque de nous voir!

Un sourire furtif apparut sur le visage paisible de Tao.

— Les humains ne contemplent jamais les toits.

Novembre baissa la tête vers le sol et fut prise d'un léger vertige. La dernière fois qu'elle s'était retrouvée aussi haut dans les airs, elle était encore une elfe. Elle contempla le quartier. Aussi loin que portait son regard, elle ne vit personne.

— On pourrait croire que le monde existe seulement pour nous.

Elle se retourna vers son compagnon et vit qu'il l'observait. Elle lui sourit. Tao, qui était déjà très près, se rapprocha un peu plus. Ses mains étaient toujours dans les siennes. Il ne la quittait pas des yeux. Leurs nez se frôlèrent. Elle voulut parler, mais oublia ce qu'elle avait à dire. Elle resserra ses doigts autour des siens pour ne pas tomber. Il avait la peau chaude. Quand il l'embrassa, elle trouva que ses lèvres avaient un goût de crème brûlée.

— C'est censé m'aider à vider mon esprit, ça? demanda-t-elle, le front collé contre le sien.

— Tu n'as pas l'impression que tu vas te désintégrer dans l'air?

— Je crois que je pourrais m'envoler simplement en ouvrant les bras.

Tao sourit et elle vit ses paupières se refermer sur ses iris orangés. Elle l'imita. Elle sentit ses bras se soulever sans savoir si le mouvement venait d'elle ou de lui. Les doigts de Tao étaient encore entrelacés avec les siens. Elle rit. La chaleur se ranima dans son ventre. Le soleil l'enveloppait tout entière. En se concentrant sur la source de sa lumière, elle perçut un point plus chaud que le reste, mais n'arriva pas à le faire grandir.

Elle s'efforça de chasser toutes les autres sensations pour ne plus

voir que ce point blanc qui irradiait à l'intérieur d'elle et chercha à se rappeler la façon dont Éléssan s'y prenait pour aller réveiller sa lumière. Le temps s'écoula sans que rien ne change. Le point ne restait qu'un point. Sa lumière demeurait tapie dans ses entrailles. Découragée, elle ouvrit les yeux. Tao la regardait déjà. Leurs bras étaient retombés depuis longtemps. Le soleil avait baissé et le temps s'était rafraîchi. Novembre allait se traiter de nulle quand une voix la fit sursauter.

— Qu'est-ce que vous faites là?

Elle baissa la tête et vit Chloé plantée au milieu du terrain arrière. Son amie les dévisagea un moment avant de crier en direction de la maison :

— Elle est ici!

Son frère et ses parents se précipitèrent dehors. Toute la famille leva des yeux ronds vers le toit.

— Euh… salut tout le monde! bafouilla Novembre en rougissant.

6

Deux points verts

C'était la première fois que Novembre se faisait gronder sans que Chloé prît part à l'épreuve. Elle se composa un air contrit, mais c'était autre chose qui la préoccupait. Elle ne regrettait pas d'être montée sur le toit et encore moins que ce fût avec Tao. Ce qui l'inquiétait, c'était son deuxième échec.

Était-il déjà trop tard pour elle? Elle était restée humaine toute son enfance et avait pu reprendre sa forme d'elfe sans problème parce que sa croissance n'était pas encore terminée, mais il n'y avait pas vraiment de date limite. Les elfes gardaient toute leur vie l'apparence qu'ils avaient autour de vingt ans, mais ce n'était qu'une moyenne. Novembre ne grandissait plus depuis qu'elle avait quatorze ans. Elle s'était arrêtée à un mètre soixante-quinze, ce qu'elle trouvait déjà suffisant, merci. Elle n'avait jamais remarqué si c'était la même chose pour les elfes. Les filles arrêtaient-elles de grandir avant les garçons comme chez les humains?

— Tu aurais pu tomber, Novembre! la sermonna madame Lazare.

— Tu aurais pu te faire mal et c'est nous qui aurions été responsables! renchérit monsieur Lazare.

— Elle n'est pas tombée, la défendit Chloé. Alors, vous pouvez arrêter de l'engueuler!

Monsieur Lazare posa son regard sévère sur sa fille. Il avait les mêmes grands yeux bruns qu'elle. Chloé lui ressemblait plus qu'à sa mère. Elle avait son profil rond et son caractère vif.

— Ce n'est pas parce qu'elle a eu la chance de s'en tirer sans mal

que tout est réglé, lui dit son père.

— Je ne serais pas tombée, murmura Novembre.

Elle en avait la conviction. Tao marchait sur les toits depuis sa plus tendre enfance. Il ne l'aurait pas laissée tomber. Monsieur Lazare la prit par les épaules pour lui parler dans le blanc des yeux.

— Qu'est-ce qu'on aurait dit à ta tante? Et nous? Tu crois que ça ne nous aurait rien fait s'il t'était arrivé quelque chose? Je sais que tes parents sont morts…

— Sébastien! s'écria sa femme.

Madame Lazare avait donné la plupart de ses gènes à Zac. Comme lui, elle avait un long visage fin et une nature plus discrète que celle de Chloé et de son mari. Zac s'était d'ailleurs éclipsé dès que l'atmosphère s'était mise à chauffer, sans doute pour ne pas embarrasser davantage Novembre. Monsieur Lazare ne tint pas compte de l'indignation de sa femme.

— C'est un sujet tabou, je sais, mais le fait est qu'il y a des gens qui te considèrent comme leur fille. Dont nous, ta tante, et certainement tes cousins même s'ils sont loin.

Novembre se mordit la lèvre. Monsieur Lazare avait réussi à l'émouvoir. Elle ne regrettait pas d'être montée sur le toit, mais elle s'en voulait d'avoir causé du souci à son amie et à ses parents.

— Je suis désolée, monsieur Lazare. Je ne recommencerai plus.

Elle avait toujours appelé les parents de Chloé monsieur et madame Lazare. Tatie Vivi avait tellement insisté là-dessus qu'elle était incapable de se défaire de cette habitude, même s'ils lui avaient eux-mêmes demandé d'utiliser leur prénom.

— Si tu cherches un moyen de te faire pardonner, dit madame Lazare en souriant, tu pourrais nous préparer ton fameux gâteau au miel.

Novembre acquiesça. Elle aimait beaucoup les parents de Chloé. Si elle avait des enfants un jour, elle essaierait d'être comme eux.

— Je vais t'aider, dit Chloé quand les adultes eurent quitté la cuisine.

Elle ouvrit l'armoire pour sortir les ingrédients. Novembre commença par boire un grand verre d'eau. Sa nouvelle tentative de

métamorphose l'avait également assoiffée.

— Merci d'avoir pris ma défense, dit-elle en se versant un deuxième verre.

— C'est à ça que servent les amies, répondit Chloé.

Novembre eut un sourire amer. Elle prit les amandes, les mesura et les broya à l'aide du robot culinaire. Quand le bruit du moteur s'interrompit, elle jeta un coup d'œil vers le salon où monsieur et madame Lazare écoutaient le bulletin d'information avec Zac. Elle versa la poudre d'amandes dans un grand bol et saupoudra dessus quelques cuillères de farine.

— Avant la mort d'Estelle… commença-t-elle à voix basse.

Elle s'interrompit pour éclaircir sa voix soudain rauque. Chloé, qui était occupée à couper du beurre, arrêta son geste en laissant son couteau planté au milieu du rectangle jaunâtre. Novembre se prit un troisième verre d'eau et poursuivit en agitant le bol pour mélanger les noix et la farine.

— On s'était éloignées, elle et moi. On ne se parlait plus. Plein de gens l'accusaient d'à peu près tous les malheurs qui leur étaient arrivés, mais je savais qu'elle n'avait rien à voir là-dedans. J'ai eu l'occasion de la défendre et je ne l'ai pas fait. J'avais trop peur de ce que les autres allaient penser de moi. C'est stupide, hein? Parce que maintenant je me fous tellement de ce que ces personnes-là peuvent penser de moi!

Chloé finit de couper le beurre. Elle le mit dans un bol qu'elle passa au micro-ondes.

— Je m'inquiète pour toi. Je sais que tu as vécu des choses difficiles et je ne sais pas comment t'aider. J'ai eu vraiment peur quand je suis revenue et que tu n'étais pas là. Je m'imaginais que le mystérieux visiteur d'hier soir était revenu pour te tuer. Je m'en voulais de t'avoir laissée toute seule.

— Le mystérieux visiteur n'a pas récidivé. Il n'y avait que Tao.

Chloé retira le beurre fondu du four et le tendit à Novembre, qui y ajouta plusieurs cuillérées de miel.

— Je ne pensais jamais être heureuse de le voir, celui-là!

— Tu étais heureuse de le voir?

— Il avait l'air tellement sûr de lui, sur le toit, que je me suis dit que tu étais en sécurité. Je pense qu'il est amoureux de toi.

Novembre sourit en versant le miel et le beurre sur les noix et la farine.

— Peut-être bien.

— J'espère que mes parents ne lui ont pas fait trop peur.

Monsieur et madame Lazare l'avaient chassé de leur propriété en disant qu'il n'était plus le bienvenu chez eux. Novembre cassa un œuf sur le mélange et ouvrit le tiroir d'ustensiles pour prendre une spatule.

— Ça en prend plus que ça pour lui faire…

La sonnette lui coupa la parole. Les filles se tournèrent vers le salon. Le cœur de Novembre se mit à battre la chamade. La spatule qu'elle tenait lui glissa des mains. « Tu es ridicule! se dit-elle. Ça peut être n'importe qui. » De la cuisine, elle ne pouvait pas voir la porte d'entrée. Zac se leva pour aller ouvrir.

— Novembre, appela-t-il aussitôt, je crois que c'est pour toi.

Chloé la fixa avec de grands yeux.

— Fais semblant que tu n'es pas là, chuchota-t-elle.

Novembre fut tentée de suivre son conseil, mais sa curiosité l'emporta. Elle traversa le salon et alla rejoindre Zac à la porte. Les parents de Chloé la suivirent des yeux, mais restèrent sur le canapé.

Le visiteur était couvert de la tête aux pieds, même s'il faisait encore relativement chaud. C'était un gnome, ça ne faisait aucun doute, mais elle ne voyait pas son visage. Le soleil, qui était en train de descendre sur les maisons derrière lui, l'éclairait en contre-jour. Il lui tendit une feuille blanche pliée en huit. En s'avançant pour la prendre, Novembre aperçut deux points verts qui étincelaient sous son capuchon noir. Les yeux des gnomes miroitaient dans la pénombre comme ceux des chats. Sans lâcher le papier, le visiteur leva la tête et elle vit son visage blanc. C'était bien Omkia. Comment avait-elle pu oublier la couleur de ses yeux?

Le maître sculpteur eut un bref sourire qu'elle ne sut comment interpréter. L'expression de son regard semblait osciller entre deux émotions contradictoires. Il ouvrit les doigts pour lui laisser la feuille, mais Novembre eut l'impression qu'il hésitait. Elle baissa la tête pour

déplier la missive. Du coin de l'œil, elle vit Omkia reculer et sortir de son champ de vision. Elle releva vivement la tête, mais il avait disparu. Elle fit un pas sur le perron. La rue était déserte.

— Tu as vu où il est passé? demanda-t-elle à Zac.

— Non. Je regardais ta lettre. C'est bizarre, je ne l'ai pas du tout vu partir. On jurerait qu'il s'est volatilisé.

— Ou qu'il a disparu sous terre.

L'air autour du perron s'était chargé d'humidité. Il avait la consistance lourde et presque visqueuse qui accompagnait une métamorphose. Novembre dévala les marches de béton. Il n'y avait aucun trou près du perron, mais, à un endroit, les fleurs de la plate-bande étaient plus espacées les unes des autres. Elle s'accroupit et tâta le sol. Elle ne palpa aucune pierre, mais la terre semblait fraîchement retournée. Zac s'appuya contre la maison pour se pencher vers elle.

— Qu'est-ce que tu cherches? Tu ne penses quand même pas qu'il a vraiment disparu sous terre?

— Et ça, c'est quoi? demanda Chloé qui l'avait suivie.

— Quoi?

— La lettre qu'il t'a donnée. C'est quoi, ces symboles? Un code?

Novembre revint à la feuille. Le papier blanc était couvert de petits dessins tout en lignes courbes et en fioritures.

— Je ne sais pas.

Elle replia la missive et la fourra dans la poche de sa robe, ne voulant pas que son amie s'aperçoive qu'elle pouvait la lire. Elle n'avait déchiffré que la première ligne : *La reine Varénia d'Okmern demande l'attention de Sa Majesté Aïnako, seconde reine du royaume de Shamguèn.* C'était la formule de politesse la plus simple, celle utilisée dans les communications urgentes. Novembre se redressa pour regagner le perron, mais Chloé lui en bloqua l'accès.

— Et le type au capuchon, c'était qui? Je sais que tu l'as reconnu; j'ai vu ton visage quand il a levé la tête.

Novembre se dit qu'il était inutile de lui mentir là-dessus.

— Quelqu'un de mon ancienne école.

— Un ami?

— Si on veut.

— Il a été impliqué dans… tu sais?

Novembre secoua la tête. Omkia n'avait rien à voir avec la mort de Kaï. Il était déjà sous l'eau avec elle-même et Iriel au moment où les ondins avaient bombardé la berge de pics de glace. Il avait paru aussi inquiet qu'elle quand Tao leur avait dit que plusieurs de leurs amis avaient été blessés.

— Impliqué dans quoi? les questionna Zac. Vous n'arrêtez pas de faire des cachotteries, depuis ce matin.

— Dans rien, répondit Novembre. C'est juste un ancien camarade de classe qui veut me jouer un tour.

Elle ne pouvait arrêter de tripoter la feuille pliée dans sa poche.

— Méchant tour! s'exclama Zac. Il y avait de drôles de numéros, à ton école. Est-ce qu'il était ami avec Estelle et Tristan?

Novembre secoua de nouveau la tête. Elle n'avait pas envie d'inventer un personnage à Omkia et encore moins de reparler de la mort de Kaï. Chloé fusilla son frère du regard.

— Si tu savais, Zac… siffla-t-elle entre ses dents.

— Si je savais quoi?

— Rien, intervint Novembre. Il faut que j'aille appeler ma tante.

Chloé la laissa passer, mais rentra avec elle. Monsieur et madame Lazare étaient debout près du vestibule. Ils regardèrent les filles passer en coup de vent et monter jusqu'à l'étage.

— Il faut que j'aille aux toilettes, dit Novembre en s'arrêtant sur le seuil de leur chambre. J'ai bu trop d'eau.

Elle alla s'enfermer dans la salle de bain au bout du couloir, plongea la main dans sa poche et déplia la lettre avec un tel empressement qu'elle faillit la déchirer. Assise sur le couvercle de la toilette, elle lissa le papier sur ses genoux.

La reine Varénia d'Okmern demande l'attention de Sa Majesté Aïnako, seconde reine du royaume de Shamguèn. Espériez-vous que j'aie oublié la promesse que vous m'aviez faite? Espériez-vous que je nous considère quittes à cause du décès de votre mère? Soyez rassurée, je ne compte pas vous forcer à remplir une promesse que vous n'êtes plus en mesure d'honorer. Il se trouve que vous avez en votre possession quelque chose que

je désire, les bracelets de votre défunte amie Kaï. Vous conviendrez qu'ils ne sont plus tellement à votre taille. Nous avons fouillé vos demeures sans les trouver. Si vous pouviez les retirer de votre chaîne, je vous en serais reconnaissante. Et si vous pouviez le faire avant la prochaine visite de vos prétendus cousins, je vous en serais doublement reconnaissante. Quand vous les verrez, si vous en avez la chance, vous leur direz qu'il n'est pas prudent de se promener dans les bois sans escorte armée.

Je vous prie d'accepter mes salutations les plus cordiales,

V.

Novembre pouvait entendre la voix de Varénia dans sa tête. Elle pouvait voir son visage de porcelaine et son expression hautaine. Devant le miroir, elle tira sa chaîne de dessous sa robe. La pierre qui ornait le bracelet de Kaï provenait du diadème de Tsamiel, ce n'était un secret pour personne. Pourquoi Varénia voulait-elle cette pierre? Et pourquoi avait-elle parlé des bracelets de Kaï au pluriel? Ignorait-elle que c'était Olian qui possédait l'autre?

« Tant mieux! se dit Novembre. Qu'elle ne compte pas sur moi pour le lui apprendre! » Mais qu'en était-il de cette menace pas très subtile à l'endroit d'Éléssan et de Naïké? Ses amis avaient quitté Shamguèn pour rentrer en Élimbrel peu de temps après son départ à elle. Éléssan avait repris sa charge d'enseignant à l'Académie et Naïké avait rallié les sentinelles affectées à la surveillance de la porte d'entrée de la cité. C'était tous deux d'excellents combattants, probablement les meilleurs des armées d'Élimbrel et de Shamguèn confondues, mais cela ne les immunisait pas contre les guets-apens. Leurs prochaines retrouvailles chez tatie Vivi étaient prévues pour le mois suivant.

Chloé toqua à la porte.

— Ça va, là-dedans?

Novembre replia la missive et la remit dans sa poche.

— Oui! Je sors.

Elle examina son reflet dans la glace et grimaça. Elle avait encore le teint vert.

7

Poursuite à l'école

En arrivant à l'école le lendemain matin, Novembre trouva Tao adossé contre son casier. Il était habillé comme la veille, mais s'était déniché une veste à capuchon et une paire de souliers de course. L'année précédente, quand Novembre l'avait interrogé sur l'endroit où il prenait ses vêtements, il avait ri en disant qu'il les empruntait à des humains partis en voyage.

— Je suppose que ça ne vaut même pas la peine de te demander comment tu as eu mon numéro de casier?

Tao lui fit un clin d'œil.

— Secret de feu follet.

Elle lui donna un coup d'épaule amical pour qu'il se déplace et ouvrit sa case. Il avait dû l'épier à partir de la cheminée quand elle avait reçu la lettre de l'école. Il l'aida à sortir ses classeurs et ses livres de son sac.

— Tu ne me le diras pas, hein?

Novembre s'efforça de prendre un air innocent.

— Quoi?

— Ce que ton espion te voulait. Je l'ai vu sonner chez toi.

— Je ne peux pas t'en parler.

— Il t'a menacée? Je l'ai vu te remettre un bout de papier.

Novembre revit les yeux d'Omkia et un étrange sentiment s'insinua en elle. Faisait-il partie des gnomes qui l'épiaient depuis un an? Elle se tourna vers Tao. Ses iris étaient maintenant noisette.

— Je ne peux pas t'en parler, répéta-t-elle. Ce n'est pas contre toi;

je veux juste éviter qu'ils te fassent du mal.

— C'est de ça qu'ils t'ont menacée? De me faire du mal?

— Ils ont menacé Éléssan et Naïké, mais j'imagine que ça ne les dérangerait pas trop de s'en prendre à n'importe qui.

Elle referma sa case. Tao s'appuya à nouveau sur la porte de tôle égratignée.

— Ne fais pas ça. N'essaie pas de les affronter toute seule.

— Je n'ai pas le choix.

— Dis-moi au moins ce qu'ils te veulent. Je ne ferai rien sans ton consentement, c'est promis.

Novembre le regarda et elle eut l'impression de voir Sao, sa sœur. Il avait le même air buté. Elle soupira sans pouvoir contenir un sourire.

— Si tu fais quoi que ce soit sans m'en parler, ce n'est pas de mes espions que tu devras avoir peur.

Tao lui prit le visage à deux mains pour lui voler un baiser.

— Tu es déjà la seule personne dont j'ai peur.

Sa voix avait un accent sincère qui troubla Novembre.

— C'est vrai que je suis très effrayante! ironisa-t-elle en le prenant par les poignets pour se dégager.

Elle plongea la main dans la poche de sa veste et en tira la feuille pliée en huit. Tao la prit et la lut.

— Les bracelets de Kaï? s'étonna-t-il. Qu'est-ce que Varénia peut bien leur vouloir?

— Les pierres doivent renfermer des souvenirs qu'elle veut extraire.

— Des souvenirs de quoi?

Novembre haussa les épaules et verrouilla son cadenas sur le casier.

— De toute façon, j'ai juste un bracelet. Je ne sais pas pourquoi elle pense que j'ai les deux.

— C'est ton ami qui a l'autre, c'est ça? Comment il s'appelle, déjà?

— Olian.

Le cœur de Novembre se serra et cela l'irrita. Pourquoi son cœur se serrait-il toujours quand elle mentionnait le nom d'Olian? Elle fit

semblant d'ajuster la bandoulière de son sac sur son épaule pour ne pas croiser le regard de Tao.

— Tu vas le lui donner? demanda-t-il en survolant de nouveau la lettre.

— Je n'ai pas encore décidé.

Tao allait parler quand quelque chose attira son attention derrière Novembre. Il redressa la tête et replia calmement la missive. Il avait retrouvé son air nonchalant. Novembre essaya de paraître aussi naturelle que lui quand elle se retourna. Elle faillit fondre de soulagement en s'apercevant que c'était Yuri et non un gnome en capuchon qui s'avançait vers elle.

— Tu cherches Chloé? s'enquit-elle avant même qu'il se soit arrêté.

Yuri tripota son agenda flambant neuf. Il n'avait pas l'air très à l'aise. Novembre se fit la réflexion que bien des gens semblaient gênés en sa présence. Elle ne se trouvait pourtant pas si terrifiante que ça. Le regard de Yuri se braquait tour à tour sur elle et sur son agenda. Il remonta ses lunettes sur son nez tapissé de taches de rousseur.

— Tu te souviens des personnes bizarres qui sont apparues à l'ancienne carrière, l'autre soir?

— Je pense que tout le monde s'en souvient.

— Ils sont partis avec Chloé. Enfin, Chloé est partie avec eux.

Les yeux de Novembre s'arrondirent tellement qu'ils lui firent mal.

— Quand? Où?

— Il y a une minute. Devant l'école. Deux gars sont venus la voir pour lui demander de les suivre et ils sont partis rejoindre leurs amis qui attendaient dans la rue. Ils étaient habillés comme l'autre soir.

— Elle n'a pas protesté?

— Elle a essayé et moi aussi, mais ils l'ont traînée de force. Alors, elle a décidé d'arrêter de se débattre et elle m'a demandé de venir t'avertir. Je suis vraiment inquiet. Ils ne lui ont pas fait mal, mais ils ne m'inspiraient pas confiance, si tu vois ce que je veux dire.

Novembre voyait très bien ce qu'il voulait dire. Elle lui fit signe de la précéder dans le couloir qui menait à la porte principale.

— Montre-moi par où ils sont partis.

En arrivant près du casier de Chloé, ils virent un capuchon noir

fendre la foule. Novembre réagit d'instinct. Elle s'élança à sa poursuite. Certains des élèves qu'elle bouscula s'exclamèrent en se retournant sur son passage. « La ferme! leur cria-t-elle intérieurement. Vous allez l'alerter. » Le gnome pivota juste assez pour se rendre compte qu'il était pris en chasse. Ce n'était pas Omkia. Elle ne reconnut pas son visage, mais elle vit ses yeux miroiter sous la lumière crue des néons. Il se mit à courir. Novembre grogna et, sans ralentir, laissa choir son sac au sol pour ne plus être encombrée dans ses mouvements.

Le gnome allait franchir la porte principale quand le concierge entra en tirant un énorme bac vert à roulettes. Jugeant sans doute l'obstacle trop imposant, le fuyard bifurqua et s'engouffra dans l'escalier menant au sous-sol. Il sauta par-dessus la rampe pour atterrir au bas de la seconde volée de marches. Novembre l'imita et elle entendit Tao faire de même. Leurs souliers claquèrent sur le carrelage.

— Eh! cria une voix au-dessus d'eux.

C'était Yuri. Il dégringola l'escalier, mais ni Novembre ni Tao ne l'attendirent. Le gnome s'engagea dans le seul couloir à sa disposition. C'était le niveau des cours d'arts et de musique. Les élèves étaient moins nombreux qu'au rez-de-chaussée, mais les quelques groupes qu'il dut contourner le ralentirent. Au bout du corridor, deux escaliers situés l'un en face de l'autre donnaient accès à l'étage qu'ils venaient de quitter. Le gnome entreprit d'en gravir un quatre à quatre.

— Reste ici! ordonna Novembre en s'adressant à Tao.

Elle eut peur que le feu follet n'obéît pas, mais il devait avoir compris son idée, car il stoppa en faisant crisser ses semelles de caoutchouc. Novembre entendait les pas du gnome résonner sur les marches de métal. « Il commence à se fatiguer, se dit-elle. Il doit avoir chaud, avec toutes ces pelures! » Elle avait elle-même la respiration de plus en plus courte, mais elle n'avait qu'une robe d'été, une veste de coton et des chaussures de toile. Son adversaire, lui, devait soulever ses bottes militaires à chaque pas et endurer son pesant anorak.

Elle arriva au second palier en même temps que lui. Il sembla hésiter entre passer la porte ou redescendre, mais choisit finalement la première option. Il n'avait qu'à tendre la main pour pousser sur la

poignée, alors que sa poursuivante arrivait du côté des charnières. Heureusement que la porte s'ouvrait vers le couloir sinon Novembre l'aurait reçue en plein sur le nez. Elle donna un coup sur le battant pour l'ouvrir davantage et bondit sur le gnome.

Ils s'écrasèrent sur le plancher au milieu d'élèves ébahis. Novembre l'empoigna par le capuchon et lui dénuda la tête. Il avait le crâne rasé comme tous les soldats d'Okmern et arborait un tatouage à la gorge le long de la jugulaire gauche. Novembre tenta de le plaquer au sol pour l'immobiliser, mais il se tortilla et la tira par sa queue de cheval pour se dégager. Dès qu'il fut sur ses pieds, Novembre lui fit un croc-en-jambe qui le fit de nouveau s'aplatir par terre. Il se retourna pour lui assener une solide droite sur la joue. Son opposante s'agrippa à son bras et répliqua en lui plantant son coude dans l'estomac.

Le gnome parvint à la faire rouler sous lui. À genoux au-dessus d'elle, il lui administra un nouveau coup de poing à la figure. Novembre sentit les veines de son nez se rompre. Elle réussit à replier ses jambes entre elle et son adversaire, qu'elle rejeta d'une brusque détente des genoux. Ses talons s'enfoncèrent juste en dessous de ses côtes. Le gnome recula en émettant une plainte étouffée. Novembre voulut se relever, mais il fut plus rapide. Il l'immobilisa derechef au sol, prit sa tête à pleines mains et lui cogna l'occiput contre le plancher. Étourdie, Novembre tenta de le griffer au visage, mais il avait les bras plus longs que les siens.

— Laisse-la, abruti! hurla Tao en allongeant un coup de pied dans les côtes du gnome qui tomba sur le flanc et lâcha son opposante pour pouvoir se rattraper.

Novembre se releva. Le gnome était déjà en train de prendre la fuite en se frayant un chemin parmi la foule de curieux. Elle voulut s'élancer derrière lui, mais Tao l'agrippa par la taille.

— Qu'est-ce que tu fais? cracha-t-elle. Il va réussir à se sauver et on ne sait même pas où est Chloé!

— On le sait. Il a collé ça sur son casier. C'est Yuri qui l'a trouvé.

Il agita une feuille blanche barrée d'un seul symbole tracé à l'encre bleue. Novembre cessa de se débattre. Prenant conscience qu'un attroupement s'était formé autour d'eux, elle passa une main sous son

nez. Ses doigts revinrent rougis de sang. Elle les essuya sur sa robe et en profita pour la replacer, contente d'avoir eu l'idée d'enfiler des leggings mi-cuisse en s'habillant le matin. Elle remarqua que le prof d'art dramatique faisait partie de la foule incrédule qui la dévisageait. C'était bien la première fois qu'il était sans voix.

— Mademoiselle! s'indigna-t-il quand il vit qu'elle l'avait repéré. Mademoiselle!

Il ne savait visiblement pas comment réagir. Novembre se tâta la joue. Elle aurait une belle bosse. « Et peut-être un œil au beurre noir pour aller avec! » pensa-t-elle avec une moue lugubre. La guérison quasi instantanée des elfes lui manquait. Derrière elle, la porte de l'escalier s'ouvrit et la directrice la contempla d'un air effaré.

— Oh mon Dieu! Novembre! Qui t'a fait ça? Qu'est-ce qui s'est passé? Viens avec moi, on va demander à l'infirmière de t'examiner.

Elle la prit par les épaules et, en exhortant les élèves à se disperser, l'accompagna vers l'infirmerie. Novembre avait déjà décidé qu'elle ferait l'école buissonnière pour partir à la recherche de Chloé et des gnomes, mais, comme l'infirmerie se trouvait sur le chemin de la porte principale, elle se laissa faire.

— Eh! fit Yuri en les suivant. J'ai ton sac!

— Merci, Yuri, dit la directrice. Tu peux nous accompagner. Tu me raconteras ce que tu as vu. Et toi, tu es…

Elle avait posé les yeux sur Tao et le fixait en fronçant les sourcils.

— Moi? s'exclama Tao. Oh! Je ne suis personne.

Novembre s'arrêta et la directrice la considéra avec une pointe de dégoût à la vue de son nez en sang.

— C'est gentil de m'accompagner, madame, mais je crois que je vais continuer toute seule.

— Il n'en est pas question! Je veux être présente quand tu verras l'infirmière.

— Je n'ai pas besoin d'infirmière. Je m'en vais.

La directrice ne sembla pas comprendre.

— Je peux avoir mon sac? demanda Novembre en tendant la main vers Yuri qui paraissait aussi confus que la directrice.

— J'y… j'y vais avec toi, dit-il. Je veux retrouver Chloé et la

sauver des fous furieux comme lui.

Il fit un geste pour désigner la porte principale par laquelle le gnome venait de s'enfuir.

— Tu ne peux pas, répondit Novembre. Je ne veux pas être responsable de toi.

— C'est Chloé! martela Yuri. J'y vais avec toi, point à la ligne.

Des plaques roses étaient apparues sur son visage et sa gorge.

— Vous n'irez nulle part, les enfants! objecta la directrice en reprenant Novembre par les épaules.

D'autres enseignants étaient arrivés, mais personne n'osait intervenir. Novembre accrocha le regard de Tao. Il fallait qu'ils sortent. Tant pis pour son sac. Le feu follet hocha la tête et ils recommencèrent à courir en se faufilant entre les adultes décontenancés. Certains tentèrent de les retenir, mais ils étaient trop rapides. Ils évitèrent les élèves qui s'écartaient à la vue du sang et gagnèrent le grand air au moment où la première cloche sonnait. Ils ne ralentirent pas avant d'avoir tourné le coin de la rue. Sa poitrine se soulevant rapidement, Tao prit le visage de Novembre pour examiner son nez.

— Ça saigne encore.

Il épongea un peu de sang avec sa manche. Novembre pouvait goûter l'hémoglobine sur ses lèvres. Un bruit de course les fit se retourner. Ils allaient reprendre leurs jambes à leur cou quand ils reconnurent Yuri, le visage fuchsia derrière ses taches de rousseur. Il tenait encore son agenda dans une main, le sac de Novembre dans l'autre et il avait son propre sac sur le dos.

— Ah! Vous êtes là! Merci de m'avoir attendu.

Il s'arrêta en s'appuyant sur ses genoux pour reprendre son souffle. Ses cheveux roux étaient plaqués sur son front et il grimaçait à chaque respiration. Novembre admira sa détermination, mais il n'était pas question qu'elle le laisse se mettre en danger.

— On ne t'a pas attendu, Yuri. Je ne veux pas te blesser, mais je ne pense pas que tu pourrais tirer ton épingle du jeu si jamais on doit encore se battre.

Yuri la toisa, interloqué.

— Moi non plus je ne veux pas te blesser, mais je ne pense pas que c'est toi qui as eu le dessus contre ton dernier adversaire.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un paquet de mouchoirs de papier.

— Tiens.

Novembre rit de façon sarcastique en acceptant le paquet.

— J'étais juste un peu rouillée. Est-ce que tu me donnerais la bouteille d'eau qui est dans mon sac?

Yuri la déboucha pour elle et l'aida à humecter un mouchoir. Elle essaya d'enlever tout le sang, mais ça continuait à couler. Elle se pinça le nez en attendant que ça passe. Sa joue la faisait souffrir et la douleur empirait chaque fois qu'elle parlait. Tao débarrassa Yuri du sac de Novembre et le passa sur sa propre épaule.

— N'essaie même pas de rouspéter, dit-il en voyant que Novembre allait s'offusquer de cette marque de galanterie.

— Montre-moi donc la feuille, dans ce cas, dit-elle.

Tao lui remit le message du gnome.

— La maison de la musique? lut Novembre.

— Tu traduis trop littéralement, dit Tao.

— Vous êtes capables de lire ça? les interrogea Yuri en scrutant les points et les lignes courbes qui se mêlaient sur la feuille. C'est quoi? Un code secret?

— Une vieille langue qui n'a pas évolué depuis des millénaires, répondit Tao. C'est pour cette raison qu'il n'est pas toujours facile d'en interpréter les signes.

Les symboles qu'utilisaient les elfes, les feux follets, les gnomes et les ondins pouvaient avoir plus d'une signification, surtout lorsqu'ils s'appliquaient à des concepts modernes ou humains. Novembre continua d'observer les traits bleus. Il y avait deux idéogrammes amalgamés en un seul. Le premier ressemblait à une maison, mais il était plus large que haut. Un centre? Un entrepôt? Une école? Le second représentait la musique, le chant ou simplement une mélodie. Elle remarqua cependant que les lignes qui le composaient étaient inégales. Celui qui les avait dessinées s'était accordé plus de liberté que ne le permettait la structure linguistique de base.

— Le Hangar du jazz! s'exclama Novembre.

— Le bar? fit Yuri. Ils ont emmené Chloé dans un bar?

— Il est fermé à cette heure-ci, fit valoir Tao. Quand on se donne la peine, on se rend compte qu'il est beaucoup plus facile qu'on le croit d'entrer là où c'est interdit.

— On dirait que tu parles par expérience, observa Yuri.

— Tao est un squatteur professionnel, l'informa Novembre. Bon, on y va?

Sa joue l'élançait de plus en plus et elle commençait à avoir du mal à garder l'œil ouvert. Elle observa son reflet dans le rétroviseur d'une voiture et eut presque peur. Des touffes hirsutes sortaient de sa queue de cheval et un côté de son visage était d'un rouge foncé tirant sur le pourpre. Elle aurait sans le moindre doute un œil au beurre noir. Son nez ne saignait presque plus, mais elle reprit de l'eau pour effacer les dernières traces de sang. Elle enleva son élastique, se peigna rapidement avec ses doigts et tira ses cheveux vers l'arrière pour les rattacher.

8

Le hangar

Elle n'était jamais allée au Hangar du jazz, mais le lieu avait pour elle un côté mythique. C'était là que tatie Vivi avait rencontré oncle Flo. Elle s'appelait Vivielle, à l'époque. Elle s'était échappée de chez les elfes pour aller écouter la musique des humains et il l'avait surprise sur le rebord d'une fenêtre; il l'avait prise pour un papillon.

Novembre pensait à cette histoire pendant qu'elle se dirigeait vers ce que tout le monde appelait simplement le Hangar. Elle observa les deux garçons qui marchaient à ses côtés. Tao n'était pas plus nerveux que s'il allait prendre le thé chez des amis, mais Yuri avait encore le teint rouge d'avoir couru. Un film de sueur recouvrait son front qu'il essuyait d'une main tremblante. Elle se demanda si elle avait bien fait de le laisser les accompagner.

Il surprit son regard et, en devenant encore plus rouge, ébaucha un sourire. Novembre se rappela sa première campagne avec l'armée d'Élimbrel. Après une attaque-surprise des soldats de Shamguèn, Éléssan avait voulu la renvoyer à Lilibé. Il avait seulement voulu la protéger, mais son offre l'avait plus insultée qu'émue. Elle avait refusé de laisser ses amis affronter le danger seuls. Comment aurait-elle pu vivre avec elle-même s'il leur était arrivé malheur et qu'elle n'avait pas été là pour les aider?

— Tu devrais peut-être ranger ton agenda, lui dit-elle.

Elle tenta de lui rendre son sourire, mais sa pommette meurtrie ne lui permit qu'une grimace.

— Oh! fit Yuri. Oui.

Il enleva son sac à dos, l'ouvrit et y laissa tomber le carnet à spirale. Sa voix chevrotait, malgré les efforts apparents qu'il mettait à la maîtriser. Il ajouta :

— Tu vas sauver Chloé, hein?

Novembre réalisa qu'il ne lui avait jamais directement adressé la parole avant ce matin-là. Il fallait croire qu'elle avait bel et bien un côté qui inspirait la crainte. Alors qu'ils s'apprêtaient à partir pour le Hangar, Yuri avait proposé d'appeler la police, mais elle l'avait assuré que les policiers ne pourraient rien contre les gens qui avaient enlevé leur amie. Yuri n'avait pas insisté. Il semblait réellement intimidé.

— Oui, répondit Novembre sans la moindre hésitation. Peu importe le prix, je vais sauver Chloé.

Le Hangar du jazz avait beaucoup changé au fil des années. Novembre était souvent passée devant la façade vitrée, mais elle n'y était jamais entrée. La seule fois qu'elle avait vu cet endroit de l'intérieur, c'était dans les souvenirs de sa mère. La vision était arrivée à l'improviste comme presque toutes celles qu'elle avait eues.

C'était après l'incendie du palais de Lilibé. Elle s'était évanouie et retrouvée dans le corps de sa mère. Silmaëlle était allée passer une soirée dans le monde des humains. Elle était attablée près de la grande baie vitrée avec Iriel. Éléssan était venu les rejoindre et, peu de temps après lui, tatie Vivi qui n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt ans. Elle n'avait pas encore rendu son apparence humaine permanente, mais elle avait déjà dit adieu à son immortalité, ayant choisi de vivre avec oncle Flo qui jouait justement sur la minuscule scène au bout de la salle, jeune et beau sous son chapeau de travers, entouré du reste de son petit orchestre de jazz.

— C'est ouvert, dit Tao en tournant la poignée.

La porte d'entrée était située sur le côté de l'établissement. L'intérieur était plongé dans la pénombre. Des stores horizontaux voilaient les grandes vitres de la devanture en ne laissant filtrer que de fines lamelles de soleil.

— Tu te sens cruche, maintenant, n'est-ce pas?

La voix venait du fond de la salle. Novembre ne l'avait pas entendue depuis un an. C'était Valrek. Elle grinça des dents.

Évidemment qu'elle se sentait cruche d'avoir poursuivi le messager et de l'avoir attaqué! Tout ça pour récolter un nez en sang, un œil au beurre noir et des bleus un peu partout.

— Je croyais que tu étais en prison, répliqua-t-elle sans cacher son agacement.

Valrek ricana.

— J'ai négocié un arrangement avec ma sœur.

Novembre s'avança vers les silhouettes noires groupées devant la scène. Valrek et Varénia étaient au centre de leurs acolytes. Le premier avait encore son numéro de cellule tatoué sur le menton. Un sourire méchant découvrait ses dents blanches. La seconde se tenait devant son frère comme si elle craignait qu'il lui vole la vedette. On voyait la fin de ses tatouages qui s'arrêtaient juste sous sa mâchoire. Sa longue tresse noire, ramenée devant son épaule, pendait jusqu'à sa hanche. Novembre la toisa en essayant de prendre l'expression la plus méprisante que lui permettait son œil enflé.

— J'imagine que ça explique pourquoi tu n'as plus besoin d'aide pour renverser ton gouvernement. Tu avais des principes tant que ça servait tes intérêts. Maintenant que tu as compris que tu n'aurais jamais le plein pouvoir sur ton royaume, tu n'as plus de scrupules à t'associer à un despote.

La reine d'Okmern releva son menton déjà passablement haut.

— Tu as emmené tes gardes du corps, constata-t-elle. Crois-tu vraiment qu'ils feront le poids contre les miens?

Elle avait laissé tomber le vouvoiement et les formules de politesse. Novembre considéra les gnomes à l'apparence humaine qui l'entouraient. Dans le demi-jour qui régnait au fond de la salle, il était difficile d'évaluer leur nombre. Leur capuchon masquait en partie leur visage et elle n'arriva pas à reconnaître le messager contre lequel elle s'était battue. Ni Omkia.

— Où est Chloé? demanda-t-elle.

— En sécurité, répondit Varénia. Pour le moment.

— Libère-la. Elle n'a rien à voir là-dedans.

— Tu as violé notre accord.

— Quel accord?

— Tu as envoyé un message vers Lilibé. Enfin, tu as essayé. Nous l'avons intercepté.

— Je n'ai pas envoyé de message.

— On a pourtant trouvé ton renard galopant de toute la vitesse de ses courtes pattes vers Lilibé.

— Rantanplan?

Novembre le voyait parfois quand elle retournait chez sa tante. Il rôdait près du jardin et elle allait le serrer dans ses bras et le gratter derrière les oreilles. C'était tatie Vivi qui avait dû l'envoyer porter un message à Éléssan et à Naïké. Novembre avait finalement réussi à la joindre le soir précédent après avoir reçu la lettre de menace. Elle ne lui avait rien dit, mais sa tante avait dû deviner au ton de sa voix que quelque chose n'allait pas.

— C'est ça, acquiesça Varénia. Rantanplan. Quelle idée stupide de donner un nom à un animal! Il avait un rouleau de papier au cou qui enjoignait à tes amis de voler à ton secours. Que Dieu ait son âme, comme vous dites, vous, les humains.

Le sang de Novembre se glaça.

— Que Dieu ait son âme? Pourquoi? Qu'est-ce que vous lui avez fait?

— Je ne pouvais pas courir le risque qu'il se rende tout de même à Lilibé et qu'il alerte tout le monde. Il n'a pas souffert.

— Tu l'as tué? Tu as tué Rantanplan?

— Pas moi personnellement, mais oui. Je ne vois pas pourquoi ça te choque autant. Il serait mort dans quelques années de toute façon.

Novembre eut envie de l'étrangler pour lui faire perdre son sourire hautain.

— Je veux voir Chloé, siffla-t-elle entre ses dents.

— Mais bien sûr! fit Varénia comme s'il suffisait de le demander.

Elle pivota en reculant. Derrière elle et Valrek, deux colosses encapuchonnés tenaient Chloé comprimée entre eux. Yuri s'exclama, Tao grogna et Novembre fit un pas en avant, mais elle s'arrêta en entendant un bref gémissement s'échapper de la bouche bâillonnée de son amie. Un des colosses venait de lui tordre un bras. Chloé posa de grands yeux apeurés sur le trio venu la secourir.

— Tu connais le principe, j'imagine, dit Varénia. Tu nous donnes ce que nous voulons et tu récupères ton amie un peu secouée, mais en un seul morceau.

Novembre déglutit. Elle avait la gorge sèche. Elle pensa à la bouteille d'eau dans le sac que portait Tao. Elle aurait dû la boire au lieu de l'utiliser pour se nettoyer. De voir Chloé aussi effrayée avait fait fondre sa rage. Il fallait qu'elle la sorte de là. Elle détailla le groupe de soldats autour de son amie. Ils ne semblaient pas armés, mais ils pouvaient cacher n'importe quoi sous leurs épais vêtements.

— D'accord, dit-elle. Si tu promets de libérer Chloé sans lui faire plus de mal, je te donne ce que tu veux.

Varénia plissa des yeux méfiants.

— Tu acceptes aussi vite?

— Tu aurais préféré que je refuse et que je me cache?

— Si tu l'avais fait, nous t'aurions retrouvée, n'aie aucun doute là-dessus. Je m'attendais juste à ce que tu essaies de négocier un peu plus.

— Je veux seulement que tu laisses mon amie tranquille.

— Eh bien! Comme tu veux! Je ne croyais pas que ce serait aussi facile. Tu sais que ce n'est qu'une humaine, n'est-ce pas? Son corps finira par tomber en décrépitude et elle mourra comme ton renard.

— Les mortels ont l'instinct de survie surdéveloppé, commenta Valrek de sa voix mielleuse. Je te l'avais dit, hein, Omkia?

En entendant son nom, le maître sculpteur tourna la tête vers l'ancien roi en tirant son capuchon vers l'arrière pour mieux le voir. Valrek lui adressa un sourire moqueur.

— Il ne comprend pas un traître mot de votre langue, dit-il en revenant à Novembre, mais il a au moins appris à reconnaître son nom. Il aurait préféré qu'on s'en prenne à tes prétendus cousins. Comme ma chère sœur, il ne croyait pas que tu viendrais sauver ton amie. « Ce serait comme prendre une coquerelle en otage! » a-t-il dit. C'est vrai que les humains pullulent presque autant que ces braves bestioles.

Novembre recommença à voir rouge. Omkia ne pouvait pas vraiment avoir dit ça! Elle avait continué à espérer qu'il lui vienne en

aide, mais de le voir aux côtés de Valrek lui remit à l'esprit tous les doutes qu'elle avait éprouvés à son égard. Elle se trouva bien naïve d'avoir pu croire qu'il était son ami. À sa gauche, Yuri n'arrêtait pas de tripoter les bretelles de son sac à dos. À sa droite, Tao attendait son signal pour passer à l'action. Elle lui fit signe de ne pas bouger. Il ne pouvait quand même pas espérer qu'ils réussissent à vaincre les gnomes et à délivrer Chloé à eux deux!

— J'ai déjà accepté, Valrek. Libère Chloé.

— Pas avant d'avoir eu ce que je voulais.

Novembre hésitait à leur montrer les pendentifs qu'elle avait cachés sous le col de sa robe. Qu'allaient faire les gnomes quand ils verraient qu'elle n'avait qu'un bracelet?

— Très bien, répondit-elle néanmoins. Je vais poser ma chaîne sur le plancher et tu pourras envoyer quelqu'un la chercher avec Chloé.

Varénia, qui devait trouver que son frère prenait beaucoup de place, émit une exclamation amusée.

— Je ne crois pas, non.

Elle appela le maître sculpteur et fit un signe de tête en direction de Novembre. Omkia se détacha du groupe et s'avança seul à travers la forêt de chaises posées à l'envers sur les tables de bois. Ses bottes militaires ne faisaient pas un bruit sur les lattes de pin usées. À mesure qu'il approchait, Novembre sentait un grondement monter en elle. Avait-il vraiment comparé Chloé à une blatte? Elle ne pouvait pas croire qu'il obéît aussi docilement aux ordres de Valrek et de Varénia. Elle avait cru qu'il était son ami! Un curieux picotement envahit ses membres. Elle avait envie de se jeter sur lui et de le frapper.

Il s'arrêta devant elle, les yeux dans les siens. Novembre avait conscience de son œil enflé. Elle détestait l'idée d'avoir l'air faible. Elle se remémora la cage au sommet de l'arbre-prison, la silhouette noire recroquevillée au centre, la sueur qui ruisselait le long du nez d'Omkia et sa voix éraillée en raison de la soif. Elle avait eu pitié de lui, mais jamais il n'avait paru faible.

Elle scruta son visage tandis qu'il retirait ses gants. Sa peau était pâle, mais moins blanche que d'habitude. Les rayons du soleil qui striaient l'espace adoucissaient ses traits. Ses yeux étaient profonds et

transparents. Il ramena son capuchon sur son front. La lumière du jour l'incommodait, même s'il y était moins sensible que sous sa forme originale. Novembre frémit quand les doigts du gnome effleurèrent sa peau pour soulever sa chaîne. Elle surprit une expression incrédule sur son visage et sut qu'il avait aperçu la baguette de saphir. En le voyant approcher son autre main pour l'effleurer, elle eut un mouvement de recul.

Omkia laissa sa main suspendue dans les airs. Un sourire fugace passa sur ses lèvres. Il n'avait pas lâché la chaîne et il la fit tourner pour trouver le fermoir. Novembre s'était mise à trembler sans trop savoir pourquoi. Elle sentait les délicates mailles d'argent glisser sur la peau de sa nuque. Le picotement dans ses bras s'était accentué. Une violence qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps prenait possession de son corps. Elle détestait Valrek, elle détestait Varénia.

Et elle détestait Omkia. Elle le détestait encore plus que les deux autres. Ils avaient partagé la même conscience. Ils avaient uni leur force et leur pouvoir. Il ne pouvait pas l'avoir oublié.

Au moment où les doigts du gnome s'arrêtaient sur le fermoir d'argent, le poing de Novembre partit tout seul pour aller s'écraser sur son nez.

9

L'HÉRITAGE LE PLUS PRÉCIEUX

Un craquement résonna. Une rigole de sang coula du nez d'Omkia. Novembre ressentit une étrange satisfaction à le voir dans le même état qu'elle. Ses doigts l'élançaient maintenant autant que sa joue, mais cela ne l'empêcha pas de bondir sur lui pour le renverser. Ils s'effondrèrent sur une table. Les chaises qui la surmontaient leur tombèrent dessus. Novembre se rendit compte qu'elle criait en le rouant de coups.

La surprise qui avait paralysé Omkia s'envola et il l'empoigna par les avant-bras pour l'immobiliser au-dessus de lui. Se rappelant les cours d'arts martiaux que Naïké lui avait prodigués et surtout les coups bas qu'elle lui avait montrés, Novembre se servit de sa prise pour s'appuyer sur lui et se soulever légèrement avec l'intention de lui flanquer son genou dans l'entrejambe. L'autre anticipa le coup et la fit basculer de côté. Ce faisant, il se donna un élan et se mit debout en l'entraînant dans son mouvement. Novembre se retrouva sur ses pieds sans comprendre comment le gnome avait fait pour la relever aussi facilement.

— Tu as mal choisi ton adversaire, lui cria Valrek depuis le fond de la salle. Omkia a appris à se battre avant de savoir marcher!

Dans l'action, le maître sculpteur avait perdu son capuchon. Son crâne blanc était parfaitement rasé. Il n'y subsistait aucune trace de la repousse foncée qui l'avait tapissé à la suite de leur captivité dans l'arbre-prison. Novembre tenta d'enrouler une jambe autour de la sienne pour le faire trébucher, mais il fit glisser son pied et ce fut lui

qui lui écrasa les orteils. Elle voulut libérer ses bras toujours prisonniers, mais il la tenait fermement. Elle releva ses genoux et, suspendue aux mains du gnome, exécuta une culbute arrière. Au passage, elle lui planta ses talons dans l'estomac. Omkia n'eut d'autre choix que de lui lâcher les bras. Dès qu'elle atterrit sur ses pieds, Novembre pirouetta en détendant sa jambe pour le frapper une nouvelle fois au visage.

Omkia esquiva le coup. Novembre tenta de l'atteindre de toutes les façons possibles, mais il se défendait bien. Il ne faisait que ça, se défendre. À quelques reprises, elle surprit un sourire sur son visage. Il s'amusait. Novembre l'aurait étripé. Elle voulait à tout prix lui arracher son air narquois. Elle parvint à le faire reculer jusqu'aux grandes fenêtres. Quand elle essaya de le plaquer dans les stores vénitiens, il l'agrippa à la gorge et la fit pivoter. Le dos de Novembre heurta la vitre dans un bruit de lames de plastique entrechoquées. Elle se débattit. Comment pouvait-il être aussi rapide?

Le soleil éclaira les yeux du gnome qui se déplaça pour se mettre dans l'ombre de Novembre. Il ne l'étranglait pas, mais pesait si fort sur les os de sa mâchoire qu'elle ne pouvait ni parler ni bouger. Son autre main se referma sur ses pendentifs qu'il enfonça dans sa peau. Elle eut alors l'impression qu'il lui faisait faire une nouvelle virevolte, mais ses pieds ne bougèrent pas. Elle se retrouva en face des stores et se vit, elle, par ses yeux à lui. Des lignes de lumière aveuglante la forçaient à plisser les paupières. Elle put observer son propre visage à contre-jour, son œil tuméfié, sa queue de cheval à moitié défaite, son air sauvage ainsi que son front et sa gorge scintillants de sueur.

Elle n'avait jamais remarqué à quel point ses traits étaient anguleux, elle aussi. Omkia l'avait aspirée dans sa tête. « Pourquoi? » demanda-t-elle. Ce mot contenait tellement d'interrogations qu'elle ne sut pas comment terminer sa question. Le gnome baissa la tête pour observer sa main qui appuyait sur les pendentifs de Novembre. Sa manche s'était retroussée, découvrant une minuscule baguette bleue attachée à son avant-bras. Son regard remonta sur celui de sa captive et le monde s'estompa autour d'eux.

Le Hangar fut remplacé par un entrelacs de branches percé d'étoiles. Le ciel avait la teinte bleu marine des soirs d'été. Une lune énorme faisait scintiller l'écorce et le pourtour des feuilles. Novembre reconnut la sensation de vertige qui accompagnait une vision.

Elle entendit du bruit derrière elle et se retourna. La vitre aux stores horizontaux avait disparu. Le lacis de branches sombres continuait à l'infini. Un elfe portant une chemise à haut col et une couronne d'argent se posa devant elle. Ses grandes ailes de papillon s'enroulèrent dans son dos. La pénombre estompait les couleurs, mais les émeraudes qui ornaient sa couronne brillaient d'un halo vert vaporeux. Si elle pouvait voir le rayonnement de la pierre, c'était que le souvenir appartenait à un gnome.

« À quel gnome? se demanda Novembre. À Omkia? » Elle ne percevait pas la présence du maître sculpteur. Il s'était effacé pour laisser toute la place à la vision.

— Les nouveaux tatouages te vont bien, dit l'elfe. Tu n'as pas trop souffert?

Novembre sentit les coins de sa bouche se relever en un sourire amical.

— Rien en comparaison de ce que tu m'as toi-même infligé. Je garde encore un cuisant souvenir de notre première rencontre.

Le sourire de l'elfe se durcit.

— Ton grand-père venait de déclarer la guerre à Élimbrel. Si j'avais su que c'était son petit-fils en personne qui commandait les troupes d'Okmern, je ne t'aurais pas laissé la vie sauve. J'ai longtemps regretté de l'avoir fait, tu sais.

— Je sais, répondit le gnome. J'aurais dû venir te proposer mon aide et mon amitié bien avant que ce ne soit au tour de mon père de monter sur le trône. La guerre aurait pu être écourtée.

— Nul ne peut le savoir, mon ami. La paix est revenue, nous sommes amis et tu m'en vois on ne peut plus ravi.

L'elfe et le gnome se donnèrent l'accolade. Les bras du gnome étaient remplis d'insectes et de reptiles dessinés à l'encre noire.

— Comment vont tes filles? s'enquit-il lorsqu'ils se séparèrent.

— Tsamiel est ici. Elle adore ce pays. Quant à Taïs… Bah, tu la connais! Elle est restée à Lilibé pour être certaine de ne pas manquer ses cours. Elle a déjà remporté le titre de meilleure recrue de l'année et ça ne m'étonnerait pas qu'elle surpasse les soldats les plus aguerris. Et toi, ton fils? Il n'a toujours pas digéré la trêve?

Une ombre se logea dans le cœur du gnome. Il déglutit et haussa les épaules en s'efforçant d'avoir l'air détaché.

— Il est jeune; ça lui passera.

Novembre essaya de se rappeler les nombreux cours d'histoire et de politique qu'elle avait suivis en Shamguèn. Si Taïs était recrue à l'Académie militaire, le souverain d'Élimbrel devait être Handel, son père, et celui d'Okmern, Roukia, celui qui avait mis fin à la guerre de cent ans contre les elfes en tuant son propre père. Roukia avait lui aussi été assassiné par son fils unique, mais elle n'arrivait pas à se rappeler en quelle année. Les souverains gnomes connaissaient tous une fin tragique.

— Je n'ai jamais voulu être roi, tu sais, ajouta le gnome en s'assoyant sur la branche. Pas de cette façon.

Il avait le pied sûr pour un gnome perché aussi haut dans les airs. De grosses cerises pourpres pendaient entre les feuilles argentées. Handel s'assit à ses côtés.

— Tu as bien agi. Ton père était en train de décimer deux peuples. À ce rythme, il n'y aurait plus eu un seul elfe ni un seul gnome sur cette portion-ci de la planète!

— À part ici.

Roukia fit un geste pour désigner les arbres environnants. À travers ses yeux, Novembre aperçut quelques elfes qui voletaient au loin. Elle aurait pu les confondre avec des papillons, n'eussent été les éclats de rire ténus qui lui parvenaient. Elle ne l'avait pas remarqué avant, mais des grappes de fruits poussaient çà et là sur l'écorce, leur contour lisse luisant sous le clair de lune. Il y avait aussi des espèces de nids en forme de gouttes d'eau qui se balançaient au vent, suspendus aux branches comme des poires. « Des hamacs d'elfes sauvages », pensa Novembre. Cela ressemblait aux cocons qu'ils se tricotaient avec des

brins d'herbe et des tiges de fleurs, mais elle n'avait pas l'impression d'être dans un de leurs campements. C'était trop vaste et calme.

— C'est la raison pour laquelle tu as choisi cet endroit pour me donner rendez-vous? demanda Handel. Parce que c'est un pays neutre?

Roukia fit un geste pour désigner le pied des arbres. Une multitude de petits cailloux blancs chatoyaient dans l'herbe.

— Parce que c'est un pays neutre et parce que c'est ici que tout a commencé. Les elfes de Beïran ont voyagé et parcouru le globe bien plus tôt que nos ancêtres à nous.

« Beïran, se répéta Novembre. Le pays d'où vient ma mère; celui où tatie Vivi a passé toute sa vie d'elfe avant de vivre avec oncle Flo. » Il était situé à quelques lieues d'Élimbrel et de Shamguèn, mais ses habitants se mêlaient rarement à ceux des royaumes.

Novembre sentait qu'Handel observait le profil de Roukia, mais le roi gnome scrutait ses propres mains. Ses tatouages finissaient juste avant ses doigts qu'il avait longs et aussi blancs que la lune. Il délaça le haut de sa tunique noire en faisant glisser les lanières de cuir dans les œillets métalliques. Au milieu des dessins qui s'enchevêtraient sur sa poitrine, une fine baguette de saphir distillait une lueur bleue.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Handel, qui ne pouvait pas voir le scintillement de la pierre.

— L'héritage le plus précieux de mon père.

— Je n'ai jamais vu ce bijou sur lui.

— C'est parce qu'il le laissait prendre la poussière dans le trésor royal. S'il avait su tout ce que renferme ce bâtonnet, il l'aurait gardé sur lui en permanence comme je le fais. Sauf que, lui, il l'aurait fait par convoitise.

— Et toi? Pourquoi le fais-tu?

Roukia prit la baguette entre ses doigts qui se teignirent de bleu. Presque sans s'en rendre compte, il laissa son esprit se perdre dans la pierre. Des images floues apparurent à Novembre. Les scènes et les visages se chevauchaient, mais elle reconnut l'épaisse chevelure et les ailes lilas d'Io de même que l'aura magnétique qui l'entourait. Roukia se détacha de la multitude de souvenirs qui émanaient du saphir. Il

riva ses yeux à ceux d'Handel.

— Tu n'as pas idée du danger que représenterait ce bout de roche entre de mauvaises mains.

Le roi elfe soutint son regard.

— C'est pour ça que tu voulais me voir? Pour me parler de ces dangers? Pourquoi?

— Par égoïsme, mon cher ami. Pour que tu me préserves de la tentation.

— Un danger, une tentation… Tu m'intrigues, cher ami.

— Ce n'est pas une faveur que je m'apprête à te faire, l'avertit Roukia. Tu es l'être le plus droit que je connaisse. Je sais que tu ne céderas pas, mais je sais aussi que ce sera parfois une torture.

— J'ai déjà enduré mille tortures, répondit l'elfe. J'ai un royaume prospère, ma reine est l'amour de ma vie et mes deux filles me remplissent de fierté. Peu importe la tentation dont tu parles, je n'ai besoin de rien de plus pour être heureux. Si je peux t'aider à porter ce fardeau, je le ferai avec plaisir.

— Mika a découvert le moyen d'accéder au trésor des ondins.

— Mika? Le premier roi d'Okmern? Ne me dis pas que tu crois à ces légendes!

— Mika l'a trouvé, Handel. Il a trouvé le trésor et il est revenu. Il a possédé les pouvoirs des quatre grandes races.

— Tu l'as vu dans le pendentif que tu portes?

— J'ai revécu chaque seconde de la vie de Mika, lui confia le gnome. J'ai connu la puissance du trésor. Tous ceux qui l'ont découvert avant lui sont morts ou sont devenus fous, mais lui… ce n'est pas de ça qu'il est mort. Il a possédé tous les pouvoirs du monde, mais a choisi de ne pas s'en servir.

Handel écoutait avec toute son attention.

— Raconte-moi, souffla-t-il.

— Cette conversation doit rester entre nous. Je ne voudrais pas qu'on puisse la retracer dans les pierres de ta couronne.

Handel retira sa coiffe d'argent et la posa sur la branche. Roukia détacha la chaîne qui retenait la baguette de saphir.

— Pourquoi tant de précautions? voulut savoir le roi elfe. Je

croyais que ce joyau contenait déjà le souvenir de Mika.

Le roi gnome fit tourner le bâtonnet entre ses doigts.

— Les souvenirs de Mika sont si lointains qu'ils sont presque insaisissables. En revanche, si je ne me départais pas de ce pendentif, notre conversation y resterait fraîche plusieurs années et n'importe quel gnome pourrait la lire.

Il posa sa chaîne près de la couronne d'Handel. Dès que la pierre quitta sa peau, Novembre se retrouva dans le noir. La main d'Omkia appuyait sur son sternum en la plaquant contre la vitre du Hangar. Elle souleva à demi les paupières et entraperçut le regard perçant du maître sculpteur ainsi que le sang qui tachait le bas de son visage. La vision la réabsorba avant même qu'elle songe à parler. Roukia rattachait la chaîne derrière son cou. Novembre sentit la repousse rugueuse qui commençait à percer la peau de son crâne.

— Tsamiel! s'écria Handel, debout près de lui sur la branche.

Roukia, qui était assis, pivota de façon tellement sèche que ses vertèbres craquèrent.

— Depuis quand es-tu là? s'enquit le roi elfe.

Une fillette à la longue queue de cheval blanche sortit de derrière une feuille. Ses yeux en apparence noirs scintillaient d'une douce lueur laiteuse sous la lune, et des ailes surdimensionnées pour son corps frêle battaient dans son dos.

— Pas longtemps, papa, dit-elle en se posant devant son père. Je n'arrivais pas à dormir.

Elle se mordit la lèvre et baissa la tête en joignant les mains derrière elle. L'incarnation par excellence de l'innocence! Roukia se leva et s'avança vers elle. Une fois de plus, Novembre fut impressionnée par son équilibre et son assurance. Il ne s'inquiétait ni de la rondeur de la branche ni de la hauteur à laquelle il se trouvait.

— Qu'as-tu entendu, petite?

La jeune Tsamiel secoua la tête sans la relever.

— Rien, je le jure.

— Portes-tu un bijou ou des pierres sur toi?

— Non. J'ai laissé mon diadème dans mon nid.

Handel tapota affectueusement la tête de sa fille.

— Qu'as-tu fait de tes suivantes?

— Elles dorment. Tu leur avais dit qu'elles pouvaient se reposer parce qu'on ne courait aucun danger, ici.

— C'est vrai. Allez, viens, je vais te raccompagner jusqu'à ton nid.

Il la prit par les épaules et déposa un baiser sur son front.

— Au revoir, cher ami, dit-il en arrêtant ses yeux sur Roukia.

Dans son regard, Novembre vit le respect et l'amitié qu'il éprouvait pour le roi gnome, mais également l'ombre du secret qu'ils partageaient désormais.

— Tu peux compter sur moi, ajouta-t-il en ouvrant les ailes et en s'envolant avec sa fille.

Roukia allait entamer sa descente vers le pied de l'arbre quand la princesse tourna son fin visage vers lui. Il faisait nuit et elle était loin, mais il aurait pu jurer qu'une expression sournoise déformait ses traits enfantins.

— Omkia!

La voix cinglante de Varénia les ramena dans le moment présent.

— Ne l'étrangle pas, ordonna-t-elle. Je n'ai pas envie de me retrouver avec une autre guerre sur les bras.

Omkia retira la main qu'il avait laissée sur la gorge de Novembre. Les yeux dans les siens, il ouvrit le loquet de sa chaîne et, sans l'enlever de son cou, fit glisser le bracelet de Kaï qu'il laissa tomber dans sa poche. Il referma le loquet et tourna les talons pour aller rejoindre les siens.

— Voilà, approuva la reine d'Okmern. Tu commences à comprendre la langue des humains, après tout.

Les jambes tremblantes, Novembre s'éloigna de la vitre. Les lames de plastique du store vénitien reprirent leur place avec un bruit sec. Tao se précipita vers elle. Près de la scène, les deux malabars retirèrent le bâillon de Chloé et la libérèrent. Elle courut se réfugier dans les bras de Yuri.

10

Perle noire

Une fois les gnomes partis, les quatre amis se retrouvèrent seuls dans le bar silencieux. Novembre, qui s'était appuyée sur Tao le temps que ses jambes soient assez solides pour la porter, alla voir Chloé, toujours blottie dans les bras de Yuri.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Ils ne t'ont pas fait trop de mal?

Sa voix tremblait légèrement. Chloé fit non de la tête. Elle était de toute évidence encore secouée, mais, fidèle à elle-même, elle replaça ses cheveux noirs en les peignant avec ses doigts et haussa les épaules en souriant.

— Pas autant qu'à toi!

Novembre lui rendit son sourire, mais son œil enflé la fit grimacer.

— On devrait rentrer à la maison. Je pense qu'on a tous mérité un congé d'école.

Yuri offrit de les raccompagner en voiture jusque chez Chloé.

— J'habite à trois coins de rue d'ici, dit-il en s'efforçant d'avoir l'air en pleine possession de ses moyens malgré le faible trémolo qui persistait dans sa voix.

Novembre accepta. Tout ce qu'elle voulait pour le moment, c'était s'asseoir, réfléchir et mettre de la glace sur son œil. La marche jusque chez Yuri ne dura qu'une dizaine de minutes, mais ce fut suffisant pour dissiper une partie de la nervosité qu'ils ressentaient tous. Seul Tao paraissait aussi insouciant qu'avant. Il sifflait par moments des airs inconnus des humains. En arrivant chez lui, Yuri déverrouilla les portières de la voiture et les invita à s'y installer. C'était l'auto de ses

parents. La banquette arrière sentait le cuir neuf et grinçait sous les cuisses de Novembre qui éprouva un certain malaise en s'y assoyant avec sa robe poussiéreuse et tachée de sang.

— Tu me prêtes ton téléphone? demanda-t-elle à son amie dès que les portières se furent verrouillées automatiquement.

Chloé se retourna sur le siège du passager pour la regarder. Elle avait son téléphone à la main, mais ne le lui tendait pas.

— Tu veux appeler la police?

— Non, ma tante. Je veux être sûre qu'il ne lui est rien arrivé.

Chloé hésita encore, mais finit par étirer le bras pour que son amie puisse saisir l'appareil.

— En tout cas, fit Yuri en dévisageant Novembre dans le rétroviseur, le moins qu'on puisse dire c'est que tu as un sérieux problème avec la violence!

Sa voix avait gardé une note inquiète et ses mains crissaient sur le volant qu'il serrait à s'en faire blanchir les jointures. Novembre ne daigna pas répondre.

— Décroche… murmurait-elle en s'adressant à une tatie Vivi imaginaire.

— Tu ne penses quand même pas qu'ils s'en seraient pris à elle, non? demanda Chloé, une pointe d'anxiété dans la voix.

— Ils ont tué mon renard…

Novembre se remémora le glapissement joyeux de Rantanplan, le mouvement régulier de son dos quand il courait, la chaleur de son cou et la douceur de sa fourrure entre ses doigts. Des larmes lui piquèrent les yeux. Varénia le lui paierait.

— Tu avais un renard? fit Yuri, impressionné. Tu l'avais apprivoisé et tout?

Novembre grogna une réponse vague.

— Je n'aurais jamais cru les gnomes capables de s'abaisser à ce point! dit Tao, assis sur la banquette à ses côtés. J'étais pourtant sûr qu'Omkia était quelqu'un de bien. On s'est battus ensemble, l'été passé. Il avait vraiment l'air de vouloir t'aider.

Novembre ne voulait pas penser à Omkia et pourtant elle ne faisait que ça depuis qu'ils étaient sortis du Hangar. Il lui avait montré ce que

Valrek et Varénia recherchaient, mais il lui avait quand même pris le bracelet de Kaï pour le leur remettre, sans pourtant lui demander où était le second bracelet. Le savait-il déjà, ou trouvait-il la réponse inutile?

— Les gnomes? gloussa Chloé. C'est ça, le nom de leur gang? Ils auraient pu trouver mieux!

Novembre grogna une autre réponse. Le téléphone collé à l'oreille, elle comptait mentalement les sonneries en attendant que tatie Vivi décroche. Tao posa une main sur son genou qui sautillait tout seul.

— Elle est peut-être sortie.

Sans cesser de trépigner, Novembre secoua la tête.

— C'est elle qui a envoyé le message que les gnomes ont intercepté. Elle a deviné que quelque chose n'allait pas. Elle devrait rester à la maison pour attendre mon appel.

— Veux-tu que j'aille voir si elle va bien? lui offrit Tao. Je pourrais revenir te faire mon rapport chez Chloé.

S'il reprenait son véritable aspect, il pourrait se déplacer par apparitions en se désintégrant dans l'atmosphère et en se matérialisant à nouveau quelques mètres plus loin. Il lui suffisait d'avoir une lampe à huile adaptée à son gabarit, mais les feux follets avaient l'habitude d'en laisser dans les cheminées et de les remplir régulièrement. Novembre lui sourit, consciente qu'il s'efforçait de prendre un ton badin pour la rassurer.

— Peut-être, oui. Mais appelle sur le cellulaire quand tu…

— Tu ne peux pas y aller tout seul! l'interrompit Chloé en se retournant pour braquer ses yeux sur lui. Premièrement, c'est trop dangereux et, deuxièmement, on y va tous ensemble, point à la ligne.

— Tu t'inquiètes pour moi, hein?

Chloé leva les yeux au ciel et s'adressa à Yuri.

— Penses-tu que tu pourrais emprunter l'auto jusqu'à ce soir?

— Oui, sûrement. Mes parents rentrent tard; ils ne s'en rendront même pas compte.

— Parfait! Va prendre l'autoroute direction nord. On t'expliquera le chemin.

Novembre aurait voulu sauter au cou de son amie pour

l'embrasser.

— Tu peux juste nous laisser chez Chloé, si tu préfères, se sentit-elle tout de même obligée de préciser en croisant le regard de Yuri dans le rétroviseur.

— Tu veux rire? Pour une fois que je me sens utile! Disons que je n'ai pas servi à grand-chose à l'école et au Hangar. Je ne savais pas que tu pouvais te battre comme ça.

— Ouais… contre quelqu'un de normal, j'aurais peut-être eu une chance de gagner.

Yuri actionna son clignotant et s'engagea sur la bretelle menant à la voie rapide.

— C'est vrai qu'il n'avait pas l'air très normal. Il était tellement sérieux qu'on aurait dit une machine.

— Un vrai petit soldat! s'exclama Tao. Il ne m'avait pas paru aussi prompt à exécuter les ordres, l'été passé, quand on se battait contre la folle et les ondins.

Tao avait continué à appeler Païlia la folle. Son vrai nom était devenu tabou. Novembre se détestait de ne pas l'avoir fait arrêter avant la mort de sa mère et de Kaï.

— Je ne suis pas sûre qu'il obéissait vraiment aux ordres, dit Chloé d'un ton songeur. Enfin, oui, mais juste parce qu'il ne voulait pas que ce soit quelqu'un d'autre qui le fasse.

Novembre, qui n'avait pas cessé de composer et de recomposer le numéro de tatie Vivi, éloigna le téléphone de son oreille.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Quand on est arrivés au Hangar, celle qui prétendait être la reine de je ne sais plus quoi et son frère, celui qui avait le tatouage sur le menton, ont ordonné à un autre de leurs copains de m'attacher les mains. Celui contre lequel tu t'es battue s'est tout de suite avancé pour le faire à sa place. Il m'a tiré les bras dans le dos et il a enroulé une corde autour de mes poignets. Il faisait exprès d'être brutal devant les autres, mais, honnêtement, il ne m'a pas fait mal. Les nœuds étaient tellement mal faits que j'aurais pu les détacher à l'aveuglette. J'y ai pensé, mais j'ai choisi de lui faire confiance. Je trouvais qu'il avait quelque chose de sympathique, même s'il ne disait pas un mot. C'est

stupide, hein?

Novembre secoua la tête.

— Non, ce n'est pas stupide.

C'était exactement l'impression que dégageait Omkia.

— C'est là qu'il m'a donné ça, poursuivit Chloé en tirant un tout petit sachet de tissu de la poche de son blouson.

Elle le tendit à Novembre qui le prit avec méfiance.

— Il te l'a donné devant les autres?

— Il s'est arrangé pour que personne ne le voie. Ça ressemble au sac où tu ranges les vêtements de poupée que ta mère t'a donnés.

Novembre défit les attaches pareilles à des vignes d'or et tourna la pochette à l'envers au-dessus de sa paume. Une minuscule bille noire en tomba.

— Du diamant noir, souffla-t-elle. C'est tout ce qu'il t'a remis? Il n'y avait pas de message?

Chloé fit non de la tête.

— Jusque-là, enchaîna-t-elle, j'avoue que j'ai vraiment cru qu'il voulait m'aider. Il ne disait rien non plus à la pseudo-reine et à son frère, mais il avait l'air furieux contre eux. Après m'avoir remis le sac, il a pris une feuille sous le comptoir du Hangar et un crayon à côté de la caisse et il a écrit des symboles comme ceux qu'il y avait sur la lettre qu'il t'a donnée hier soir. C'est là que j'ai arrêté de le trouver sympathique. Il a remis la feuille au frère qui l'a lue et qui a éclaté de rire en lui disant qu'il ne comprenait rien à la psychologie humaine. Après, il a senti le besoin de m'expliquer ce que son pupille avait écrit. C'est lui qui a utilisé le mot « pupille », hein, pas moi. En gros, c'est ce qu'il t'a expliqué au Hangar, que ça ne servait à rien de m'enlever parce que ma vie ne vaut pas plus que celle d'une coquerelle.

Chloé renifla en donnant un coup de menton comme pour mettre au défi un adversaire invisible.

— Non, mais, est-ce que j'ai l'air d'une coquerelle? demanda-t-elle en abattant le pare-soleil pour s'examiner dans le miroir.

Derrière elle, Tao s'avança pour l'observer.

— Hum… fit-il en prenant une mine songeuse. Les antennes, peut-être? Ou les mandibules?

Chloé lui fit une grimace par reflet interposé.

— C'est des imbéciles, dit Yuri en vérifiant son angle mort avant de monter sur l'autoroute. Tu es super belle.

Le compliment prit Chloé par surprise. Elle rougit un peu, mais poursuivit son récit pour le cacher.

— Apparemment, c'est à Loup et à Nina qu'il aurait préféré s'en prendre, même si je ne sais pas comment il aurait fait, vu que tes cousins sont à l'autre bout du continent. Il aurait écrit noir sur blanc que leur vie valait plus que la mienne parce que leur corps ne risquait pas de pourrir de l'intérieur d'ici quelques années. L'autre, le frère de la reine, n'arrêtait pas de parler comme si eux-mêmes étaient immortels. Le pire, c'est qu'il avait vraiment l'air de se croire!

Elle se tut subitement et observa Tao dans le rétroviseur.

— L'autre soir, à la carrière, tu as dit que c'était des vampires.

Tao rigola.

— Ne me dis pas que tu crois aux vampires!

— Moi, non. Mais eux, peut-être.

— Ils avaient tous le teint assez blanc, fit remarquer Yuri. Ils n'ont pas dû voir le soleil très souvent pendant l'été.

— Sûrement pas, non, dit Novembre en remettant la bille de diamant noir dans le sachet brodé d'or.

Elle recolla le téléphone à son oreille et se remit à compter les sonneries.

— S'il est arrivé quoi que ce soit à ma tante, ajouta-t-elle dans un murmure menaçant, je vous jure que Buffy, la tueuse de vampires, aura l'air de Bambi à côté de moi.

Dès que la voiture s'immobilisa et que les portières se déverrouillèrent, Novembre courut vers la maison de bois rond. Elle sauta les quatre marches du perron et ouvrit la porte à la volée.

— Tatie Vivi? cria-t-elle. Tu es là?

— Novembre!

Sa tante sortit de la cuisine et se précipita vers elle. Elle était

encore vive, malgré ses cheveux gris et les rides qui plissaient son visage.

— Tu as bien failli me faire mourir d'inquiétude! aboya-t-elle en l'étreignant à l'étouffer.

— J'ai essayé de t'appeler au moins mille fois! se défendit Novembre en riant.

Tatie Vivi la libéra. Elle allait parler quand elle remarqua l'œil de plus en plus mauve et enflé de sa nièce, ainsi que les traînées rouges sur le devant de sa robe.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé? Qui t'a fait ça? Viens, on va mettre des pois congelés dessus.

— Ce n'est pas nécessaire.

Novembre fit un geste de la tête pour désigner ses trois amis qui attendaient sagement sur le perron. Tao tenait un sac de glace à moitié fondue. Il était allé l'acheter quand Yuri s'était arrêté à une station-service pour faire le plein. Novembre n'avait pas pris la peine de lui demander comment il s'était procuré les sous. Il lui redonna le sac dégoulinant d'eau froide pour qu'elle le réapplique sur le côté de son visage.

— Vous nous avez fait peur, à nous aussi, madame Rossignol, dit-il.

Tatie Vivi fit un geste de colère vers le téléphone posé sur un guéridon ancien près de l'entrée.

— La ligne est coupée depuis ce matin! On n'a plus ni l'Internet ni le téléphone.

Chloé échangea un regard avec Novembre. Elle avait compris elle aussi que ce n'était pas un hasard, mais elle n'en laissa rien paraître quand elle s'adressa à tatie Vivi.

— Je vais appeler Zac, tout à l'heure; il pourra venir regarder ça. Il est bon dans ces trucs-là.

— Oh! ce serait gentil. Moi, je ne suis qu'une vieille femme qui n'y connaît rien.

Novembre songea qu'il était drôle de voir son amie et sa tante essayer de se protéger mutuellement, chacune ignorant que l'autre en savait plus qu'elle ne le laissait entendre sur la mystérieuse ligne

coupée.

— Je ne t'ai jamais vu, toi! poursuivit tatie Vivi en tendant la main à Yuri.

Novembre fit les présentations et sa tante les invita tous à manger. Toute la maison sentait le pain frais et la sauce à spaghetti. Quand elle était nerveuse, tatie Vivi cuisinait des montagnes de nourriture. Les quatre jeunes ne se firent pas prier. L'heure du lunch était déjà passée et les bonbons que Tao avait achetés avec la glace n'avaient fait qu'aiguiser leur appétit.

Dès qu'ils furent attablés devant une immense assiettée de pâtes, tatie Vivi exigea qu'ils leur racontent par le menu détail tout ce qui s'était passé. Pendant ce temps, elle prépara une de ses fameuses potions et obligea Novembre à la boire jusqu'à la dernière goutte.

— Ça t'aidera, l'assura-t-elle, sans mentionner en quoi exactement.

Novembre était persuadée que sa tante avait remarqué son teint verdâtre et les cicatrices dans son dos quand elle avait retiré sa veste pour aller enfiler quelque chose de moins sale. Les seuls vêtements qu'elle avait trouvés, c'était ceux qu'elle n'avait pas mis dans sa valise parce qu'elle ne les portait plus depuis au moins un an. Son vieux jean lui allait encore, même si la taille lui parut plus ajustée. D'abord scandalisée, elle dut bien admettre qu'elle ne faisait plus aucun sport depuis son retour dans le monde des humains. Le t-shirt qu'elle choisit dans sa garde-robe avait longtemps été son préféré, mais, en se regardant dans le miroir, elle n'arriva pas à se rappeler ce qu'elle lui avait trouvé d'aussi spécial. Elle flottait dedans et cela lui donnait l'air d'une fillette.

Elle ne parla pas beaucoup en engloutissant ses spaghettis. Elle n'arrêtait pas de tâter la perle noire à travers le tissu de sa poche. Omkia savait qu'elle avait essayé de redevenir une elfe et qu'elle n'avait pas réussi; c'était la seule explication. Il voulait l'aider. Il croyait que le diamant noir éveillerait son côté gnome. Mais, s'il voulait tant l'aider, pourquoi lui avait-il pris le bracelet de Kaï pour le remettre à Valrek et à Varénia? Il ne pouvait tout de même pas sérieusement vouloir qu'ils découvrent le trésor des ondins et s'approprient le pouvoir des quatre grandes races!

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant?

Chloé dut répéter deux fois sa question avant que Novembre réalise que c'était à elle qu'elle s'adressait. Tatie Vivi se leva pour les laisser entre amis.

— Viens me rejoindre en haut quand vous aurez fini, dit-elle à sa nièce.

Elle prit sa tasse de thé et monta à sa chambre. Novembre la remercia du regard et joua un peu avec les restes de pâtes dans son assiette avant d'arrêter ses yeux sur Chloé.

— On ne fait rien. Je veux dire qu'on ne fait rien ensemble. Je n'aurais pas dû vous mêler à ça. J'aurais dû leur donner ce qu'ils voulaient tout de suite.

— Tu sais que tu peux compter sur nous, dit Chloé. J'ai promis que j'allais t'aider, tu te rappelles?

Novembre lui sourit. Elle ne voulait pas lui faire de peine, mais elle voulait encore moins mettre sa sécurité en péril.

— Je suis chanceuse d'avoir une amie comme toi. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour te mériter. Ce n'est vraiment pas pour te rejeter, Chloé, mais, cette partie-là, il faut que je la fasse toute seule.

Tao lui donna un coup de pied amical sous la table en prenant l'air piteux et espiègle auquel elle ne pouvait pas résister.

— Pas entièrement seule, quand même?

— Ça peut être dangereux, Tao.

— Raison de plus pour que je reste avec toi. Pourquoi crois-tu que je suis revenu? Pour les charmes de la banlieue?

— Euh! fit Yuri en levant timidement la main comme à l'école. Désolé de vous interrompre, mais, quand tu parles de régler ça et de cette partie-là, c'est quoi, au juste?

Novembre prit le temps de réfléchir. Yuri méritait une réponse franche, mais elle ne voulait pas qu'il se remette en tête d'appeler la police.

— Je veux commencer par m'assurer que les amis que je me suis faits à mon ancienne école vont bien. Après, je veux découvrir ce que Varénia et Valrek, ceux qui ont enlevé Chloé, veulent exactement et, pour ça, je ne peux pas avoir à protéger d'autres personnes.

— Tu n'aurais pas à nous protéger! protesta Chloé.

Novembre se pencha sur la table pour prendre la main de sa meilleure amie.

— Je te promets que je vais tout te dire quand ce sera terminé. Je te le jure, Chloé. Ça me tue d'avoir à te cacher la vérité, mais il faut que tu me fasses confiance. Il faut que tu rentres avec Yuri. Vous ne connaissez rien du monde d'où on vient, Tao et moi.

Les filles se dévisagèrent longuement. Elles se connaissaient depuis toujours. Elles n'avaient plus besoin de se parler pour se comprendre.

— D'accord, finit par capituler Chloé. On va rentrer. On va te laisser régler ça à ta façon. Mais je veux que tu me promettes que tu n'hésiteras pas à venir nous demander de l'aide si tu te rends compte qu'on pourrait t'être utiles.

— Je te le promets. C'est sûr que je te le promets.

Chloé hocha la tête et Novembre vit des larmes briller dans ses yeux. Ils firent la vaisselle tous les quatre ensemble et, quand le dernier ustensile fut remis à sa place, Chloé se tourna vers Yuri pour lui faire signe qu'il était temps d'y aller. Novembre monta à l'étage avec eux pour qu'ils puissent dire au revoir à tatie Vivi. Quand ils redescendirent, ils trouvèrent Tao accroupi devant la cheminée en train de chuchoter dans l'âtre. Il se leva et vint serrer la main de Yuri pendant que les deux filles s'étreignaient comme si c'était la dernière fois qu'elles se voyaient.

Lorsque la voiture emportant Yuri et Chloé ne fut plus qu'un nuage de poussière au bout du chemin de terre, Tao passa un bras autour des épaules de Novembre.

— J'ai demandé à mes amis de les suivre, dit-il. Ils sont conscients des risques; t'en fais pas.

— Merci.

Novembre resta blottie dans la chaleur de son épaule quelques secondes, après quoi elle tira le sachet brodé d'or de sa poche et en vida le contenu dans sa paume.

— Pourquoi donner un bout de diamant noir à une elfe? s'interrogea Tao à voix haute.

— Parce que je ne suis pas qu'une elfe.

Elle pivota pour se retrouver en face de lui.

— Ça va marcher, cette fois, dit-elle en l'embrassant sur la joue.

Il essaya de la retenir, mais elle se faufila entre ses bras et remonta l'escalier en sautant une marche sur deux.

Tatie Vivi était assise sur son lit. Elle contemplait une vieille photo sur laquelle oncle Flo riait aux éclats en lançant une petite fille dans les airs.

— Tu avais trois ans, dit-elle quand Novembre vint s'asseoir près d'elle. Florian avait toujours voulu des enfants, mais je n'ai jamais pu devenir enceinte.

Oncle Flo avait son éternel chapeau beige incliné sur sa tête plus blanche que noire. Au bord de ses yeux, de profondes pattes d'oie témoignaient de son caractère rieur. Il avait l'air heureux. Tatie Vivi effleura l'image de son mari avec ses doigts fins et fripés. Novembre observa ses yeux bleus qui s'étaient remplis de larmes.

— Ça n'a pas été trop difficile de renoncer à ton immortalité? demanda-t-elle doucement.

Tatie Vivi sourit sans lever les yeux.

— Oui, bien sûr. Dès que j'ai décidé que je voulais mourir avec ton oncle, je n'ai plus jamais été capable de redevenir une elfe. J'ai eu peur, oui. J'ai demandé à ta mère et à Éléssan de m'aider, mais il n'y avait rien à faire; mon corps refusait de reprendre sa véritable forme.

— Peut-être que c'était ça, ta véritable forme. Tu étais une humaine prise dans un corps d'elfe.

— Peut-être.

— Qu'est-ce que tu connais à propos du trésor des ondins? demanda Novembre après un silence.

Tatie Vivi posa la photo sur la courtepointe.

— Rien de plus que ce que tu m'as toi-même raconté l'été passé, répondit-elle. Pourquoi cette question?

Novembre lui narra la vision qu'Omkia lui avait fait voir.

— Tout aurait commencé en Beïran? s'étonna sa tante quand elle

eut terminé. Je ne vois pas du tout ce que Roukia entendait par là.

— Même avec les souvenirs de tes parents, tu ne trouves aucun indice?

— La mémoire parentale s'embrouille avec le temps. C'est d'autant plus vrai maintenant que je suis humaine. Les souvenirs que mes parents m'ont légués sont flous et presque effacés. J'étais jeune lorsque j'ai quitté ma famille et mon pays pour vivre avec ton oncle. Il faudrait que tu te rendes toi-même en Beïran pour en apprendre davantage. Si tu vas retrouver Loup et Nina, ils pourront t'y emmener.

Tatie Vivi avait continué à appeler Éléssan et Naïké par leur nom humain. Novembre ouvrit le poing où elle avait caché la bille de diamant noir.

— Je m'étais juré de ne plus jamais redevenir une elfe.

Tatie Vivi lui sourit.

— Il y aura toujours une place pour toi ici, peu importe la vie que tu choisis.

Elle ouvrit le tiroir de sa table de chevet et en sortit une petite robe en soie d'araignée bleue.

— Prends-la, dit-elle à sa nièce. C'est ce que je portais le dernier jour de ma vie d'elfe.

Le tissu avait la même couleur que ses yeux. « La même couleur que les yeux de ma mère », pensa Novembre. Elle accepta la robe, se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. La perle noire dans l'autre main, elle ferma les yeux. La lumière du soleil rougissait l'intérieur de ses paupières. Le côté de son visage ne lui faisait plus aussi mal, mais elle sentait son sang battre dans sa chair tuméfiée.

Contre sa paume, la minuscule sphère noire se mit à vibrer. L'air qui entrait dans la chambre sentait la forêt. Une boule de feu naquit dans son ventre pendant qu'un tourbillon glacé se formait dans sa poitrine. La métamorphose se fit presque toute seule.

11

La pureté du vent

Aïnako ne voulait pas demander à des animaux de les transporter. Elle avait trop peur que les gnomes les tuent comme ils avaient tué Rantanplan. Une boule de haine lui obstruait la gorge chaque fois qu'elle pensait à son renard.

Tao se matérialisa à ses côtés. Son visage plat rougeoyait et ses cheveux volaient au vent en jetant des étincelles.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps qu'on se repose?

Aïnako fit non de la tête en poursuivant son chemin. Elle avait le souffle court et les ailes en chiffon, mais elle ne voulait pas s'arrêter avant d'avoir atteint Lilibé. Tao, qui s'était laissé distancer, disparut et réapparut devant elle. Aïnako dut stopper pour ne pas lui rentrer dedans.

— Eh! J'aurais pu me brûler!

Tao haussa les épaules.

— Tu aurais guéri tout de suite. Tu n'es plus humaine, tu te rappelles?

Il fit rentrer la mèche de sa lanterne dans le bec métallique pour en éteindre la flamme. La chaleur du feu lui permettait de flotter dans les airs, mais, sans elle, son corps commencerait à refroidir et il chuterait.

— Tu es marron foncé, dit-il. Tes ailes sont restées écrabouillées entre tes côtes et la peau de ton dos pendant plus d'un an; c'est normal qu'elles soient rouillées.

Le corps du feu follet était passé de l'orangé au rouge braise. Ses

cheveux avaient cessé de faire des flammèches et leurs pointes avaient retrouvé leur couleur cuivrée. Il perdait de l'altitude et Aïnako battit moins fort des ailes pour descendre avec lui jusqu'à la cime des arbres. Elle se posa sur une branche qui ploya sous son poids. Ses pieds nus glissèrent sur l'écorce et elle aboutit sur une branche plus large. Tao atterrit en douceur en face d'elle. Il avait retrouvé le teint doré qu'il arborait quand il était humain. Bientôt, sa peau redeviendrait noire.

Encore essoufflée, Aïnako contempla les feuilles qui scintillaient sous le clair de lune. Cela lui fit penser à la vision qu'Omkia avait évoquée pour elle.

— On peut manger une bouchée, consentit-elle, mais il faut repartir tout de suite après.

Tao lui prit le visage. Ses doigts étaient chauds sans être brûlants.

— C'est toi qui voulais qu'on se rende à Lilibé comme ça. Si tu veux qu'on arrive plus vite, on peut encore demander à des animaux de nous porter.

On entendit un hibou hululer. Un autre lui répondit. Aïnako ne les voyait pas, mais ils semblaient tout près. Tao avait raison. Elle pourrait aller les voir pour obtenir leur aide, certaine qu'ils accepteraient. Elle n'était pas aussi douée qu'Olian pour parler aux animaux, mais elle n'était pas complètement nulle non plus. Un glapissement de renard se mêla à la rumeur nocturne. Aïnako pensa à Rantanplan. Elle avala pour délier sa gorge nouée.

— Non. Rantanplan est mort à cause de moi; je ne veux pas embarquer d'autres animaux là-dedans.

Tao écarta les bras dans un geste exaspéré.

— La forêt pullule de renards!

Aïnako ressentait cinq points froids sur chacune de ses joues, là où les doigts du garçon l'avaient touchée.

— Oh! Alors, allons-y; tuons-les! Personne ne s'en rendra compte!

— Je ne parle pas de les tuer! Tout ce que je dis, c'est qu'on arriverait plus vite.

— On arriverait plus vite, mais on les mettrait en danger et je ne veux pas que d'autres animaux meurent par ma faute.

Tao inspira et expira.

— C'est toi que tu mets en danger en restant plus longtemps à découvert.

— On ne le sait pas. Les gnomes ont le bracelet de Kaï; ils ne me surveillent peut-être plus.

— Raison de plus pour demander à des animaux de nous accompagner jusqu'à Lilibé.

— Je ne changerai pas d'idée, Tao! Si tu as peur pour toi, tu peux faire demi-tour, je te l'ai déjà dit. Je ne t'en voudrai pas, je te le jure.

Tao semblait réellement exaspéré, maintenant.

— Ce n'est pas pour moi que je m'en fais.

Il la fixa avec intensité, mais Aïnako détourna les yeux.

— D'accord, reprit Tao. Je n'essaierai plus de te convaincre, mais il faut que tu te reposes.

Il reprit son visage entre ses mains tièdes et ajouta :

— C'est la nuit. Tout le monde dort. Il faudrait qu'on en fasse autant.

Elle bougea la tête pour se libérer.

— Valrek et Varénia ne dorment peut-être pas. S'ils découvrent le moyen de s'approprier le trésor des ondins…

— Le trésor des ondins existe depuis la nuit des temps et personne à part Chèn n'a réussi à l'approcher et à en revenir vivant.

Aïnako repensa au récit du vieux feu follet. De tous ceux qui avaient suivi Io dans sa folle expédition, Chèn avait été le seul survivant. Les gardiens du trésor lui avaient donné un aperçu de leur puissance, puis l'avaient rejeté sur une plage déserte.

— Omkia a peut-être déjà réussi à capter le souvenir de Tsamiel, répliqua Aïnako.

Sa respiration était redevenue normale, mais elle avait encore chaud. Tao la fit asseoir sur la branche. Sa peau devenait de plus en plus noire et ses vêtements en cotte de mailles faisaient des sons de clochette quand il bougeait.

— Tsamiel n'a peut-être rien entendu. Même si c'était le cas, tu as dit qu'elle n'avait pas son diadème.

— Si Varénia et Valrek ont fait tout ça pour obtenir le bracelet de Kaï, c'est qu'ils ont de bonnes raisons de croire que la conversation

entre Handel et Roukia s'y trouve. Il y a forcément quelque chose qui m'a échappé.

Elle fit passer la ganse de son sac à bandoulière par-dessus sa tête. Ses longs cheveux raides remontés en queue de cheval lui fouettèrent le visage. Elle aimait bien leur nuance rouge sombre. Elle observa ses mains et ses bras verts, tandis qu'elle ouvrait une pochette pour trouver les galettes de miel que tatie Vivi lui avait données. Elle avait cru qu'elle aurait du mal à se réhabituer à cette couleur, mais ça n'avait pas été le cas. Elle n'avait même pas sursauté en voyant son reflet dans le miroir. Au contraire, l'éclat argenté de ses iris l'avait rassurée.

En fouillant dans son sac, ses doigts tombèrent sur le sachet de tissu renfermant la perle de diamant noir. Elle y avait également rangé la baguette de saphir pour éviter d'y toucher, ne voulant pas qu'Omkia ait accès à ses pensées. Ses autres pendentifs étaient sur la chaîne qu'elle portait au cou comme d'habitude. En poussant le sachet sur le côté, elle trouva enfin le paquet de galettes de miel. Elle en offrit une à Tao et mordit dans la sienne en savourant le miel qui imbibait la pâte spongieuse. Le corps du garçon était maintenant aussi noir que le ciel, même si une flamme continuait à brasiller dans ses yeux orangés. Ils mangèrent en silence.

Aïnako se repassait chaque instant de la scène qu'elle avait entrevue entre Handel et Roukia. Tsamiel avait dit qu'elle avait laissé son diadème dans son nid, mais ce pouvait être un mensonge. Elle se demanda à quoi il ressemblait, ce diadème. Les deux pierres qui l'ornaient étaient-elles en contact avec la peau de l'elfe qui le portait? Dans le cas contraire, chacun des bracelets de Kaï ne renfermait peut-être pas les mêmes souvenirs. Était-ce pour cette raison que le maître sculpteur n'avait pas mentionné le bracelet d'Olian; parce qu'il savait qu'il ne contenait pas le souvenir qu'il recherchait? Pourtant, dans sa lettre, Varénia avait exigé qu'elle leur remette les deux bracelets. Avait-elle appris par la suite que c'était Olian qui avait l'autre? Elle ferma les yeux et pria pour que son ami soit sain et sauf. « Si les gnomes s'en sont pris à lui… » songea-t-elle en faisant grincer ses molaires.

— À quoi tu penses? voulut savoir Tao.

Aïnako rouvrit les yeux et haussa les épaules pour chasser son inquiétude. Elle sépara la dernière galette en deux et en donna une moitié au feu follet.

— À rien de précis. Je me demandais juste si Omkia m'avait tout montré. Je me dis qu'il m'a communiqué cette vision pour que je sache ce qui avait poussé Varénia et Valrek à s'en prendre à Chloé, mais d'un autre côté il leur a quand même remis le bracelet de Kaï. Il doit vouloir qu'ils le découvrent, ce trésor, sinon il aurait pu leur mentir! Il aurait pu les envoyer promener! Il aurait pu les planter là et venir m'en parler au lieu de jouer les messagers et le bon chien qui obéit au doigt et à l'œil!

— Eh! Tu t'énerves, dit Tao en rigolant.

Aïnako essaya de se calmer, mais elle se rendit compte qu'elle bouillait de l'intérieur.

— C'est à cause d'Omkia! Je n'en reviens pas qu'il ait comparé Chloé à une blatte.

Tao rigola de plus belle.

— Oh! Allez! Ça ne vaut pas la peine de te fâcher pour ça. Ce n'est quand même pas la fin du monde. Quand on aura deux cents ans, tu ne t'en souviendras plus.

— Quand on aura deux cents ans?

— Tu comptes bien rester une elfe, non? Ne me dis pas que tu ne t'amusais pas, tout à l'heure, quand tu faisais des pirouettes dans le vent.

Aïnako ouvrit et ferma ses ailes pour sentir chacun de ses muscles se contracter et se détendre. Il lui fallait s'avouer que c'était vrai. Elle adorait voler et elle se demandait comment elle avait pu s'en passer durant tous ces mois. Elle sourit en donnant un léger coup d'épaule à Tao.

— Disons que c'est un gros plus à l'avantage des elfes.

Le feu follet passa ses doigts dans le duvet crème d'une de ses ailes. Le bout de son index suivit le dessin d'une arabesque rouge cerise. Le dos d'Aïnako se couvrit de chair de poule. Tao approcha son visage du sien. Ses dents étincelaient dans l'obscurité.

— Ça et la jeunesse éternelle, quand même. Tu pourrais réellement redevenir humaine et vieillir comme ta tante?

Aïnako se recula.

— Qu'est-ce que tu veux dire? Que je te dégoûte quand je suis humaine?

— Tu ne peux pas être sérieuse, là! Combien de fois est-ce qu'on va recommencer cette discussion? Les humains meurent à quatre-vingts ans s'ils sont chanceux. Il n'y en a qu'une poignée qui dépasse les cent ans. Et tu as vu dans quel état? Ça ne peut pas être ce que tu souhaites!

— Alors, toi aussi tu crois que la vie de Chloé ne vaut pas plus que celle d'une blatte?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Les humains vivent plus longtemps que les insectes, mais, comparés à nous, c'est vrai qu'il n'y a peut-être pas de grande différence.

Il dut voir l'indignation qui se peignit sur le visage d'Aïnako, car il ajouta très vite :

— Écoute, les humains font la même chose. Ils considèrent que la vie des animaux vaut moins que la leur parce qu'ils vivent moins longtemps et qu'ils ne communiquent pas de la même façon qu'eux.

Encore une fois, Aïnako dut admettre qu'il avait raison, mais son discours la piquait au plus profond de ses tripes.

— J'ai été humaine presque toute ma vie! Ma tante est humaine, mon oncle était humain, mes amis sont humains… Tu adores la culture des humains, tu lis leurs livres, tu écoutes leur musique, tu vas au cinéma, tu regardes la télé… Tu ne peux pas sérieusement penser que notre vie vaut plus que la leur!

— Tu t'emportes encore! Bien sûr que j'aime la culture humaine. Elle se renouvelle constamment, contrairement à la nôtre. J'adore côtoyer les humains, mais ça ne veut pas dire que j'aimerais vivre comme eux. Tu ne peux pas me reprocher de refuser que ton corps vieillisse et meure! Si je ressemblais à un humain de quatre-vingt-dix ans, tu voudrais encore m'embrasser?

— Si on vieillissait ensemble, je ne vois pas où serait le problème.

Tao se figea et la fixa d'un drôle d'air.

— Tu voudrais qu'on vieillisse ensemble?

Aïnako battit des paupières. Comment en étaient-ils arrivés à parler de leur avenir ensemble?

— De toute façon, objecta-t-elle, je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais les elfes, et surtout leurs reines, ont tendance à mourir drôlement jeunes pour des immortels.

— Tu dis ça parce que tu as connu la guerre, mais imagine mille ans ou plus de paix et de joie à voler dans le ciel pour aller où bon te semble. Ça ne te tenterait pas même un tout petit peu?

— Peut-être, je ne sais pas. Je n'ai pas envie d'y penser en ce moment. Est-ce qu'on peut passer à un autre sujet?

— Très bien, dit Tao avec lassitude. On devrait dormir quelques heures. On verra plus clair demain matin.

— D'accord, répondit Aïnako, mais on ne peut pas rester ici. Il y a une halte militaire un peu plus loin. Éléssan m'a montré comment y entrer la dernière fois qu'on a fait le trajet ensemble.

Elle remit son sac sur son épaule en tirant sur sa queue de cheval pour qu'elle ne reste pas prise sous la bandoulière.

— Je t'attends là-haut, reprit-elle en repliant un genou pour poser son pied sur la branche.

Elle déroula ses ailes, se donna un élan et s'élança dans le ciel. Ses muscles fatigués ne la propulsèrent pas aussi haut qu'elle le désirait, mais elle les força à livrer leur dernière parcelle d'énergie. Elle entendit Tao l'appeler, mais ne se retourna pas. Les feux follets pouvaient se déplacer beaucoup plus vite que les elfes. Il la rattraperait, mais il devrait d'abord craquer une allumette, rallumer sa lampe et attendre que le feu fasse son effet.

Malgré sa colère, Aïnako savoura la pureté du vent sur sa peau. Elle vrilla sur elle-même en écartant les bras. Soudain, elle aperçut une forme ailée qui se détachait de la masse sombre de la forêt loin devant elle. « Un elfe! » Elle porta une main à sa hanche. Après tout ce temps, elle avait gardé le réflexe de chercher son épée chaque fois qu'elle pressentait le danger. Elle vit l'elfe exécuter le même geste, mais sa main à lui rencontra bel et bien le pommeau d'une arme qu'il ne tira toutefois pas du fourreau. « Un soldat », se dit Aïnako. Son vol

régulier et l'aisance de ses mouvements lui rappelèrent les leçons qu'elle avait eues à l'Académie militaire.

Handur, qui avait été son maître d'armes et qui occupait maintenant le poste de commandant en chef de l'armée d'Élimbrel, avait toujours insisté sur l'importance de ne pas s'éparpiller en actions inutiles.

— Ne sortez les armes qu'en cas de nécessité, se plaisait-il à répéter. Une épée se dégaine plus facilement qu'elle ne se rengaine. Si vous la tirez trop vite et que vous vous rendez compte que vous auriez plutôt eu besoin de vos deux mains, ne revenez pas vous plaindre que je ne vous avais pas avertis!

L'elfe laissa son épée où elle était. Il ouvrit les mains pour lui montrer qu'il n'avait pas d'autre arme et se posa au sommet d'un sapin plus haut que les autres. Il était encore trop loin pour qu'Aïnako distingue ses traits, mais elle vit la lune se refléter sur ses cheveux pâles. Lorsqu'il pencha la tête, une crinière de tresses tomba devant son profil. Il fit naître une bille de lumière rouge dans chacune de ses paumes et la laissa monter le long de ses bras en écharpes cotonneuses. Les poumons d'Aïnako se gonflèrent tant qu'elle sentit ses côtes craquer. Elle accéléra.

Olian était aussi grand et mince que dans son souvenir. Ses tresses avaient allongé, mais il avait le même air doux. Elle se posa devant lui et se trouva bête de ne pas savoir quoi lui dire. Depuis qu'elle avait quitté sa tante, elle ne pensait qu'à s'assurer qu'il allait bien et, maintenant qu'elle le voyait, elle ne pouvait que rester là à sourire comme une idiote.

12

Le second bracelet

Olian les guida jusqu'à un nid d'abeilles abandonné qu'il avait aménagé pour pouvoir s'y abriter le temps d'une nuit ou d'un orage. Les rayons de cire jaune, cachés au creux d'un nœud dans un tronc, sentaient encore le miel.

— Tu me promets que je ne vais pas tomber face à face avec un reste de larve desséchée? demanda Aïnako, à moitié moqueuse.

— Il y en avait quelques-uns, répondit Olian, mais j'ai tout nettoyé.

Aïnako frissonna malgré elle. Il esquissa un sourire amusé.

— Toujours aussi dédaigneuse, hein?

— Pourtant, dit Tao, tu ne l'es pas tant que ça quand tu es humaine.

Il se tenait sur le seuil du nid. Il n'y avait plus de feu dans sa lampe, mais sa peau était encore brûlante et il aurait fait fondre les alvéoles s'il s'en était approché. Il les avait rejoints au sommet du grand sapin alors qu'Aïnako ne trouvait rien à dire à Olian. L'elfe non plus ne parlait pas. Il s'était passé tant de choses entre eux et tant de temps depuis leur dernière rencontre! La mort de Kaï avait créé un immense gouffre qu'aucun d'eux ne savait comment franchir. L'arrivée de Tao avait à la fois soulagé et déçu Aïnako. Elle aurait aimé serrer Olian dans ses bras, mais elle n'avait pas osé.

— La nouvelle reine d'Élimbrel a posté des gardes dans chaque halte militaire, les informa Olian avec une mine sombre pour expliquer pourquoi il les avait guidés là.

Après avoir balayé de ses pieds nus quelques débris d'écorce et de feuilles qui s'étaient faufilés dans son repère, il s'assit en tailleur en repliant ses longues jambes sous lui. Le pantalon qu'il portait était un peu trop court et il s'effilochait au-dessus de ses chevilles.

— Tu n'es pas d'accord avec sa décision? demanda Aïnako.

Elle entra dans le nid, mais resta debout pour observer le travail minutieux réalisé par les abeilles ouvrières. Les cavités hexagonales étaient toutes parfaitement identiques.

— Presque personne n'est d'accord, répondit Olian. Les haltes servent d'abord aux troupes en mission, mais n'importe quel habitant du royaume peut y séjourner s'il est mal pris. Eh bien, la nouvelle reine a décidé qu'il en serait autrement!

— Éléssan et Naïké ne m'en ont pas parlé.

— C'est tout récent. La nouvelle reine a réussi à introduire suffisamment de ses amis au conseil pour faire pencher la balance en sa faveur.

— En tout cas, commenta Tao, tu n'as pas l'air de l'aimer. Est-ce qu'elle a un nom ou est-ce que tout le monde l'appelle la nouvelle reine?

Il pénétra enfin dans le nid. Ses yeux semblaient flotter dans l'obscurité de son visage. Olian rigola de façon ironique.

— Laïarelle, c'est son nom, mais, effectivement, tout le monde l'appelle la nouvelle reine. Je crois que peu de gens l'aiment.

Il leva la tête vers Aïnako, toujours debout au milieu des alvéoles jaunes.

— Les gens espèrent encore que tu finiras par reprendre la couronne de ta mère.

— La couronne de ma mère? Je n'ai jamais eu l'intention de devenir reine d'Élimbrel.

— Je sais, dit Olian. Tu vis parmi les humains, maintenant.

Aïnako sentit le regard de Tao la transpercer, mais elle ne se tourna pas vers lui. Leur dispute récente n'était pas encore oubliée. Elle s'assit et il en fit autant. Elle croisa ses jambes sous elle comme Olian l'avait fait, mais le feu follet colla ses pieds à plat l'un contre l'autre en laissant ses genoux repliés tomber de chaque côté de lui sur

le plancher de la ruche, le dos droit, le cou détendu et les mains posées à l'envers sur ses cuisses. On aurait pu croire qu'il se préparait à méditer, n'eût été l'expression triste et amère qui avait remplacé son sourire espiègle. Sensible au malaise qui venait de se réinstaller, Aïnako s'empressa de changer de sujet.

— Tu es certain qu'aucun gnome n'a essayé de te prendre le bracelet de Kaï?

Olian releva juste assez sa manche pour lui montrer le large bracelet de cuivre qui encerclait son poignet gauche. La pastille rosée sertie en son centre semblait rouge au milieu des filaments de lumière qui s'enroulaient autour de ses bras. Aïnako soupira de soulagement. Elle avait elle aussi allumé sa lumière, ce qui conférait une apparence crémeuse aux rayons de miel situés derrière elle.

— Les gnomes t'ont pris le tien, c'est ça? comprit Olian.

Aïnako hocha la tête, se sentant plus nulle que jamais d'être tombée dans le piège de Valrek et de Varénia et d'avoir laissé Omkia lui voler le dernier souvenir qu'elle avait de son amie. La colère recommença à gronder dans son ventre. Elle la ravala à grand-peine.

— Kaï ne t'aurait jamais parlé du trésor des ondins, par hasard?

Olian fit tourner le bracelet sur son poignet. Aïnako eut l'impression que c'était un geste involontaire qu'il effectuait souvent.

— Le trésor des ondins? répéta-t-il, étonné que la conversation s'oriente sur ce sujet. Ce n'est qu'une légende. Pourquoi m'en aurait-elle parlé?

Un rire ténu monta près d'eux.

— Décidément, murmura Tao en faisant pianoter ses orteils les uns contre les autres, c'est Chèn qui a raison. Votre mémoire parentale ne vaut pas grand-chose lorsqu'il est question d'événements anciens. Les souvenirs s'estompent et vous ne savez plus distinguer ce qui s'est réellement passé de ce qui vous a été raconté.

Baigné de rouge d'un côté et de blanc de l'autre, il tirait juste assez de chaleur de leur lumière pour ne pas se mettre à frissonner. Sa peau était d'un magnifique brun chocolat. Olian le fixa en haussant les sourcils, intrigué.

— Et vous, comment savez-vous que ce qu'on vous raconte est vrai

si vous ne pouvez pas vous fier aux souvenirs de vos parents?

— Les feux follets ne mentent pas. Chèn dit que c'est un de nos dons, mais je crois que ça nous rend naïfs.

— Vous ne racontez jamais de contes aux enfants? s'enquit Olian.

— Bien sûr. Mais les enfants savent que ce sont des contes. On n'essaie pas de les arnaquer en leur faisant croire à des balivernes. Il y a bien assez de beauté et de laideur dans le monde sans qu'on soit obligé d'en inventer.

Olian fit de nouveau tourner le bracelet de Kaï sur son poignet.

— J'ai quand même du mal à croire à ces histoires de trésor et de gardiens qui auraient tous les pouvoirs du monde.

— Chèn, le plus ancien de mon clan, a vu le trésor. Il était avec un groupe d'elfes qui voulaient s'en emparer. Ils sont tous morts à l'exception de Chèn. Les gardiens l'ont sauvé parce qu'il était le plus jeune, à cette époque. C'était il y a plus de mille ans. Après lui avoir fait promettre d'empêcher les siens de repartir à la recherche du trésor, ils lui ont donné accès non seulement aux pouvoirs des feux follets, des elfes, des gnomes et des ondins, mais aussi à la connaissance; toute la connaissance du monde. C'est ça, le trésor. Chèn dit qu'il aurait pu détruire la planète s'il l'avait voulu, mais que toute cette puissance le rendait fou. Il ne pensait qu'à mourir pour que ça s'arrête. Quelques instants plus tard, il s'est réveillé seul sur une plage. Les pouvoirs et la connaissance avaient disparu.

Le visage sombre de Tao exprimait la même nostalgie qui avait imprégné les traits de Chèn quand il avait raconté son récit à son vieil ami Nil et aux autres elfes dans l'ancienne grange abandonnée. Olian se pencha pour mieux voir le feu follet.

— Pourquoi les gardiens lui auraient-ils fait entrevoir le trésor, si c'était pour le lui enlever tout de suite après?

Tao le regarda de biais.

— Tu ne crois pas un mot de ce que je dis, pas vrai?

Olian rit un peu.

— Je ne sais pas. Tu ne peux pas me demander de devenir croyant du jour au lendemain.

— Le trésor existe, Olian, dit Aïnako en posant une main sur son

genou pour qu'il la regarde. Et maintenant, Valrek et Varénia veulent s'en emparer.

— Si c'est vrai, les gardiens les en empêcheront, non?

— J'espère. Le problème, c'est qu'il y aurait un autre moyen d'y accéder sans avoir à les affronter.

Olian ne semblait toujours pas convaincu de l'existence du trésor, mais ça n'avait aucune importance. Aïnako pointa le bracelet qu'il n'arrêtait pas de faire tourner et enchaîna :

— Ce moyen serait contenu dans les pierres du diadème de Tsamiel.

Elle lui parla de la lettre de Varénia et de la vision qu'Omkia lui avait fait voir. Olian écouta en contemplant les reflets de la pierre rosée.

— Varénia ignore donc que c'est moi qui ai le deuxième.

— Elle ne le savait pas au moment d'écrire la lettre, en tout cas. Mais je trouve ça étrange. C'est toi qui m'avais donné le mien. Comment a-t-elle pu remonter jusqu'à moi sans passer par toi?

— Ça faisait un moment que ses soldats t'espionnaient, lui rappela Tao. Ils ont dû l'apercevoir sur ta chaîne.

Il gardait les yeux rivés sur ses pieds.

— Non, dit Aïnako en essayant d'accrocher son regard. Varénia a écrit qu'ils ont fouillé mes affaires. S'ils l'avaient vu sur ma chaîne, ils se seraient rendu compte que je n'en avais qu'un. Ils ont dû juger que j'étais plus facile à manipuler qu'un soldat d'Élimbrel.

Olian sourit en faisant un geste des deux mains pour désigner ses vêtements.

— Je ne suis plus soldat.

Il portait une chemise lacée sur le devant. Le tissu avait la même couleur acajou que les dessins qui ornaient ses ailes. Aïnako se demanda si elle l'avait déjà vu dans autre chose que l'uniforme vert et brun de l'armée d'Élimbrel. Il devait bien y avoir eu un moment, mais elle n'arrivait pas à s'en souvenir. Elle repensa à la conversation qu'elle avait eue avec lui après sa première bataille contre l'armée de Shamguèn. Il lui avait dit qu'il était destiné à devenir guérisseur, mais qu'il avait l'impression d'être plus utile au front en train de se battre

pour protéger sa famille et ses amis. La nouvelle la surprit tellement qu'elle ne songea pas à s'informer des raisons de sa démission. Ce fut Tao qui le fit à sa place.

— Tu t'es rendu compte que la guerre était stupide?

Son ton frisait l'impolitesse, mais Olian le considéra le plus sérieusement du monde.

— Oui, répondit-il.

Le silence emplit la ruche. Il passa ses doigts sur la pierre ronde.

— Ainsi, le secret du trésor des ondins se trouverait dans ce tout petit caillou?

— Dur à croire, hein? se moqua Tao.

Il approcha une main pour effleurer le bracelet, mais Olian recula prestement son bras.

— Je n'allais pas te le piquer, tu sais, dit le feu follet avec un sourire curieux.

Olian parut embarrassé. Un nouveau silence flotta.

— C'est un souvenir de Kaï, dit tout bas Aïnako. C'est normal que tu veuilles le protéger.

Olian sourit sans la regarder. Il avait encore la main sur son bracelet.

— J'aimerais vraiment être un gnome pour pouvoir la revoir.

— Tu ne la reverrais pas. Tu serais dans sa tête. Tu pourrais revivre sa vie.

— Tu n'as jamais essayé? Tu n'as jamais voulu savoir comment elle est morte?

Aïnako perçut une certaine rancœur dans sa voix. Elle avala sa salive.

— Tao m'a dit que les ondins avaient bombardé la plage de pics de glace.

Olian hocha la tête. Une tresse blonde glissa sur sa joue. Il avait attaché les autres sur sa nuque. Il souriait encore, mais c'était un sourire désabusé.

— Oui, murmura-t-il. Il n'y a rien à dire de plus.

Aïnako aurait voulu le réconforter, mais il lui semblait que, peu importait ce qu'elle dirait, cela ne ferait qu'empirer les choses.

— Comment as-tu su où nous trouver? demanda-t-elle à la place.

Elle avait d'abord cru à un hasard, mais elle s'était vite ravisée. Les chances de tomber sur la personne qu'elle désirait justement voir dans toute l'immensité de la forêt étaient quasi nulles.

— Les animaux, comme d'habitude, répondit Olian. J'ai toujours mes réseaux. Ce matin, les oiseaux étaient agités. À force de les calmer, j'ai fini par comprendre qu'un renard courait comme un fou en direction d'Élimbrel et qu'il provenait de chez ta tante. J'ai eu un mauvais pressentiment. Je suis arrivé au moment où des gnomes lui injectaient quelque chose dans le cou à l'aide d'un dard de guêpe.

Il toucha son propre cou avec ses doigts. Des langues de lumière rouge se propagèrent jusqu'à sa gorge. Aïnako imagina Rantanplan encerclé par les gnomes, seul et tétanisé par la peur. Elle replia ses jambes contre elle en les entourant de ses bras.

— Je ne crois pas qu'il ait souffert, dit Olian. Il s'est endormi et les gnomes ont disparu sous terre en le laissant là, dans les feuilles mortes, couché sur le côté. Je suis allé lui fermer les yeux et je l'ai enterré.

— Tu… Tu l'as enterré tout seul?

La voix d'Aïnako tremblait. Olian fit oui de la tête.

— J'ai pensé à demander à une marmotte de creuser le trou, mais j'ai eu peur que les gnomes lui fassent subir le même sort.

Aïnako sourit malgré les larmes qui lui étaient montées aux yeux. Elle reconnaissait bien là Olian. Son ami aimait tant les animaux qu'il s'inquiétait davantage pour eux que pour lui-même. Elle ne put s'empêcher d'adresser un regard à Tao. Le feu follet examinait l'elfe avec une expression qui ressemblait à de la contrariété.

— Quand tu as eu fini, tu t'es dit qu'Aïnako était peut-être en danger, c'est ça?

— Oui. Je suis parti tout de suite après.

— Et tu n'as pas demandé à des animaux de te transporter parce que tu ne voulais pas que les gnomes s'en prennent à eux, c'est ça?

Olian acquiesça.

— Comme vous, non? Vous auriez pu arriver beaucoup plus vite à Lilibé si vous aviez voyagé à dos d'oiseau.

Tao se contenta de se tourner vers Aïnako. Il ne comprenait visiblement pas leur entêtement à vouloir à tout prix protéger des animaux qu'ils ne connaissaient pas.

— J'imagine qu'on n'a pas les mêmes priorités, dit-il sur un ton cynique. C'est Aïnako qui a insisté pour qu'on se rende à Lilibé par nos propres moyens. Moi, je n'aurais pas hésité à risquer la vie d'un animal pour sauver la sienne, mais je suppose que je ne suis qu'un sans-cœur.

Il continua de dévisager Aïnako comme s'il attendait une réaction de sa part, mais elle ne savait pas comment interpréter ses paroles. Elle l'avait toujours connu rieur. Cette nouvelle facette de sa personnalité la déstabilisait. Elle allait lui dire qu'elle ne l'avait jamais pris pour un sans-cœur quand Olian émit un faible rire.

— Je tuerais tous les animaux de la terre si ça pouvait sauver les personnes que j'aime ou ramener celles que j'ai perdues.

Il avait encore la main sur le bracelet de Kaï. Aïnako détailla les traits de son visage. Son long nez faisait de l'ombre sur ses lèvres minces en accentuant leur expression de détresse.

— Non, souffla-t-elle, tu ne le ferais pas. Les gens qui t'aiment ne voudraient pas que tu le fasses.

Olian la dévisagea. La lueur rouge s'était accentuée dans ses iris marron. Il retira son bracelet et le lui tendit.

— Tiens. Je ne crois toujours pas au trésor des ondins, mais je sais que des guerres se sont déclarées pour moins que ça. Si tu pouvais voir ce souvenir avant les gnomes, on réussirait peut-être à en éviter une.

Aïnako laissa ses mains autour de ses genoux.

— Les seules fois que j'ai pu avoir une vision qui ne venait pas de mes parents, j'ai eu de l'aide. Je ne suis pas assez gnome pour arriver à lire la pierre toute seule.

— Tu l'es quand même plus que nous, dit Tao.

Il leva enfin les yeux vers elle. On y décelait encore de l'amertume, mais surtout de la tristesse. Aïnako tenta de lui sourire.

— Je doute que ce soit suffisant.

— Tu auras de l'aide, lui promit Olian. Tu as dit que Roukia et Handel étaient en Beïran quand Tsamiel a surpris leur conversation.

Eh bien, nous irons en Beïran!

Aïnako eut une moue dubitative.

— Tu sais comment t'y rendre?

Olian hésita avant de répondre.

— C'est là que les funérailles de ta mère ont eu lieu.

Les poumons d'Aïnako se vidèrent de leur air. Les funérailles de sa mère. Elle n'y était pas allée. Elle n'avait même pas demandé à Éléssan et à Naïké où elles avaient eu lieu ni comment elles s'étaient déroulées. Elle avait juste voulu oublier.

— C'est… C'est là que se trouve sa tombe?

Olian acquiesça.

— Je te la montrerai, si tu veux.

Il lui offrit encore le bracelet de Kaï et, cette fois, Aïnako le prit pour le refermer sur son propre poignet.

13

Cailloux blancs

Les arbres de Beïran n'étaient pas aussi variés et luxuriants que ceux de Lilibé, mais ils avaient une prestance écrasante. Aïnako s'en trouvait presque intimidée. La plupart devaient être millénaires. On n'y trouvait que des espèces indigènes et, si des fruits improbables poussaient sur les branches de certains, aucune fleur exotique ne venait ajouter de la couleur. Une impression d'austérité et de sérénité émanait de l'alignement impeccable des troncs.

— Tu es sûr que c'est ici? demanda Tao à Olian. On dirait qu'il n'y a personne.

Sa lanterne à la main, il flottait en faisant attention de ne pas toucher aux feuilles. Olian sourit en contemplant la forêt silencieuse qui s'étendait devant eux.

— C'est un grand pays et les elfes qui y vivent ne sont pas nombreux.

— C'est étrange qu'on ne vienne pas nous accueillir, dit Aïnako en levant la tête pour voir le scintillement du dôme de protection au soleil.

Olian haussa les épaules.

— Les elfes de Beïran sont moins craintifs que ceux des royaumes. Ils considèrent que la forêt appartient à tout le monde. Même s'ils en ont soustrait une portion aux regards étrangers, ils ne voient pas l'utilité d'en contrôler l'accès.

Ils avaient passé la nuit précédente dans l'ancien nid d'abeilles. Aïnako n'avait pas beaucoup dormi. Elle avait écouté les bruits du

vent et des animaux nocturnes. Elle avait oublié combien cela pouvait être à la fois rassurant et angoissant d'entendre autant de sons imperceptibles à l'oreille humaine. À leur réveil, elle avait voulu se diriger vers Lilibé pour s'assurer qu'Éléssan et Naïké allaient bien, mais elle s'était dit que le plus important était sans doute de découvrir le souvenir de Tsamiel. Ils avaient donc aussitôt mis le cap sur Beïran.

— Je m'attendais quand même à ce qu'il y ait un garde pour s'assurer que nous ne sommes pas un contingent armé prêt à raser le pays, dit Aïnako.

— Ou une bande de feux follets venus pour faire la fête! renchérit Tao.

Aïnako lui sourit. Les malaises et les tensions s'étaient dissipés au cours de la nuit.

— J'y viens parfois quand j'ai besoin de solitude, leur confia Olian.

Aïnako se tourna vers lui en haussant les sourcils de façon moqueuse.

— Parce que tu n'en as pas assez dans la forêt?

Olian ferma les yeux.

— Écoutez.

Aïnako tendit l'oreille.

— Je n'entends rien.

Il lui répondit par un sourire. C'était exactement ce qu'il voulait dire. Il n'y avait pas un son. Aucun animal ne grattait la terre, aucune mouche ne volait et les feuilles ne bruissaient même pas. En se concentrant très fort, Aïnako crut percevoir le chuchotement de la sève qui circulait dans les plantes et le craquement des bourgeons qui éclataient malgré l'approche de l'automne. Elle se rappela ce que sa tante lui avait dit à propos du pays de son enfance : « C'était le paradis, mais bon sang qu'on s'y ennuyait! »

— Tu nous fais faire le tour? demanda-t-elle en observant les paupières pleines de soleil d'Olian.

— Le tour? Ce serait trop long. Décris-moi encore les arbres qui entouraient Handel et Roukia.

Ce fut au tour d'Aïnako de fermer les yeux. La scène au clair de lune apparut dans son esprit.

— Les deux rois étaient dans un cerisier. Plus loin, j'ai vu quelques pommiers, mais je ne peux pas te dire de quelles variétés. Des sortes de nids de paille en forme de gouttes d'eau pendaient de certaines branches. Au sol, il y avait plein de cailloux blancs qui brillaient.

— Le cimetière, souffla Olian. Les cailloux blancs, ce sont les pierres tombales.

Quelque chose se serra dans la poitrine d'Aïnako. Le cimetière, bien sûr. Elle aurait dû le deviner. À Lilibé, on ne mettait pas de cailloux sur les tombes, mais on y plantait des brins de muguet. « Ma mère se trouve sous une de ces pierres », pensa-t-elle en s'efforçant de tenir à distance l'émotion qui commençait à percer dans son ventre. En se remémorant sa vision, elle se rappela autre chose.

— Handel a demandé à Roukia pourquoi il lui avait donné rendez-vous là. Le roi gnome a répondu que c'était parce que tout avait commencé à cet endroit. Je croyais qu'il parlait de ce pays, de Beïran, mais il a fait un geste vers le pied des arbres. Il devait désigner le cimetière.

Olian se gratta le nez.

— Tout aurait commencé dans le cimetière? C'est plutôt un endroit où les choses se terminent, il me semble.

Tao, qui se trouvait près d'Aïnako, disparut pour se matérialiser en face des deux elfes. Il retira ses doigts de la flamme pour ne pas s'élever trop haut dans les branches.

— Je ne sais pas si ce Roukia était au courant, mais beaucoup d'elfes qui sont partis avec Io à la recherche du trésor des ondins sont enterrés ici.

— Ici? s'étonna Aïnako. Pourquoi?

— Quand Chèn est revenu, il s'est dit qu'il ne pouvait pas laisser ses frères pourrir au fond de l'océan. Il est reparti avec d'autres membres du clan pour aller repêcher les corps. Conscients qu'ils ne pourraient pas entrer dans l'eau sans source de chaleur durable, ils sont allés demander aux elfes de Beïran de les aider. Ils auraient pu se rendre dans le tout nouveau royaume d'Élimbrel pour avertir les anciens camarades d'Io, mais ils ont eu peur qu'ils se mettent à convoiter le trésor eux aussi ou qu'ils s'en prennent aux ondins par

vengeance. Chèn et ses amis ont donc voyagé avec un groupe d'elfes d'ici jusqu'à la mer. Ils ont pu retrouver la plupart des morts, elfes et feux follets confondus, mais certains sont demeurés introuvables.

Il remonta la mèche de sa lampe et ajouta en regardant Aïnako :

— Dont Io.

La flamme s'aviva et lécha sa peau qui se mit à rougeoyer davantage. Redevenant plus léger que l'air, il remonta en s'arrêtant juste avant que ses cheveux ne touchent une feuille qui pendait au-dessus de lui.

— J'imagine que l'ancêtre de Roukia, poursuivit-il, le premier roi d'Okmern… quel est son nom, déjà?

— Mika, répondit Aïnako.

— C'est ça, Mika. J'imagine qu'il a appris que les compagnons d'Io étaient enterrés ici. Comme Chèn l'avait redouté, ça a dû l'inciter à se renseigner sur le trésor. C'est comme ça qu'il a dû découvrir l'autre moyen d'y accéder, celui que Roukia a capté dans la baguette de saphir et qu'il a révélé au roi d'Élimbrel.

Aïnako hocha la tête.

— J'imagine qu'il n'y a qu'un moyen de le découvrir.

Elle se tourna vers Olian qui lui prit la main pour qu'elle arrête de triturer les cheveux qui étaient trop courts pour entrer dans sa queue de cheval et qui lui chatouillaient la nuque.

— Ça va bien aller, dit-il sans libérer sa main.

Elle sourit nerveusement et hocha encore la tête. Olian ouvrit les ailes et décolla en l'entraînant avec lui. Ils volèrent au-dessus des arbres dont la frondaison dense ne laissait pas voir le sol. Tao courait en bondissant d'une cime à l'autre. En s'agitant constamment, ses pieds restaient juste assez tièdes pour ne pas brûler les feuilles, tandis que la flamme de sa lanterne lui donnait la légèreté nécessaire pour s'élancer vers le ciel.

Ils croisèrent quelques elfes qui regardèrent Tao avec curiosité, mais qui ne passèrent aucun commentaire. C'était plutôt l'épée d'Olian qu'ils lorgnaient avec méfiance. Le jeune elfe s'efforçait de leur sourire pour leur faire comprendre qu'il n'avait nullement l'intention de s'en servir.

— Depuis que j'ai quitté l'armée, dit-il, je me dis qu'il faudrait que je me débarrasse de mon arme. C'est idiot, mais je me sens tout nu si je ne l'ai pas. La guerre m'a rendu craintif!

Aïnako sourit. Elle ressentait la même chose.

— J'aimerais bien avoir mon épée, moi aussi. Si tu as pu récupérer la tienne, ça veut dire que Païlia et ses complices ont rendu celles qu'ils avaient volées.

Les tresses qu'Olian avait nouées sur sa nuque s'étaient détachées. Il rejeta son abondante tignasse dans son dos pour la fixer de son regard rouge.

— Je ne suis pas certain que ce soit aussi simple.

— Comment ça? demanda Aïnako. Païlia n'a pas rendu toutes les armes?

— Oui, toutes les épées étaient au même endroit.

— Alors, quel est le problème?

— La nouvelle reine.

— C'est elle qui a mon épée?

— Elle s'est approprié tout ce qui a un jour appartenu à ta mère.

Olian semblait encore tourner autour du pot. Il avait ralenti la cadence et ses tresses étaient retombées devant son visage.

— Et? s'enquit Aïnako.

— Elle te déteste.

— Elle me déteste? Mais elle ne me connaît même pas!

— C'est une cousine de Taïs et de Tsamiel. Apparemment, elle était très proche de Tsamiel et n'a pas apprécié que tu fasses la paix avec ta grand-mère. Elles ne se portent pas beaucoup dans leur cœur, ces deux-là! La nouvelle reine a aussi peur que tu lui enlèves le trône. Elle soutient que tu as abdiqué quand tu es retournée vivre chez ta tante, mais Taïs n'est pas d'accord. Selon elle, comme tu n'as jamais dit clairement que tu abdiquais, tu es encore la véritable héritière. Je pense que tu lui manques.

Aïnako pouffa en slalomant entre les branches d'un arbre plus haut que les autres.

— À Taïs? Ça m'étonnerait! Elle ne m'écrit jamais.

— Je ne t'ai jamais écrit, moi non plus.

Ils échangèrent un regard, mais durent se séparer pour contourner la pointe d'un sapin.

— Ça sent les fruits, vous ne trouvez pas? leur cria Tao.

Les elfes reniflèrent. Une odeur sucrée s'était infiltrée dans celle, plus résineuse, de la forêt. Entre les feuilles, des espèces de filets de paille pendaient des branches. Une petite ouverture sur le dessus, entre les cordes qui s'accrochaient à l'écorce, permettait d'y entrer, mais l'intérieur des nids était trop obscur pour qu'on voie ce qui s'y cachait.

Le feuillage des arbres se clairsemait au-dessus du cimetière pour laisser passer davantage de lumière. Aïnako et Olian se posèrent en douceur au milieu des cailloux blancs qui brillaient au soleil. Tao éteignit sa lanterne et agita les pieds pour faire refroidir ses jambes. Il glissa lentement jusqu'au sol. Son torse mit plus de temps à évacuer la chaleur qu'il avait accumulée et qui se concentrait autour de son cœur en battant au rythme de son pouls.

— Les dessins évoquent le nom du défunt, dit Olian en se penchant pour caresser une pierre où une lune voilée par des nuages avait été gravée.

Aïnako s'accroupit pour observer les traits ciselés dans les cailloux. Certains noms étaient faciles à deviner, mais d'autres pouvaient avoir plus d'une signification.

— Où est-elle? demanda-t-elle en balayant des yeux les rangées de pierres qui sinuaient entre les racines.

Elle avait tenté de parler avec nonchalance, mais sa voix était plus aiguë qu'à l'accoutumée. Olian la regarda quelques instants avant de faire un geste en direction des troncs à sa gauche.

— Par là.

Toutefois, il ne bougea pas. Il dévisageait Aïnako avec une compassion qui lui fit penser à Éléssan. Elle allait se diriger vers l'endroit qu'il avait indiqué quand une main lui attrapa le poignet. Tao avait l'air troublé. Sa peau était foncée, mais encore chaude.

— Tu n'es pas obligée d'y aller, tu sais.

Aïnako délivra son poignet, mais garda la main du feu follet entre les siennes. Tao n'avait jamais pu aller voir la tombe de sa sœur. Il

n'en avait jamais été capable. Il avait souvent voulu le faire, mais il avait toujours changé d'avis. Aïnako le comprenait. C'était la même peur qui l'avait poussée à chasser de son esprit toute pensée relative à sa mère. Il était plus facile de faire semblant que sa vie parmi les elfes n'avait été qu'un rêve. Elle desserra ses doigts autour de ceux de Tao et lui rendit sa main. Elle fit signe à Olian de la précéder et, après une ou deux secondes, elle entendit des bruits de pas lui indiquant que Tao les suivait.

Sur la pierre blanche qui marquait la sépulture de Silmaëlle, un arbre portant de petites étoiles à la place des feuilles avait été gravé. Aïnako sentit aussitôt des larmes se former dans ses yeux. « Allez, ma vieille! se dit-elle en tentant de rire d'elle-même. Tu ne vas pas déjà te mettre à pleurnicher! » Elle s'assit sur ses talons pour toucher le caillou dont le soleil avait réchauffé la surface. De l'herbe et des fleurs avaient poussé tout autour. Ses doigts suivirent les fins sillons d'ombre qui formaient le nom de sa mère.

— Grand chêne étoilé, chuchota-t-elle en français.

Elle ferma les yeux. Des larmes s'échappèrent de ses paupières closes. Tao s'accroupit près d'elle et lui enlaça les épaules. Aïnako se tourna vers lui. Il ne voulait que la consoler, mais, en ce moment, elle ne pouvait pas le supporter. Elle ne voulait pas se faire dire que ce n'était pas de sa faute si sa mère était morte. Elle bougea les épaules pour qu'il enlève son bras.

— Laisse-moi, s'il te plaît.

Elle se retourna pour voir Olian, resté en retrait.

— Tous les deux, laissez-moi.

Sa gorge se serrait. Les sanglots n'étaient pas loin.

— Je veux être là pour toi, dit Tao. Si seulement…

— Non!

Son cri jaillit avec plus de force qu'elle ne croyait en avoir mis. Tao tressaillit. Il sembla hésiter, mais finit par se lever.

— Je ne serai pas loin. D'accord?

Aïnako hocha la tête. Il resta encore un peu avant de s'éloigner. Olian attendit qu'il l'ait rejoint et ils s'enfoncèrent ensemble dans la jungle de hautes herbes qui commençait là où les cailloux blancs

s'arrêtaient. Aïnako se demanda de quoi ils pourraient bien parler en son absence. Ils n'avaient pas grand-chose en commun. Elle sourit en les regardant disparaître derrière le tronc d'un arbre. Ils n'avaient pas grand-chose en commun, mais c'était ses amis. De bons amis. Comment se faisait-il qu'elle eût d'aussi bons amis? Tao, Olian, Chloé, Éléssan, Naïké… sans oublier Iriel… ni Kaï…

Cette fois, un vrai sanglot monta de sa poitrine. Elle plaqua une main sur sa bouche. Son autre main, à plat dans la terre fraîche, l'empêchait de s'effondrer. « C'est ma faute! se répétait-elle inlassablement. C'est à cause de moi qu'elles sont mortes. » Elle savait que ce n'était pas entièrement vrai, mais elle n'arrêta pas. Mille fois dans sa tête elle leur demanda pardon. Mille fois elle leur promit de racheter leur mort en sauvant le monde des machinations de Valrek et de Varénia.

Elle s'essuya les joues et le nez. Des sanglots silencieux la secouaient encore. Près de la pierre tombale de sa mère, elle aperçut un caillou blanc marqué d'une fleur enneigée. C'était la dalle funèbre de Néréli, la mère de Silmaëlle. Comme les autres membres de sa famille, elle avait été inhumée en Beïran.

Aïnako porta une main à sa gorge pour prendre son pendentif en forme de larme. Elle se demanda soudain où était celui de sa mère et pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. Les elfes enterraient leurs morts dans des linceuls de feuilles pour que leur corps nourrisse la forêt. Ils ne leur mettaient aucun bijou. Elle examina la larme de diamant qui ressemblait à une goutte d'eau dans sa paume. Un minuscule arc-en-ciel se reflétait sur sa peau verte.

Ce joyau avait été témoin de presque toute la vie de sa mère. Quand Silmaëlle avait confié la garde d'Aïnako à tatie Vivi, elle avait choisi de conserver le pendentif de Néréli et de remettre le sien à Éléssan. Avait-elle deviné que Fælkor, le père d'Aïnako, était à moitié gnome et qu'il n'avait pas de mémoire parentale? Se doutait-elle que leur fille serait comme lui et que, la seule façon qui lui permettrait de connaître ses parents, ce serait de sonder les pierres qu'ils avaient touchées?

L'ombre des arbres s'était allongée. Le soir approchait. Aïnako se

releva. Ses larmes avaient laissé des traces salées sur son visage et elle sentait que ses cils s'étaient agglutinés en pics le long de ses paupières. Elle rajusta son sac sur son épaule, observa une dernière fois le dessin gravé dans le caillou blanc et murmura :

— Au revoir…

Elle s'envola avant que ses larmes ne recommencent à couler.

14

Étoile solitaire

— Aïnako!

Elle leva la tête et vit Tao qui se balançait, suspendu d'une main à une branche. Pareil à un singe, il se catapulta dans les airs, crocheta une autre branche et se hissa dessus en lançant ses jambes vers le haut. Olian sortit d'entre les feuilles et se posa près de lui. Le bleu du ciel tirait de plus en plus sur le mauve.

— Vous avez trouvé l'arbre! constata Aïnako, incrédule, en cueillant une cerise qu'elle croqua à belles dents.

Elle se rendit compte qu'elle était affamée.

— On s'est séparé la tâche, expliqua Tao. J'examinais les arbres du côté ouest et Olian, ceux du côté est. Il n'y a qu'un cerisier dans le cimetière.

Aïnako engloutit une autre énorme cerise et se mit à explorer les branches. Dans sa vision, Handel et Roukia s'étaient trouvés au centre du feuillage. Elle touchait l'écorce en imaginant que les deux rois avaient peut-être posé leur main au même endroit. Elle reconnut soudain la forme biscornue d'une fourche. C'était là. Elle s'assit en appuyant son dos sur la branche maîtresse pour imiter la posture de l'ancien roi gnome. Tao et Olian, qui avaient suivi chacun de ses mouvements, s'installèrent près d'elle.

— Si seulement la lune pouvait déjà être levée, dit Aïnako, tout serait identique.

— On a le temps, l'assura Olian. On est en sécurité, ici.

— Ça manque juste un peu de vraie nourriture, se plaignit Tao en

mordant dans une cerise. C'est pas mauvais, mais il n'y a que de l'eau, là-dedans! Si on est pour passer la nuit ici, il faudrait au moins faire un feu et y jeter quelques châtaignes.

Aïnako fouilla dans son sac pour en retirer la bille de diamant noir. Elle ferma les yeux et se concentra sur le bracelet de Kaï. La pierre ronde sertie dans la large bande de cuivre faisait une légère pression sur son poignet, tandis que la perle noire était froide entre ses doigts. Elle essaya de se remémorer les leçons que le maître sculpteur lui avait prodiguées au cours de leur captivité dans l'arbre-prison. Omkia avait toujours parlé des pierres comme si elles étaient vivantes.

— Elles ont chacune leur personnalité, lui avait-il dit en croquant dans une airelle.

Elle pouvait encore entendre sa voix rendue rauque par la chaleur et la soif. Elle revoyait ses yeux qui se transformaient en demi-lunes rieuses quand il souriait. Sa confiance en lui et en ses propres capacités l'avait fortement impressionnée. Il ne semblait avoir peur de rien. Elle se rappela soudain qu'il lui avait avoué avoir peur pour elle, alors qu'ils nageaient vers le royaume ondin pour aller libérer Silmaëlle.

La colère la gagna de nouveau. Elle aurait voulu le frapper pour revoir le sang couler de son nez. Elle aurait même voulu ressentir la douleur de l'impact dans ses jointures. « Merde! jura-t-elle intérieurement. C'est vrai que j'ai un problème avec la violence. » Elle s'efforça tant bien que mal de chasser le maître sculpteur de ses pensées pour ne conserver que ses enseignements. Elle pouvait encore sentir la force sans égale qui l'avait habitée lorsqu'ils s'étaient unis pour détruire la bulle de protection qui entourait l'arbre-prison.

Elle devait trouver le pouls de la pierre et accorder le rythme de son cœur avec lui. La pastille rosée du bracelet était constituée de plusieurs minéraux entrelacés les uns dans les autres. Chacun émettait une vibration unique et elle avait du mal à les départager. Omkia lui avait révélé que, plus la pierre était mélangée, plus les souvenirs étaient difficiles à capter. Elle finit par dégager de cette cacophonie vibratoire une note complexe qu'elle jugea d'abord dissonante, mais qu'elle apprit peu à peu à apprivoiser.

Elle pensa à Tsamiel et, sans crier gare, un foisonnement d'images l'assaillit. Ce fut tellement brusque qu'elle sursauta. Si elle n'avait pas été adossée à l'écorce épaisse et rugueuse de l'arbre, elle serait tombée à la renverse. Ses yeux s'ouvrirent une fraction de seconde et elle vit le ciel violet entre les feuilles couleur de bronze. Elle serra les paupières pour replonger dans les souvenirs qui continuaient à tourbillonner.

— Vous pouvez vous raccrocher à un mot ou à un visage, lui avait expliqué Omkia. Ça aide à s'ancrer dans la masse de formes et de sons.

Comme Aïnako n'avait pas vu le visage de Roukia, elle se représenta celui d'Handel. Des images du roi elfe se détachèrent du lot, mais elle n'arriva pas à s'en saisir. « Le trésor des ondins », pensa-t-elle en ressassant ces quatre mots dans sa tête. Aucune scène ne se précisa, mais des voix lui firent écho. Elle reconnut le timbre aigu de Tsamiel qu'elle avait entendu quand Taïs lui avait fait voir sa dernière conversation avec sa sœur.

Le visage qui revenait le plus souvent était celui d'un grand elfe au teint olivâtre et aux longs cheveux dont les reflets bleus et violets chatoyaient. Il souriait rarement et gardait les sourcils froncés en permanence, mais Aïnako l'entendit plus d'une fois prononcer les mots qu'elle-même se répétait comme une litanie.

— Le trésor des ondins! murmurait-il d'un ton qui mêlait mépris et avidité.

Ses yeux avaient le même bleu que ceux de Silmaëlle et de tatie Vivi. « Ce doit être Gaël, se dit Aïnako, le mari de Tsamiel, le grand-père de Néréli et l'arrière-grand-père de ma mère. » Quand Tsamiel était morte, c'était son fils à lui qui était monté sur le trône, la meurtrière n'ayant jamais eu d'autre enfant que Kaï.

Aïnako s'obligea à ne pas penser à son amie. Elle essaya de se concentrer sur les quelques séquences où le mari de Tsamiel évoquait le trésor des ondins et remarqua que, chaque fois qu'il prononçait ces mots, elle sentait sa propre main agripper quelque chose dans ses cheveux et tirer. Tsamiel retirait son diadème avant que Gaël n'ait le temps de poursuivre ce qu'il disait. Comme Roukia, elle devait craindre que ses paroles finissent dans des oreilles étrangères. Sitôt qu'elle se fit cette réflexion, Aïnako vit une main enfantine qui tenait

un bandeau fait de lanières de cuir tressées.

— Il est ici, papa, s'entendit-elle dire d'une voix flûtée.

Sous ses doigts, elle sentait deux pierres rondes enfilées dans les lanières de cuir. C'était le diadème. Ce n'était pas une couronne luxueuse, mais un simple serre-tête. Alors que la scène disparaissait, Aïnako aperçut Handel. Il portait sa couronne et sa chemise à haut col. Derrière lui, les étoiles scintillaient entre les feuilles ourlées d'argent. Elle avait l'impression de regarder le roi elfe à travers un tunnel. Autour d'elle, la paroi courbe qui l'entourait était faite de paille. Elle était dans un des nids suspendus. C'était la suite de la vision qu'elle avait eue au Hangar. Tsamiel avait bel et bien laissé son diadème dans son nid.

Aïnako hésita entre le soulagement et la déception. Tsamiel n'avait pas porté son diadème. Le secret du trésor des ondins ne se trouvait pas dans les pastilles rosées. Valrek et Varénia n'allaient pas découvrir le moyen de s'y rendre. Omkia n'allait pas voir le souvenir avant elle. Le plan des gnomes venait de tomber à l'eau. « Mais il reste encore la baguette de saphir, songea Aïnako, celle que Roukia portait, celle que Mika a prélevée avant de remettre le bracelet à Io. » Elle se demanda soudain pourquoi Omkia n'avait pas simplement fouillé dedans pour trouver le souvenir original, celui où Mika se rendait lui-même jusqu'au trésor. S'il avait pu capter la conversation entre Roukia et Handel, il aurait dû en être capable, non?

Mika s'était peut-être protégé. Omkia lui avait dit que c'était possible, mais il ne lui avait pas expliqué comment. Elle se souvint aussi de ce que Kaï lui avait dit pendant leur première journée de classe à l'Académie. Tsamiel avait fait en sorte qu'elle ne se souvienne pas de sa vie. Elle avait dû user de beaucoup d'adresse pendant sa grossesse et elle avait coupé net le lien qui les unissait en la laissant à son père dès sa naissance.

Une série d'images auxquelles Aïnako n'avait pas prêté attention se manifestèrent de façon plus insistante. C'était la nuit, comme dans la vision d'Handel et de Roukia, mais il n'y avait aucune lune. L'obscurité était profonde. Une étoile solitaire perçait l'opacité du ciel.

« Étoile solitaire », se répéta Aïnako. C'était le nom de Kaï! Son

cœur s'emballa. Elle faillit crier en avançant la main pour retenir le souvenir qui avait déjà cédé sa place à d'autres. C'était la main dans laquelle elle tenait la bille de diamant noir. La petite sphère manqua de lui échapper, mais elle la rattrapa du bout des doigts. Son attention dévia et les images se remirent à tourbillonner de façon chaotique. Elle avait la tête qui tournait et le cœur au bord des lèvres. Comment les gnomes faisaient-ils pour ne pas devenir fous?

Certaine qu'elle n'arriverait jamais à ramener la séquence, elle pensa très fort à Kaï et à l'étoile solitaire au milieu de la nuit. Le trésor des ondins l'obnubilait encore. Elle essaya d'en faire abstraction, mais n'y arriva pas. Ce fut avec tout ça en tête qu'elle affronta de nouveau la tempête de souvenirs. Elle eut alors l'impression d'une éclaircie, d'un œil dans le cyclone de sons et d'images. La vision qu'elle cherchait s'étala devant ses yeux. Elle n'eut qu'à s'ouvrir pour laisser son esprit se fondre dans celui de Tsamiel.

— Tu lui donneras le nom que tu veux.

La voix qui traversa sa gorge ressemblait davantage à celle de la fillette dans le nid suspendu qu'à celle de la meurtrière dans l'ancienne chambre de Taïs. Dans ses bras, Tsamiel portait un amas de couvertures qu'elle pressait contre la poitrine d'un elfe. Elle avait les yeux tournés de côté et contemplait sans les voir les branches sombres et le labyrinthe d'ombres qu'elles formaient.

— Reste, dit l'elfe.

Tsamiel ne le regarda pas, mais Aïnako reconnut la voix de Nil, le père de Kaï. Tsamiel secoua la tête et écrasa si fort son paquet contre lui qu'un hurlement s'échappa des couvertures. Elle ferma les yeux pour ne pas les baisser sur le bébé qui commençait à s'agiter dans ses bras.

— Prends-la, souffla-t-elle. S'il te plaît, prends-la.

Aïnako sentait sa gorge qui s'étranglait. Nil ne prit pas le bébé.

— Ouvre les yeux, lui ordonna-t-il doucement. Regarde-la.

Tsamiel ouvrit les yeux, mais les planta dans les siens. Le bébé

continuait de hurler entre eux. Nil ne bougeait pas. Dans la pénombre, les mèches bleues qui striaient ses cheveux bruns ressemblaient à des rigoles d'eau. Aïnako se dit qu'il avait le même air effaré que lorsque Chèn avait raconté son récit dans la grange abandonnée.

— Prends-la, répéta Tsamiel avec un accent menaçant.

Les cris de la petite fille résonnaient. Nil finit par la cueillir au creux de son coude, mais il y emprisonna également les bras de Tsamiel. Ses traits juvéniles lui donnaient l'apparence d'un adolescent; il était difficile de croire qu'il avait en réalité près de mille ans.

— Regarde-la et dis-moi que tu ne veux pas être sa mère.

Les paupières de Tsamiel se fermèrent. Elle grelottait. Le contact des bras de Nil contre les siens lui avait fait réaliser qu'elle avait froid. Enfin, elle ouvrit les yeux et les baissa vers l'être minuscule qui se tortillait dans ses draps. La peau vert pâle de la petite fille se colorait de marron à chaque gémissement. L'éclat des bouclettes jaune citron qui encadraient son visage contrastait avec le noir de la nuit. Tsamiel s'effondra en poussant une plainte rauque. Nil la soutint en gardant le bébé coincé entre eux. Surprise, la fillette cessa de pleurer. Elle observa ses parents en plissant les yeux.

— Elle est parfaite, chuchota Nil. Elle te ressemble.

Aïnako sentit le cœur de Tsamiel se fermer comme si les paroles de Nil avaient déclenché un mécanisme d'autoprotection. Le chaos qui sévissait dans sa tête stoppa pour faire place à un sentiment glacé qui, étrangement, fit cesser ses tremblements. On aurait dit qu'elle était devenue quelqu'un d'autre, ou qu'elle s'était dédoublée pour observer la scène de l'extérieur.

— Elle ne me ressemble pas. Tu ne me connais pas, Nil. Tu ne sais rien de moi.

— On ne s'est pas quittés pendant trois saisons. Tu m'as peut-être caché des choses sur ton passé, mais je te connais. Tu t'es forgé une carapace, mais, à l'intérieur, tu es brisée et tu ne sais plus comment te reconstruire.

— Tu te trompes. Je ne suis pas brisée, je suis pourrie. Quand tu m'as trouvée, je ne savais plus ni qui j'étais ni ce que je voulais. Je n'avais pas le droit de rester aussi longtemps près de toi.

Nil se rapprocha d'elle en serrant encore plus le bébé entre eux. La petite fille semblait s'être endormie.

— Tu avais tous les droits. Ton mari venait de tomber au combat et tu avais presque perdu la vie, toi aussi.

— Gaël n'est pas tombé au combat. C'est moi qui l'ai tué.

La confession surprit Tsamiel elle-même. Elle baissa le front et rit faiblement.

— J'ai assassiné mon père et mon mari, alors que la seule personne que j'ai toujours voulu voir mourir, c'est ma sœur.

Elle redressa la tête. Nil semblait se demander si elle se moquait de lui. Aïnako perçut une grande quiétude qui pénétrait Tsamiel. Loin de la rassurer, le calme de la reine l'effraya. Elle était certaine que c'était le même qu'elle avait ressenti dans les secondes précédant le meurtre de son père et, plus tard, celui de son mari.

— C'est drôle, reprit-elle. Avant, ma pire hantise, c'était que quelqu'un découvre la vérité. Je prenais soin de retirer mon diadème quand j'en parlais ou même quand j'y pensais. Je me suis arrangée pour que notre fille n'ait aucun souvenir de moi. Je voulais que mon image reste intacte dans les livres d'Élimbrel. Maintenant, ça m'est égal. Même que j'espère qu'on finira par me démasquer. De toute façon, je ne serai plus là pour assister à ma chute.

— Tu as tué ton père? fit Nil. Tu as tué ton père et ton mari? Je croyais que…

— Que c'était Taïs? J'aurais préféré. Je n'ai pris aucun plaisir à tuer deux des seules personnes que j'aie aimées. Je t'ai aimé, toi aussi. Différemment. Tous ces mois durant lesquels nous étions inséparables ont été comme un rêve. Je n'avais pas droit à un tel bonheur. Après tout ce que j'avais fait, j'aurais dû être en train de souffrir, pas de tomber amoureuse d'un elfe sauvage. Quand je me suis aperçue que j'attendais un enfant, je me suis dit que l'imposture avait assez duré.

Nil resta longtemps silencieux.

— Pourquoi m'en parler maintenant?

— Pour que tu n'aies aucun regret à me laisser partir. Et peut-être pour qu'il reste une trace de celle que j'étais réellement. Je t'ai dit que j'étais pourrie et c'est la vérité. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai

rêvé de puissance. J'ai assassiné mon père pour devenir reine et j'ai entraîné mon mari dans une quête insensée qui a fini par le perdre. Je voulais dominer le monde. Le monde, tu parles! J'ai gaspillé ma vie à rechercher le trésor des ondins et, quand je l'ai finalement trouvé, j'ai été trop lâche pour m'en saisir.

— Le trésor des ondins n'existe pas. Ce n'est qu'une légende.

— C'était ce que Gaël croyait, mais la possibilité de dominer le monde a fini par l'obnubiler. Nous avons ratissé toute la côte pour trouver le tunnel de Mika.

Nil tressaillit.

— Mika? Le premier roi d'Okmern? Je l'ai connu il y a longtemps.

Tsamiel éclata de rire. C'était le même rire que celui de Kaï, mais avec une note hystérique. Le bébé geignit en donnant des coups de pied.

— Des légendes se sont déroulées sous ton nez, Nil, et tu n'en as rien vu! Mika a creusé un passage pour se rendre jusqu'au trésor. C'était aussi simple que ça! Il me suffisait de le trouver pour devenir la plus puissante du monde et enfin écraser ma sœur.

Aïnako devina toute la haine qu'elle nourrissait contre Taïs.

— Dis-moi, Nil, tu me crois encore apte à être une mère?

Nil gardait les bras de Tsamiel prisonniers entre les siens et le bébé.

— As-tu trouvé le tunnel? demanda-t-il.

— Oui. Nous avions ratissé la côte, alors qu'il s'amorçait tout près d'ici, à l'extrémité du royaume d'Okmern, dans les tunnels externes sous la Colline aux Cailloux Bleus. C'est Gaël qui l'a reconnu. Mika avait gravé un signe dans le roc; un oiseau aux ailes grandes ouvertes. Le temps et la poussière l'avaient en partie effacé. Nous avons suivi le souterrain pendant des heures jusqu'à ce qu'il devienne trop étroit pour nous permettre d'avancer. La pression interne de la terre avait fini par le refermer. Ce n'est que plusieurs années plus tard que nous avons entendu parler d'une invention humaine qui permettait de respirer sous l'eau. L'idée de devenir humains nous rebutait, mais nous avions toujours cru que la fin justifiait les moyens.

Nil parut dégoûté.

— Vous êtes devenus humains?

— C'était le prix à payer pour devenir les maîtres du monde. Quels imbéciles nous faisions! Nous avions passé notre vie à chercher le trésor et nous croyions réellement qu'il suffisait de devenir humains pour se l'approprier? Les ondins qui vivaient à proximité ne se sont même pas montrés! Ils ont dû se dire que deux humains ne seraient pas en mesure d'accéder au trésor. Ou peut-être ne voulaient-ils pas attirer l'attention de cette race barbare sur leur existence. Dire que nous avions fait le plein d'armes humaines pour les détruire!

— Vous les auriez tués?

Nil n'était plus seulement dégoûté, il paraissait sur le point de vomir. Tsamiel en éprouva une satisfaction morbide.

— J'ai tué des milliers de gens. J'aurais pu en tuer beaucoup plus.

Elle rit encore.

— Ma lâcheté les a sauvés, en quelque sorte. J'aurais préféré qu'elle sauve mon mari. Quand il est revenu, Gaël n'était plus le même. Quelque chose en lui s'était fêlé. Il avait été parti des mois. J'étais sûre qu'il était mort comme tous ceux qui ont approché le trésor. Les gardiens nous avaient avertis; la puissance est un lourd fardeau. La souffrance qu'elle apporte est plus grande que le plaisir qu'elle procure. J'ai eu peur; je n'ai pas osé avancer. J'ai laissé Gaël y aller seul. J'étouffais. Nous étions au fond de l'océan. Les gardiens nous avaient redonné notre forme d'elfe. Nos scaphandres vides coulaient lentement au-dessous de nous. Ils semblaient gigantesques, maintenant que nous n'étions plus humains. Les hommes qui nous avaient conduits en bateau et qui attendaient dans leur petite embarcation, à côté de la pompe à air qui ne pompait plus rien, ont dû se demander toute leur vie ce qui nous était arrivé. Je ne sais plus comment je suis remontée à la surface. J'ai cru que j'allais mourir.

Elle pencha la tête et secoua sa longue chevelure jaune pâle.

— J'ai attendu et attendu, mais Gaël n'est pas revenu. Il m'a retrouvée à Lilibé des semaines plus tard. Il était agité. Il parlait vite. Je ne comprenais pas la moitié de ses mots. Des choses étranges se produisaient autour de lui. On aurait dit que l'air se froissait à son contact comme si son corps attirait la lumière. Les flammes des lampes

s'allumaient toutes seules. Les pierres de mes bijoux tremblaient dans leur écrin. Des tourbillons se formaient dans les carafes d'eau. Il avait tous les pouvoirs, mais il sursautait au moindre bruit. Il frissonnait. Il n'arrivait pas à fixer son attention. J'essayais de comprendre ce qui lui était arrivé, mais il ne m'écoutait pas. Il fermait les yeux et il disait qu'il voyait toute la planète. Sa lumière jaillissait parfois par le bout de ses doigts. Il semblait avoir beaucoup de mal à la contenir. Il y a eu un tremblement de terre et il m'a regardée, terrifié, en me demandant si c'était lui qui l'avait provoqué.

Elle s'arrêta pour fixer un point invisible entre elle et Nil. Le bébé était calme dans leurs bras. Pendant que Tsamiel parlait, Aïnako voyait ses pensées prendre forme devant ses yeux. C'était flou et parfois confus, mais les images de son mari étaient plus claires que les autres. Ses cheveux aux reflets bleus et violets coulaient entre ses ailes jusqu'à ses reins. Ses oreilles pointaient à travers et des morceaux de feuilles sèches y adhéraient. Ses iris étaient minuscules au milieu du blanc de ses yeux trop écarquillés. Ses mains étaient comme des mouches; elles bougeaient vite et de façon imprévisible.

Quand elle reprit la parole, la voix de Tsamiel parut lointaine.

— Je l'ai pris dans mes bras. Je l'ai bercé. Et je l'ai tué.

Elle ferma les yeux. Sur le noir de ses paupières, Aïnako vit Gaël se recroqueviller contre le corsage brodé d'or de sa femme. Elle le sentit frémir. Il ressemblait à un garçonnet apeuré. Il avait tous les pouvoirs, mais il n'avait jamais été aussi vulnérable. Sa tête était trop pleine et il ne vit pas la lueur du poignard.

Tsamiel rouvrit les yeux et les ramena sur Nil.

— C'est à ce moment que tu m'as trouvée. Je t'ai dit que j'avais été blessée au combat, mais, la vérité, c'est que je voulais mourir. Tu m'as sauvée. Je me suis réveillée dans ta lumière et, pour la première fois depuis longtemps, j'étais bien.

Nil la dévisageait. Il n'essayait plus de la retenir. Tsamiel extirpa ses bras des couvertures pour lui laisser le bébé. Elle porta une main à son front et retira son diadème. Aïnako sentit deux cailloux lisses contre sa paume. La reine avança son autre main comme pour caresser les boucles jaunes de l'enfant endormie, mais elle se ravisa. Moins elle

la touchait, moins sa fille se souviendrait d'elle. « Je veillerai sur toi », pensa-t-elle avant de déposer son diadème sur la montagne d'étoffe.

Ses doigts glissèrent sur la pierre et la vision prit fin.

Les paupières d'Aïnako s'ouvrirent en cillant. Le paysage autour d'elle ressemblait à celui de sa vision : des branches noires sur un ciel noir.

— Combien de temps est-ce que je suis restée dans les vapes? demanda-t-elle en constatant que la nuit était beaucoup plus avancée que lorsqu'elle avait fermé les yeux.

Sa voix était enrouée.

— Si tu étais restée plus longtemps, dit Tao, je crois que je n'aurais plus de doigts.

Il sourit en lui montrant ses ongles rongés. Il était assis comme dans la ruche, le dos droit, les jambes repliées de chaque côté de lui et les pieds à plat l'un contre l'autre, mais, au lieu d'avoir posé ses mains à l'envers sur ses cuisses, il s'était grignoté les ongles jusqu'à la chair. Avec ses dents, il arracha une peau morte au bout de son pouce et émit un rire forcé.

— Tu ne m'avais pas dit que ça pouvait être aussi effrayant, tes visions.

— Ce n'est pas toujours pareil.

— Au moins tu n'as pas crié, fit la voix gentiment moqueuse d'Olian.

L'elfe, qui s'était perché en hauteur, se laissa glisser sur une branche adjacente à la leur.

— Je ne me suis pas changée en supernova, j'espère? voulut s'assurer Aïnako.

Elle s'attendait à ce qu'Olian rigole en se rappelant la première fois qu'elle avait eu une vision en direct et que sa lumière avait explosé, mais il baissa la tête et parut mal à l'aise. Aïnako se mordit l'intérieur des joues. Elle avait oublié que cet épisode correspondait à leur rencontre avec Kaï. Tao se leva pour se rapprocher d'elle. Il paraissait

encore inquiet, mais surtout agacé de ne pas comprendre l'allusion.

— On aurait juste dit que tu faisais un cauchemar, dit-il. Un très, très long cauchemar.

Aïnako rangea la perle de diamant noir dans son sac. Elle retira le bracelet de Kaï et le fit tourner dans sa main.

— Je l'ai vue, dit-elle.

— Tsamiel? demanda Tao.

Elle secoua la tête et tendit le bracelet à Olian. Elle vit sa lumière rouge s'allumer dans ses yeux, tandis que des étincelles se mettaient à courir entre ses doigts. Il avait compris de qui elle voulait parler.

— Je l'ai vue quand elle était bébé, reprit Aïnako. Elle se ressemblait déjà.

Olian posa sa paume sur le bracelet, mais il le repoussa vers elle.

— Il te sera peut-être encore utile.

— Alors? fit Tao, visiblement irrité d'être tenu à l'écart. Tu sais comment te rendre au trésor?

— Mika a creusé un tunnel, mais…

— Chut! souffla Olian.

Aïnako se tut et leva les yeux vers les étoiles. Elle avait perçu du bruit, elle aussi, mais elle avait cru que c'était le vent. Elle s'était ensuite souvenue qu'il n'y avait pas de vent en Beïran. Pourtant, les feuilles bruissaient. Olian tira son épée.

— Restez ensemble, dit-il, et sauvez-vous dès que vous voyez une ouverture.

— Mais… commença Tao qui ne comprenait rien à ce qui se passait.

Aïnako lui prit la main en lui faisant signe de la boucler.

— On ne se sauvera pas sans toi, chuchota-t-elle à l'adresse d'Olian.

Des points de lumière apparurent un peu partout. Ils étaient cernés. Des soldats portant l'uniforme d'Élimbrel fondirent sur eux.

15

Vision réciproque

Les soldats les encerclèrent. Olian ne bougeait pas. Aïnako, qui tenait toujours la main de Tao, savait qu'il évaluait leurs options et que ce n'était pas reluisant.

— Vous êtes conscients que c'est votre reine que vous menacez? lança-t-il aux elfes qui se posaient dans les arbres.

Ils avaient tous la main sur le pommeau de leur épée, prêts à la tirer du fourreau. Un halo lumineux éclairait le pommeau de chacun, créant des taches de couleur dans la nuit.

— Nous prenons nos ordres du commandant, répliqua celui qui se trouvait directement en face d'eux.

Sa voix traînante éveilla de mauvais souvenirs dans la mémoire d'Aïnako. C'était Goneïa, un des soldats d'Élimbrel avec lesquels elle avait fait sa première campagne. À l'époque, il ignorait qu'elle était la fille de Silmaëlle et il ne se gênait pas pour se moquer d'elle. Elle ne l'aimait pas plus qu'il fallait, mais elle devait admettre que c'était un bon guerrier et un excellent guérisseur. C'était lui qui s'était occupé d'Olian après la bataille contre Valrek et ses gardes dans les souterrains d'Okmern. Il lui avait probablement sauvé la vie. Aïnako avait cru que leurs rapports allaient s'améliorer après cet épisode, mais il était devenu encore plus odieux.

— C'est toi, Goneïa? fit-elle en faisant exprès de paraître abasourdie. Je ne t'avais pas reconnu, avec ta nouvelle coiffure.

Il portait maintenant les cheveux très courts, ce qui faisait ressortir ses oreilles décollées dont les lobes étaient ornés de mandibules de

fourmi.

— Tu es devenu capitaine? poursuivit Aïnako en avisant l'insigne sur sa chemise kaki. Je suis impressionnée. Handur n'a qu'à bien se tenir; bientôt, tu lui voleras son poste.

Son ton sarcastique fit naître un sourire mauvais sur les lèvres du soldat. Olian s'avança d'un pas vers lui.

— Ça m'étonnerait qu'Handur vous ait envoyés arrêter la véritable reine d'Élimbrel.

Goneïa renifla en esquissant un geste désinvolte avec son épée. La lame traça un sillon orangé contre le ciel noir.

— Bah! Nous, les militaires, nous aimons les choses simples. Tant qu'à avoir deux reines, nous préférons obéir à celle qui n'est pas partie se cacher chez les humains parce qu'elle avait trop peur de prendre ses responsabilités.

Aïnako sentit les doigts de Tao se resserrer autour des siens comme pour lui intimer l'ordre de ne pas broncher. Elle les trouva chauds et se rendit compte que c'était sa lumière à elle qui les réchauffait. L'insulte du soldat l'avait piquée au vif.

— C'est la nouvelle reine qui t'envoie? demanda Aïnako. Pourquoi? On n'a rien fait de mal.

Goneïa ricana.

— Pour être honnête, je ne savais pas que je vous trouverais là. Et encore moins avec un feu follet. Vous avez toujours été bizarres, tous les deux.

— Merci, répondit Aïnako.

Olian la regarda de biais. Un sourire discret étira un coin de sa bouche.

— Tout ce que je savais, dit Goneïa, c'était que trois rebelles menaçaient la paix du royaume et que nous pourrions les dénicher en Beïran. Une fois ici, des passants ont été assez aimables pour nous indiquer l'endroit où vous vous cachiez. La nouvelle reine vient d'ici; elle y a encore beaucoup d'amis et elle dispose de ses propres réseaux d'informateurs.

Aïnako nota qu'il n'appelait pas non plus par son nom celle qui avait succédé à Silmaëlle.

— Alors, tu viens vraiment nous arrêter?

— Non, je viens vous inviter à prendre le thé… Bien sûr que je viens vous arrêter.

Olian ploya les genoux, prêt à bondir. Il n'avait pas baissé son épée. La lame de rubis scintillait d'un doux chatoiement que seule Aïnako pouvait voir.

— Tu devras d'abord me passer dessus.

Le capitaine le toisa d'un œil sceptique.

— J'avais oublié à quel point tu pouvais être idiot. Tu avais ton utilité dans les combats et je n'ai aucun mal à admettre que tu es meilleur guérisseur que moi, mais, pour ce qui est de l'intelligence, le moins qu'on puisse dire, c'est que ça laisse à désirer.

— C'est toi, l'idiot, lui renvoya Tao qui devenait de plus en plus doré à mesure que la lumière d'Aïnako se propageait en lui. Je suis un feu follet. Je suis dangereux.

Goneïa ne cilla pas, mais certains soldats échangèrent un regard inquiet. Le rôle que le peuple des flammes avait joué dans la guerre contre Shamguèn avait laissé un arrière-goût désagréable dans la bouche de la plupart des habitants d'Élimbrel.

— Au secours! ironisa Goneïa en faisant semblant de frémir. J'ai peur! Ô valeureux feu follet, ne nous faites pas de mal!

Il rit en se tapant une cuisse et reprit un air supérieur pour ajouter à l'adresse des trois compagnons :

— Rendez-vous tout de suite; c'est un conseil que je vous donne.

Aïnako observa les silhouettes colorées des soldats. Ils étaient au moins vingt. À côté d'elle, Olian restait en garde, sur le qui-vive. Elle ne doutait pas qu'il eût le courage nécessaire pour affronter le groupe ni qu'il réussît à en mettre quelques-uns K.-O., mais cela ne changerait rien; le combat serait trop inégal. Ni elle ni Tao n'avaient d'arme et le feu follet avait beau être téméraire, ce n'était pas un guerrier.

— D'accord, dit-elle pour faire baisser la tension. Si tu nous emmènes voir la nouvelle reine, nous te suivrons sans résister.

Elle avait l'intention de requérir l'aide de l'armée pour contrecarrer les plans de Varénia et de Valrek.

Goneïa éclata de rire.

— Tu veux que je vous emmène voir la reine? Ça va pas, non? Vous êtes des rebelles, bientôt mes prisonniers. Votre place est dans un cachot.

— Tu ne crois pas sérieusement que tu vas pouvoir nous enfermer sans que ça crée un tollé? Mes amis viendront me libérer.

Goneïa fit craquer les vertèbres de son cou.

— Dans ce cas, ils deviendront eux-mêmes des rebelles et j'aurai le droit de les jeter en prison.

Il tourna à peine la tête pour s'adresser aux deux soldats qui le flanquaient.

— Prenez l'épée de l'elfe et fouillez-les pour vous assurer qu'ils ne cachent pas d'autres armes. Si l'un d'eux tente quoi que ce soit, tuez les autres en commençant par la fille.

Les elfes ouvrirent les ailes et quittèrent la branche où ils étaient. Aïnako se raidit en les voyant s'approcher d'elle. Quand un des soldats saisit son sac, elle se rebiffa.

— Non! Vous ne comprenez pas! Goneïa, si on ne fait rien, les gnomes vont nous anéantir!

Le capitaine ordonna à ses soldats de suspendre leurs gestes.

— Les gnomes, hein?

Aïnako confirma d'un signe de tête.

— Valrek et Varénia s'apprêtent à partir à la recherche du trésor des ondins.

— Je croyais que Valrek était en prison.

— Varénia l'en a fait sortir.

Goneïa parut soupeser ses arguments.

— Pas mal, comme diversion, finit-il par dire. Tu me prends pour le dernier des crétins, ou quoi?

Sans même ouvrir les ailes, il se donna un élan et franchit la distance qui le séparait d'elle. Il atterrit sur l'écorce sans vaciller.

— Qu'est-ce que tu caches, là-dedans?

Il empoigna le sac à bandoulière qu'elle tenait contre elle. Aïnako résista, mais finit par le laisser faire. Il sortit quelques trucs qu'il examina sommairement avant de les laisser retomber là où il les avait pris. Il enfouit sa main plus creux dans le sac et s'empara du sachet

brodé qui contenait la perle de diamant noir et la baguette de saphir.

En le regardant défaire les attaches dorées, Aïnako sentit son cœur s'accélérer. Goneïa prit la bille sombre en se servant du tissu pour se protéger. Il arqua les sourcils, se demandant visiblement ce qu'elle fabriquait avec ça. Sans un mot, il souleva le rabat de l'étui de cuir qu'il portait sur la hanche et glissa la perle à l'intérieur. Il saisit ensuite la baguette de saphir entre son pouce et son index.

— Et ça, pourquoi tu l'emballes?

— Ce n'est qu'un bijou, se hâta de dire Aïnako de peur qu'il ne décide de la lui confisquer.

Le capitaine trouva son empressement suspect.

— Un bijou, hein? Pourquoi ne le portes-tu pas sur ta chaîne comme les autres?

Aïnako ne put qu'ouvrir bêtement la bouche. Elle ne pouvait quand même pas lui avouer qu'elle craignait qu'un gnome lise dans ses pensées si elle la remettait sur sa chaîne avec ses autres pendentifs.

— Ouais, fit Goneïa, c'est ce que je me disais.

Il lança le bâtonnet bleu à un de ses soldats.

— Détruis-le, lui ordonna-t-il. La gamine a de drôles de pouvoirs avec les pierres.

— Non! s'écria Aïnako en lâchant la main de Tao pour se jeter sur le soldat qui venait d'attraper la baguette de saphir.

Sa lumière s'aviva. Elle agrippa le bras de l'elfe avant qu'il soit repoussé par les volutes blanches qui avaient jailli par tous les pores de sa peau. Elle entendit des cris et des épées qu'on tirait du fourreau. Le soldat se défendit en déployant un bouclier bleu, mais n'eut pas le temps de dégainer son arme. Aïnako planta ses ongles dans son bras et ses dents dans la chair de sa main. Elle vit ses doigts s'ouvrir et la baguette bleue chuter. Elle l'attrapa au moment où des dizaines de jets lumineux l'atteignaient. Le cocon de lumière écumeuse qui flottait autour d'elle s'embrasa. En songeant que cela ressemblait véritablement à une supernova, elle se tourna pour voir comment Olian et Tao se débrouillaient.

Un vertige la saisit et une douleur aiguë lui vrilla le crâne. Elle eut l'impression que l'intérieur de sa tête se déchirait. Ses ailes cessèrent

de battre. Elle eut conscience qu'elle tombait et que les branches la heurtaient, mais elle ne savait plus comment se rattraper. Elle était aveugle et sourde. Elle s'écrasa au sol. La douleur dans sa tête était tellement vive qu'elle ne ressentit même pas celle de sa chute. La baguette de saphir s'était mise à vibrer dans sa main.

— Omkia! entendit-elle crier.

C'était Valrek. Elle reconnaissait sa voix de gamin autoritaire. Un chatoiement grisâtre s'insinua derrière ses paupières closes. Un long tunnel de granit lui apparut. Elle sentait le bracelet de Kaï sur son poignet, mais un objet avait été glissé entre sa peau et la pastille rosée. Un objet qui avait exactement la même forme que la baguette au creux de sa paume.

— Omkia! répéta la voix stridente du roi déchu. Tu m'écoutes?

De coin de l'œil, Aïnako aperçut le visage rond de Valrek.

— Oui, bien sûr, répondit le maître sculpteur.

Sa voix était lointaine et assourdie. S'il avait perçu l'intrusion d'Aïnako dans sa tête, il n'en laissa rien paraître. Il baissa les yeux vers son bras gauche. Il avait plaqué sa main droite sur le bracelet de Kaï et la pierre rosée chatoyait faiblement entre ses doigts. Aucun scintillement bleuté n'était visible sous la large bande de cuivre du bijou, mais Aïnako savait que la baguette de saphir qu'il portait habituellement sur l'avant-bras y était camouflée.

— Pourquoi fais-tu cette tête de demeuré, tout d'un coup? demanda Valrek, soudain suspicieux. Aurais-tu enfin réussi à tirer quelque chose de ce damné bracelet? Ça fait deux jours que tu le portes sans que la moindre image utile te soit apparue!

Omkia secoua la tête.

— Non, je…

Il s'interrompit. Aïnako se rendit compte qu'elle pensait à la vision qu'elle avait eue quelques instants auparavant. Elle essaya de réfléchir à autre chose, mais c'était trop tard. Omkia avait tout vu. Ça n'avait duré qu'une seconde, mais il avait capté le souvenir en entier. Il releva les yeux sur Valrek et sourit.

— Mika a creusé un tunnel, annonça-t-il. Le temps l'a refermé, mais je peux le rouvrir.

Aïnako sortit de sa torpeur et se releva prestement. Le bâtonnet bleu resta au sol, rompant le lien qui unissait les pierres jumelles. La clarté fantomatique d'Okmern céda la place au ciel noir de Beïran. Des cris et des bruits de lames qui s'entrechoquent lui parvenaient des branches au-dessus d'elle. Entre les pierres blanches du cimetière, des soldats que sa lumière avait assommés gisaient inconscients. Certains recommençaient à remuer. Elle se pencha pour prendre l'épée de celui qui se trouvait le plus près. C'était une arme bien faite à la lame de jade ciselée de minuscules vignes.

Aïnako jeta un dernier regard à la baguette bleue qui luisait dans les brins d'herbe. « Je suis la pire des imbéciles! pensa-t-elle en faisant claquer ses ailes pour s'arracher du sol. J'aurais dû laisser Goneïa la détruire! Qu'est-ce que j'en ai à faire, de cette stupide baguette et de ce salaud d'Omkia? » Au lieu de suivre le tronc pour pénétrer le feuillage, elle fit un crochet et passa par le sommet. Elle eut une vue en plongée du combat. Les soldats de Goneïa étaient beaucoup moins nombreux qu'à leur arrivée.

Olian volait sur place. Il n'avait plus son épée, mais il maniait avec adresse deux poignards de rubis qu'il avait tirés de sous les manches de sa chemise. Souple et agile, il se faufilait entre les jets lumineux et les lames effilées. Il parait les coups et ripostait habilement, mais il devait se battre contre plusieurs adversaires. Des estafilades marquaient ses joues et ses mains.

Tao avait réussi à allumer sa lanterne. Une flamme brillait et son corps avait l'apparence de la braise. C'était lui qui avait l'épée d'Olian. Il tournoyait au milieu des feuilles en donnant de grands coups de lame désordonnés. Il ne savait pas se battre, mais il avait de bons réflexes. Les attaques lumineuses glissaient sur lui sans le heurter, se désagrégeant à son contact.

Aïnako resta un moment immobile, perchée sur la plus haute branche, à observer le spectacle. Personne ne l'avait encore aperçue. Elle évaluait ses options. Ses amis se défendaient bien, mais tôt ou tard ils succomberaient sous le nombre de leurs adversaires. Goneïa était celui qui attaquait avec le plus de vigueur. Il harcelait Olian en revenant sans cesse à la charge. On aurait dit qu'il lui en voulait

personnellement. Aïnako n'arrivait pas à comprendre d'où venait cette hargne. Goneïa n'appréciait pas particulièrement Olian, mais il lui avait tout de même sauvé la vie après la bataille dans les souterrains d'Okmern.

Lorsque l'épée du capitaine entailla la joue de son opposant en sectionnant quelques tresses blondes qui tombèrent paresseusement jusqu'au sol, Aïnako passa à l'action. Elle sauta dans le vide entre les branches et atterrit sur Goneïa. Elle appuya la lame de jade sur sa gorge et glissa deux doigts sur sa nuque à la base de son crâne. Exactement comme Naïké le lui avait appris, elle lui envoya une décharge de lumière en plein dans les nerfs cervicaux. Les yeux du capitaine se révulsèrent. Des spasmes l'agitèrent et il laissa tomber son épée. Aïnako pirouetta pour repousser un soldat venu défendre son chef. Son bras se déroula du cou de sa victime et la lame de jade décrivit un grand arc. Le soldat recula en voyant son capitaine chuter dans le vide, inconscient.

— Je vous conseille de rester loin! hurla Aïnako à l'adresse du reste de la troupe.

Les soldats durent deviner la pointe de folie qui perçait au milieu de sa rage, car ils s'immobilisèrent. Aïnako braquait l'épée d'un des leurs sur eux. Sa voix ne tremblait pas. Son bras non plus. La panique l'étreignait, mais un grand calme coulait en elle. Au pied de l'arbre, un voile de lumière orangée avait enveloppé Goneïa.

— Maintenant, continua Aïnako, laissez-nous passer.

Les soldats se concertèrent du regard. Olian se tenait prêt à reprendre le combat. Sa lumière rouge faisait flamber ses yeux. Ses poignards pointaient vers le sol, mais des volutes cramoisies s'enroulaient autour des lames de rubis.

— Ce n'est pas ce que le capitaine aurait voulu, dit l'un des soldats.

Avec d'autres de ses camarades, il se jeta sur Aïnako. Son épée fendit l'air et une rivière d'un jaune métallique roula vers elle. Elle leva son arme. Sa lumière jaillit comme un ouragan. Ses assaillants culbutèrent et allèrent heurter feuilles, branches et troncs.

— On s'en va! cria Aïnako à ses amis.

Les soldats reprenaient leurs esprits. Ils seraient bientôt sur eux. Tao passa ses doigts dans la flamme de sa lampe, se désintégra en ne laissant qu'une pluie d'étincelles derrière lui et se matérialisa au-dessus de l'arbre. Olian prit un pas de course sur une branche, sauta, se donna un élan sur une autre et battit des ailes pour s'élever en zigzaguant entre les feuilles. Aïnako jeta un dernier regard au sol de Beïran. Elle aperçut la baguette de saphir qui scintillait dans l'herbe et se surprit à vouloir aller la reprendre. De la laisser là lui semblait soudain impensable.

Elle se força néanmoins à lever les yeux vers le ciel et la tache incandescente que formait Tao. D'un puissant mouvement des ailes, elle quitta le cerisier. Au loin, l'horizon blanchissait. L'aube approchait.

16

Nid d'épines

Les soldats tentèrent de les poursuivre, mais renoncèrent rapidement. Tao s'amusait à surgir à côté d'eux et à leur arracher leur arme en leur tordant le bras de ses mains brûlantes. Il était beaucoup plus facile pour lui de disparaître et de réapparaître sans avoir à se soucier des feuilles et des grappes de fruits.

En sortant de Beïran, Aïnako emplit ses poumons de l'air frais et brumeux qui enveloppait la forêt. Elle essayait de réfléchir, mais une tempête faisait rage dans son cerveau. Elle repensait sans cesse à la baguette de saphir et à Omkia qui avait fait intrusion dans sa tête. Elle se sentait sale, trahie. Il avait profité de sa faiblesse pour usurper le souvenir de Tsamiel. Elle avait envie de crier. Pourquoi l'avait-elle laissé pénétrer sa mémoire? Pourquoi avait-elle eu si peur que Goneïa lui confisque le bâtonnet bleu?

— Vous comptez voler encore longtemps? leur demanda Tao.

Aïnako leva les yeux vers son ami qui flottait en se laissant entraîner par le vent. Elle se retourna pour planer un instant sur le dos. Olian attrapa un courant d'air ascendant et, ailes grandes ouvertes, passa près d'elle en la frôlant.

— Je crois qu'on peut se permettre une pause, dit-il. Goneïa et ses pions ne nous ont pas suivis.

Aïnako acquiesça. La voix du maître sculpteur résonnait encore dans sa tête :

— Le temps l'a refermé, mais je peux le rouvrir.

Elle demanda à Olian de leur trouver un endroit où ils pourraient

discuter. Il les guida vers un bosquet d'aubépine à l'apparence inexpugnable. Il se posa en équilibre entre deux aiguilles et s'accroupit. Les deux autres restèrent au-dessus de lui. Lentement, les branches épineuses bougèrent, se rétractèrent et se tassèrent sur elles-mêmes de façon à créer un tunnel ondulant. Olian se releva.

— Par ici, murmura-t-il en leur faisant signe de le suivre.

Ils s'engouffrèrent dans l'obscurité verdâtre.

— Attention de ne pas vous piquer, les avertit Olian. J'ai essayé de retourner toutes les épines vers le bas, mais certaines ont pu m'échapper.

— C'est parfait! souffla Aïnako.

Olian leur avait construit un nid armé. Quiconque tenterait de s'y infiltrer se heurterait à un fouillis d'aiguillons. Il avait rapproché les branches inférieures de l'arbuste pour former une sorte de plancher inégal et ajouré. Tao dut attendre que son corps refroidisse avant de les rejoindre. Lorsqu'il fut à l'intérieur, Olian posa une main sur une tige et l'œuf d'aubépine se referma. Aïnako s'assit sur une branche et posa ses pieds sur une autre. Elle observa les parois vivantes de leur cachette.

— Je ne savais pas que tu pouvais commander aux plantes, dit-elle.

Olian haussa les épaules.

— J'ai eu l'occasion de m'exercer au cours de l'année.

Le silence se fit. Aïnako devinait le regard de ses amis sur elle. Ils attendaient qu'elle leur raconte ce qui s'était passé quand elle avait dégringolé de l'arbre. Elle fit tourner le bracelet de Kaï sur son poignet. C'était en train de devenir une habitude.

— Les gnomes savent comment se rendre au trésor.

Elle leur raconta la façon dont le maître sculpteur s'était emparé du souvenir de Tsamiel. Quand elle leur révéla qu'il avait l'intention de rouvrir le tunnel de Mika, elle leva les yeux pour voir leur réaction. Tao avait l'air catastrophé, mais Olian la dévisageait de façon étrange. Il semblait se poser beaucoup de questions, mais n'en formula aucune à part pour lui demander ce qu'elle comptait faire.

— Me rendre au tunnel de Mika, répondit-elle.

— Au tunnel de Mika? s'écria Tao. Tu es folle! Qu'est-ce qu'on va faire si on tombe nez à nez avec toute l'armée d'Okmern?

— Valrek et Varénia n'emmèneront pas toute l'armée. Ils n'emmèneront même pas leur garde rapprochée. Ils veulent garder le secret du trésor pour eux seuls; il y a trop de traîtres en Okmern.

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai lu dans l'esprit d'Omkia.

— Tu l'as lu? fit Tao. Dans son esprit? Mais comment est-ce qu'il compte s'y prendre, ce maître sculpteur, pour rouvrir le tunnel? S'il s'est refermé à cause de la pression de la terre, il ne pourra pas savoir par où il passait, non?

— La pierre garde une trace des changements qu'elle subit, surtout quand ces changements sont causés par des gnomes. Ils laissent une empreinte. Omkia n'aura qu'à suivre celle de Mika.

— D'accord. Donc on se rend là-bas, on leur casse la gueule et on s'en va! C'est ça?

Aïnako regarda chacun de ses amis.

— Non. Nos chemins se séparent ici.

Tao battit des paupières.

— Quoi? Comment ça? Qu'est-ce que tu veux dire?

— La Colline aux Cailloux Bleus n'est pas trop loin d'ici. Je suis déjà passée au-dessus avec Éléssan et Naïké. Je vais aller voir où se trouve le tunnel de Mika et je vais essayer de le détruire.

— Le détruire?

— En partie, du moins. Je crois que je suis assez forte pour ça. Si j'arrive à le faire exploser avec ma lumière, Omkia mettra des semaines à analyser les gravats pour reconstituer le tunnel. Vous deux, vous irez en Shamguèn demander l'aide de Taïs. J'aurais aimé avoir celle d'Élimbrel et surtout d'Éléssan et de Naïké, mais j'ai trop peur que la nouvelle reine vous fasse enfermer si vous vous rendez à Lilibé.

Olian, qui n'avait pas proféré un son depuis qu'il lui avait demandé ce qu'elle comptait faire, lui tendit sa gourde qu'il avait remplie d'eau en Beïran avant l'arrivée des soldats.

— Tu devrais au moins y aller avec un de nous deux. L'autre ira en Shamguèn.

Aïnako secoua la tête pour protester.

— Je n'ai pas l'intention de partir en mission suicide. Si j'arrive et que les gnomes sont déjà là, je ne tenterai rien de stupide, c'est promis.

Elle offrit la gourde à Tao qui la refusa. Les feux follets n'avaient besoin que de très peu de liquide pour survivre.

— Olian a raison, dit-il. Vas-y avec lui. J'irai en Shamguèn, moi. C'est mieux ainsi. Je me déplace plus vite que vous et, avouons-le, je suis nul avec une épée.

Aïnako lui prit la main pour la serrer brièvement. Elle admirait son honnêteté. Tao aurait préféré jouer les héros, mais il était conscient de ses limites. S'il l'accompagnait, il lui nuirait plus qu'autre chose. Il ramassa l'épée d'Olian qu'il avait gardée et la présenta à son propriétaire. L'elfe le remercia d'une inclination de la tête comme le faisaient les militaires entre eux, mais il repoussa l'arme vers le feu follet.

— Garde-la. On ne sait jamais quand ça pourrait t'être utile.

Ils mangèrent quelques fruits et quelques champignons, mais ne dormirent pas. Aïnako étreignit longuement Tao avant de le laisser partir. Elle le regarda allumer sa lampe et se changer en braise ardente. Il avait redonné l'épée de rubis à Olian, mais, en échange, Aïnako lui avait remis celle de jade. Elle eut peur que la pierre verte ne supporte pas la chaleur du feu, mais Tao ne semblait pas inquiet.

— Tant que je la garde à la main, la rassura le feu follet, elle voyagera avec moi.

Il commençait à prendre de l'altitude.

— Sois prudent, dit Aïnako.

Tao lui fit un clin d'œil.

— Vous aussi.

Elle suivit sa progression à travers les branches et ne baissa les yeux que lorsqu'il eut disparu. Elle se tourna vers Olian qui avait retiré sa ceinture à laquelle était accrochée son épée.

— Je te la confie pour le moment, dit-il. Mes poignards me suffiront.

Elle accepta la ceinture et l'attacha autour de sa taille. Le poids de l'arme sur sa hanche était à la fois rassurant et angoissant. Olian acquiesça comme s'il comprenait parfaitement le sentiment paradoxal qui l'habitait. Il fit un geste de la tête vers les arbres situés derrière lui.

— Il y a un terrier de renards près d'ici. Un des jeunes a accepté de nous porter.

Aïnako devina qu'il avait dû lutter contre son instinct pour se décider à solliciter l'aide d'un animal. Elle n'était pas très à l'aise, elle non plus, mais elle essayait de se convaincre que le renard ne risquait rien. Valrek et Varénia seraient trop obsédés par leurs propres projets pour s'en occuper.

Lorsqu'ils arrivèrent au terrier, le renardeau tourna en rond en glapissant pour les saluer. Il était grand pour son âge, mais n'avait pas encore sa taille adulte. Il avait de grosses pattes et de longues oreilles touffues. L'émotion submergea Aïnako. Il ressemblait à Rantanplan. Elle alla lui gratter le museau et il se mit à couiner doucement.

— Tu me fais penser à quelqu'un que j'ai beaucoup aimé, lui glissa-t-elle à l'oreille en enfonçant ses doigts dans la fourrure de son cou. Merci d'avoir accepté de nous aider.

Elle ne fut pas certaine que l'animal avait compris toutes ses paroles, mais il émit un léger glapissement qui ressemblait à un rire et la poussa avec le bout de sa truffe pour jouer. Elle ouvrit les ailes pour se poser sur son dos. Olian s'installa derrière elle.

— Tu devrais en profiter pour dormir un peu, lui dit-il.

— Toi en premier, répliqua-t-elle. On pourrait changer de place pour que tu t'appuies sur sa nuque.

Olian sourit.

— Si on s'entête tous les deux à être galants, personne ne dormira.

Aïnako remarqua qu'il avait roulé les manches de sa chemise pour pouvoir accéder plus facilement à ses poignards.

— D'accord, concéda-t-elle à contrecœur, mais tu me réveilles dès que tu deviens trop fatigué.

Olian hocha la tête.

— Promis? insista Aïnako.

— Promis, l'assura Olian. Dors bien.

Aïnako était persuadée qu'elle ne pourrait jamais s'endormir. Les gnomes occupaient toutes ses pensées. La voix assourdie d'Omkia l'obsédait. La façon dont il obéissait à Valrek la dégoûtait. Elle enfouit son nez dans la fourrure chaude. Le renard galopait en arrachant des mottes de terre qu'il projetait derrière lui avec ses pattes. En fermant les yeux, Aïnako pouvait presque se faire croire qu'elle était sur Rantanplan. Elle finit par s'endormir, mais les gnomes infestaient ses rêves.

Lorsque le renard fut rendu à la limite de ce qu'il considérait comme son territoire, il s'arrêta, réveillant ainsi Aïnako. Les elfes descendirent, le remercièrent et lui souhaitèrent un bon retour. Ils firent un bout de chemin par eux-mêmes, mais trouvèrent rapidement une autre monture pour reposer leurs ailes fatiguées. Olian mit du temps à s'endormir. Il gardait une main enroulée sur un de ses poignards. L'autre palpait constamment la poche gauche de sa chemise comme pour s'assurer que son contenu s'y trouvait toujours. Son sommeil fut moins agité que celui de son amie, mais il se réveilla souvent.

Ils firent quelques haltes très brèves pour dénicher fruits et racines comestibles. Aïnako le surprit à regarder à l'intérieur de sa poche et à en tapoter le tissu.

— As-tu peur de perdre quelque chose? finit-elle par demander quand elle ne put plus contenir sa curiosité.

Elle se mordit la lèvre et ajouta tout de suite :

— Ce n'est pas de mes affaires; excuse-moi. Fais comme si je n'avais rien dit.

Olian sembla hésiter, mais il ne lui montra pas ce qu'il gardait aussi précieusement contre son cœur. Ce ne fut que quelques arrêts plus tard, alors que la nuit était tombée, qu'il se décida. Il sortit un petit paquet de lettres ficelées. Il le fit tourner entre ses doigts et l'observa un long moment avant d'étirer son bras pour le lui présenter à travers l'espace qui les séparait. Ils étaient assis face à face, chacun

sur une racine. Olian ne dit pas un mot. Dès qu'elle posa ses yeux sur le fin papier de bouleau, Aïnako reconnut la calligraphie appliquée de Kaï.

— Je n'ai choisi que quelques lettres, dit Olian. Les autres sont chez moi… Enfin, chez mon père, dans mon village.

Aïnako effleura l'écriture ronde de son amie sans oser défaire le lien qui unissait les lettres.

— Elle me manque tellement! murmura-t-elle.

Olian baissa les yeux sur ses mains.

— À moi aussi.

Ils choisirent d'effectuer la dernière portion du trajet par leurs propres moyens. Le matin était levé et les arbres bruissaient d'oiseaux. Le ciel était d'un bleu pur. Il n'y avait pas un seul nuage. Aïnako suivait la route que Tsamiel et Gaël avaient empruntée longtemps auparavant.

— Par ici, chuchota-t-elle en reconnaissant la colline au sommet rocheux.

Aïnako se posa sur une des saillies de granit, tandis qu'Olian volait sur place au-dessus d'elle, ses deux poignards sortis, prêt à se défendre si les gnomes se manifestaient. Aïnako posa sa main sur le roc que le soleil matinal parait de reflets bleutés. Un réseau de galeries et de passages à demi écroulés se dessina dans son esprit. C'était les tunnels externes. Elle n'en voyait qu'une petite portion, mais elle devinait qu'ils s'étalaient sur un vaste territoire. Elle se concentra davantage pour déceler l'oiseau aux ailes déployées qu'avait gravé Mika. Le signe était presque effacé, mais il était là. Aïnako percevait même le début du tunnel qui menait au trésor. Son cœur se mit à battre plus vite.

Ils étaient arrivés.

17

Gnomes-araignées

En pénétrant dans le tunnel, ils furent assaillis par la froide humidité de la terre. Le rayonnement grisâtre de la pierre était obscurci par d'épaisses plaques de moisissure. Quelques fourmis exploraient les souterrains abandonnés. Aïnako percevait leurs pattes pointues qui tambourinaient sur la roche. Elles levèrent la tête en voyant les elfes, agitèrent leurs mandibules et se détournèrent.

Aïnako s'arrêtait parfois pour toucher la pierre et s'assurer qu'ils suivaient la bonne piste. C'était difficile de s'orienter, tant les tunnels se croisaient et se recroisaient. Plus ils avançaient, plus les passages tombaient en ruines. La poussière était omniprésente; le silence, écrasant. Des éboulis obstruaient certaines sections et des toiles d'araignée s'accrochaient aux parois. Ils durent rebrousser chemin à plus d'une occasion et ils s'aperçurent quelques fois qu'ils tournaient en rond.

Les tunnels externes ne faisaient l'objet d'aucun contrôle militaire. Tout un chacun pouvait y circuler à sa guise, de même qu'à ses risques et périls. Les passages tortueux avaient été délaissés depuis longtemps par les souverains et la population en général, mais certains gnomes que la majorité qualifiait de racaille en avaient fait leur demeure. « C'est d'ici que vient Omkia », songea Aïnako en se rappelant ce que Valrek avait dit au sujet du maître sculpteur :

— Il a appris à se battre avant de savoir marcher!

Aïnako ne pouvait pas croire qu'Omkia ait vécu là. Elle ne pouvait pas croire que quiconque puisse habiter cette section du royaume. Le

labyrinthe de galeries et de passages qu'on nommait les tunnels externes était vaste; le maître sculpteur venait certainement d'une autre section. Cet endroit était trop inhospitalier. Les seules présences vivantes qu'elle percevait par la pierre, c'était les fourmis et les mille-pattes. La dernière fois qu'un gnome était passé dans les environs devait remonter à plusieurs siècles. Il n'y avait pas la moindre trace de pas dans la crasse qui recouvrait le sol.

— Ho! Ho! s'exclama une voix nasillarde. Eh bien! Eh bien! Deux elfes? C'est notre jour de chance!

Aïnako stoppa net et braqua son épée devant elle. Un gnome l'observait, la tête à l'envers. Les doigts et les orteils crochetés au plafond, il se déplaçait comme une araignée. Son sourire n'avait rien d'accueillant et le fait qu'il soit inversé le rendait encore plus inquiétant.

— Laisse-nous passer, dit Olian, et nous ne te ferons aucun mal.

Il tenait un de ses poignards de manière à pouvoir le lancer sur le nouveau venu. Le gnome ricana.

— J'aimerais bien vous voir essayer.

D'autres gnomes surgirent des minces crevasses qui parsemaient les parois. Comme le premier, ils avançaient à quatre pattes au plafond et portaient tous un tatouage identique derrière le mollet gauche, une sorte d'idéogramme qui ne faisait pas partie des caractères usuels et qu'Aïnako ne reconnaissait pas. Elle ne sentait pas leur présence à travers la pierre. Le roc ne vibrait pas quand ils marchaient. Elle ne percevait même pas les ouvertures par lesquelles ils sortaient. Elle voyait les anfractuosités, mais ne décelait rien au-delà de ce qui était observable à l'œil nu.

Le nombre de gnomes semblait sans cesse augmenter, mais c'était difficile d'en juger. Certains rentraient par d'autres crevasses pour ressortir un peu plus loin et elle n'arrivait pas toujours à les reconnaître. Ils avaient tous le crâne rasé, même les filles, et il était impossible de discerner la couleur de leurs vêtements tant ils étaient poussiéreux et élimés.

— Qu'est-ce que vous nous voulez? demanda-t-elle.

Son épée pointait encore vers la tête de celui qui leur avait adressé

la parole. Les autres s'étant placés autour de lui, elle en avait conclu qu'il était le chef. Olian avait modifié sa posture. Les ailes enroulées dans son dos, les genoux juste assez fléchis pour pouvoir bondir, il tenait ses poignards d'une prise qui pouvait paraître lâche, mais qui lui permettrait de les orienter dans n'importe quelle direction quand viendrait le moment de s'en servir.

— Ce serait plutôt à nous de vous poser la question, répliqua le gnome. La dernière fois que des elfes sont venus ici, c'était…

Il courba la nuque pour regarder un autre gnome entre ses jambes.

— C'était quand, Iork?

L'interpellé détacha une main du plafond raboteux pour se gratouiller le menton.

— Ça fait au moins cent ans. Je ne me souviens plus de leur nom, mais la fille était reine de je ne sais plus quel royaume.

— Tsamiel! l'interrompit Aïnako. C'est Tsamiel que vous avez vue? Elle était reine d'Élimbrel.

— Oui, c'est ça, confirma Iork. Tsamiel, reine d'Élimbrel. L'autre, c'était son mari. Il avait l'air péteux, celui-là!

— Qu'ont-ils eu à faire pour que vous les laissiez passer? demanda Olian.

— Nous donner ce qu'on voulait, répondit le chef en souriant à belles dents.

Il les fit claquer comme s'il dévorait quelque chose, tout en reluquant Aïnako qui ne baissa ni les yeux ni son épée.

— On peut savoir ce que c'était, ou c'est un secret? s'enquit-elle.

— Ce n'était pas moi le chef, à l'époque, c'était Iork. Alors, vieux schnock, qu'est-ce que la belle Tsamiel a eu à t'offrir pour que tu ne la tues pas?

L'autre ne s'offensa pas de l'insulte.

— Oh! Pas grand-chose. Elle avait promis de nous faire parvenir une douzaine d'enfants elfes pour nous servir d'esclaves.

Une exclamation ulcérée échappa à Aïnako.

— Une douzaine d'enfants? Que sont-ils devenus?

Iork renâcla en s'écorchant la gorge.

— Elle n'a pas tenu parole, la sorcière! Ce n'est pas des elfes

qu'elle nous a envoyés, mais des feux follets.

Aïnako était outrée.

— Elle vous a envoyé une douzaine d'enfants feux follets?

— Oh! Ils ont bien travaillé.

— Où sont-ils, maintenant?

— Ceux qui ont survécu sont encore ici.

— Ici?

— Dans nos quartiers.

Aïnako n'arrivait pas à juguler son indignation.

— Vous forcez des enfants à vous servir d'esclaves?

Le chef esquissa un rictus sardonique. Ses dents brillèrent dans la lueur rouge qui enveloppait les poignards d'Olian.

— Ce ne sont plus des enfants.

La lumière d'Aïnako partit toute seule. Un courant de feu prit possession de son bras et un torrent blanc percuta le plafond où les gnomes étaient suspendus. Le chef lâcha prise et s'écrasa au sol. La pierre se creusa pour prendre la forme de son corps et amortir sa chute. Il se releva et se rua sur Aïnako. Un coutelas de pierre était apparu dans sa main. Trop tard. Le poignard d'Olian venait de lui ouvrir la carotide. Le gnome s'écroula, une expression éberluée sur le visage. Une fille aux yeux globuleux se dépêcha de l'emporter, probablement pour le guérir avant que tout son sang ne le quitte.

Le reste du groupe se précipita sur les elfes. Aïnako déploya ses ailes et tourbillonna en gardant son bras armé tendu. Son épée sectionna la chair de ses assaillants. Dans la clarté crue de sa lumière, elle vit leurs blessures se refermer tandis qu'ils revenaient à la charge.

Olian s'était enveloppé d'un éclatant bouclier rouge. Sa lumière ressemblait à du feu. Quand il bougeait, des volutes cramoisies suivaient ses mouvements. Ses poignards lui permettaient plus de liberté que ne l'aurait fait une épée, mais ses adversaires pouvaient s'approcher davantage. Il pirouettait et culbutait pour les tenir à distance. Les gnomes sautaient d'une paroi à l'autre. Ils étaient rapides et leurs coutelas changeaient de forme selon leurs besoins. Olian parvenait à éviter la plupart de leurs coups même si de plus en plus de blessures brillaient sur ses bras et ses jambes.

Les gnomes étaient maintenant plus préoccupés par la bagarre que par les traces qu'ils laissaient dans la pierre. Aïnako pouvait percevoir leurs déplacements et prévoir leurs attaques. Sa lumière explosait en arrachant des bouts de roc qui s'effritaient en touchant le sol. L'atmosphère confinée était saturée de poussière. La gorge commençait à lui piquer et elle entendait Olian tousser, mais les gnomes, eux, ne semblaient pas incommodés.

À travers les vibrations du combat qui envahissaient la roche, Aïnako capta soudain des chocs rapprochés qui se répétaient et formaient une séquence rythmique. C'était un code. Elle ne savait pas ce qu'il voulait dire, mais elle avait souvent entendu les gnomes communiquer de cette manière. Le groupe s'immobilisa. Olian termina son saut périlleux et se campa sur ses pieds, perplexe, ses poignards levés, en garde. Il ne percevait pas les coups qui continuaient à faire trembler le roc.

Les gnomes s'interrogèrent du regard. Aïnako ne sentait plus leur présence sur les parois du tunnel. Il n'y avait que les chocs qui se répercutaient dans son corps. Elle reconnaissait l'empreinte d'Omkia. Le maître sculpteur aurait pu la masquer comme les autres, mais il avait choisi de s'annoncer. Les coups stoppèrent et Aïnako sentit qu'il se déplaçait. Elle percevait la marque de ses pieds nus sur le plancher sale. D'autres pas se faisaient entendre. Ceux-là, Aïnako était certaine que même Olian les percevait. Les gnomes qui les produisaient portaient de lourdes bottes qui claquaient sur la pierre.

Le maître sculpteur sortit d'un tunnel transversal. Il retira son capuchon pour découvrir son crâne rasé et le tatouage qui ornait sa jugulaire gauche. Les deux gnomes qui le suivaient ne dévoilèrent pas leur visage, mais Aïnako connaissait déjà leur identité. La petite silhouette féminine, c'était Varénia, évidemment. Et l'autre, à peine plus grande, mais aux épaules larges et à la démarche légèrement sautillante, c'était Valrek. Ils avaient revêtu les habits couvrants que les gnomes mettaient lorsqu'ils s'aventuraient à l'extérieur. Le frère et la sœur voulaient éviter de laisser des souvenirs de leur passage dans les tunnels externes.

Un des gnomes accrochés au plafond se laissa tomber en

pirouettant pour atterrir en face des intrus. C'était une fille longiligne dont le visage aurait pu être doux s'il n'avait pas été marqué d'autant de haine.

— Omkia, dit-elle. Tu as changé.

— Pas toi, Issaïa. Où est Garik?

— C'est moi, la chef, maintenant. Garik s'est laissé surprendre par l'elfe.

Elle fit un geste de la tête vers Olian qui se tenait toujours en garde.

— Mort? demanda Omkia.

— Peut-être. Kami est partie avec lui. Qu'est-ce que tu fais ici, Omkia? Pourquoi nous as-tu empêchés de tuer ces elfes?

La voix d'Issaïa était chargée de venin. Omkia s'avança vers elle. Il était plus grand, mais pas de beaucoup. Aïnako remarqua que les autres gnomes s'étaient rangés sur le côté et qu'ils regardaient le maître sculpteur avec un mélange de peur et d'admiration. Omkia gardait les yeux braqués sur Issaïa.

— La fille est la véritable reine d'Élimbrel et la seconde reine de Shamguèn, dit-il. Si vous aviez réussi à la tuer, vous vous seriez retrouvés avec deux armées contre vous.

— Depuis quand est-ce que tu te soucies de nous?

Il était impossible de ne pas voir l'extrême tension qui crépitait entre eux. Les yeux d'Omkia bifurquèrent vers Aïnako avant de revenir à Issaïa.

— Si Élimbrel et Shamguèn découvrent que leur reine est morte en Okmern, c'est tout le royaume qui sera sur le pied de guerre, pas seulement les tunnels externes. Je t'en prie, Issaïa, rentrez chez vous, ça vaudra mieux pour tout le monde.

— Vous êtes sur notre territoire, Omkia. Tu connais les règles.

— Oui, mais tu sembles en oublier une. Je suis l'un des vôtres.

Il remonta la jambe de son pantalon noir pour lui montrer les symboles qui se chevauchaient sur les muscles de son mollet. Aïnako n'arrivait toujours pas à les lire, mais elle se rappelait les avoir entrevus alors que le gnome était enfermé dans la cage au sommet de l'arbre-prison. Elle avait cru qu'il s'agissait d'un tatouage de soldat.

— J'ai le droit d'être ici, poursuivit-il, et de demander que mes amis soient épargnés.

— Pas les deux elfes. Ceux-là, ils sont à nous.

Aïnako sentit le regard d'Omkia peser sur elle.

— Ils ont sûrement quelque chose à vous offrir, dit-il. Des esclaves? Vous aimez bien les esclaves. La fille est amie avec quelques feux follets. Ceux que vous avez vous ont bien servis, je crois.

Aïnako soutenait son regard qui n'avait pas dévié du sien pendant qu'il parlait à Issaïa. Qu'avait-il derrière la tête? Même s'il s'était retourné contre elle, elle ne pouvait pas croire qu'il cautionnait l'esclavage.

— C'est vrai, dit-elle. J'ai plusieurs amis chez les feux follets. Je pourrais facilement m'infiltrer chez eux et kidnapper une douzaine d'enfants comme Tsamiel l'a fait il y a cent ans.

Issaïa coula un œil suspicieux vers elle.

— Tout à l'heure, ça te scandalisait.

— C'était avant que ma vie soit en jeu.

Issaïa se demandait visiblement ce qui aurait le plus de chances de raffermir sa nouvelle fonction de chef entre tuer deux elfes et ramener douze esclaves. Elle s'approcha d'Aïnako et lui enfonça son index dans le sternum.

— Si tu romps ta promesse, susurra-t-elle, je te romps en deux.

Elle avait l'air très fière de son jeu de mots. Elle dépassait Aïnako d'une demi-tête. Elle se retourna vers le maître sculpteur.

— Omkia, si tu es l'un des nôtres, comme tu le prétends, j'imagine que tu as l'intention de venir passer l'épreuve. Ça fait huit ans que tu as gagné ton tatouage; le temps de renouveler tes vœux approche.

— J'y serai, lui promit Omkia. Et je suis prêt à subir mon procès.

— Je t'attendrai avec ta copine l'elfe et les esclaves promis.

— Je me porte garant de l'elfe et de sa promesse, l'assura Omkia. Tu as ma parole, Issaïa.

Issaïa plissa les yeux comme pour chercher une trace de mensonge sur son visage. Omkia courba la nuque et la garda ainsi jusqu'à ce qu'Issaïa ordonne aux autres gnomes de rentrer. Elle se hissa elle-même au plafond en bondissant sur les parois. Lorsqu'elle fut

suspendue à quatre pattes, elle renversa la tête pour voir le maître sculpteur et dit d'une voix qui ressemblait à un feulement :

— Si tu ne te présentes pas, tu ne seras pas le seul à subir le châtiment qu'on réserve aux déserteurs. Les deux elfes aussi. En particulier la fille. Tu sais que nous la trouverons.

Omkia leva les yeux vers Issaïa dont les longs membres repliés dégageaient quelque chose d'arachnoïde. Il sourit en découvrant la pointe de ses canines.

— Je sais. Rentrez chez vous; j'irai vous y rejoindre bientôt.

Issaïa et sa troupe disparurent dans les anfractuosités rocheuses.

18

Le tunnel de Mika

Aïnako n'abaissa pas son épée, mais la dirigea vers le maître sculpteur. Olian modifia légèrement sa garde pour faire face aux deux silhouettes encapuchonnées restées en retrait. Valrek découvrit son visage blanc et rond. Il s'avança d'un pas en levant les mains pour montrer qu'il n'avait pas pris l'épée passée à sa ceinture. Un sourire carnassier étira ses lèvres.

— Tout compte fait, dit-il en s'adressant à Aïnako, je t'aimais mieux en humaine. Le vert n'est pas la couleur qui te va le mieux.

Il désigna le côté gauche de son visage et ajouta :

— Le mauve bleuâtre faisait ressortir tes yeux.

Aïnako eut un sourire frondeur.

— Pauvre Valrek! Tu crois que je n'ai jamais remarqué que tes sarcasmes ne servent qu'à masquer ta peur?

Un rire hautain s'éleva. Varénia rejeta son capuchon sur ses épaules et secoua ses cheveux détachés.

— Et toi, petite sotte, tu croyais pouvoir nous prendre de court? Omkia nous a tout révélé. Il nous a dit qu'il ne t'avait pris qu'un seul bracelet pour que tu nous mènes toi-même au trésor. Il n'aurait pas pu voir le souvenir sans ton aide. Les pierres du diadème sont trop impures. Mais toi, tu es la petite-nièce de Tsamiel. Tu as son sang.

Aïnako regarda Omkia. Il la regardait déjà. Il n'y avait rien dans son regard. Pas de regrets, mais pas de méchanceté non plus. Elle brûlait d'envie de le secouer et de lui demander pourquoi il agissait comme il le faisait. Toute la rage qu'elle avait éprouvée contre lui

depuis l'incident du Hangar se réveilla. La lame de son épée se mit à luire de sa lumière blanche.

— Est-ce qu'on peut couper court et juste se battre? On sait tous que c'est comme ça que ça finira.

À sa droite elle vit la lumière rouge d'Olian s'embraser. D'un même geste, les gnomes empoignèrent leur fourreau et dégainèrent. Les elfes se retrouvèrent devant trois lames de diamant noir. Valrek fut le premier à passer à l'action. Il hurla comme un damné et s'élança vers Aïnako. Une vague rouge le faucha. Son épée absorba une partie du choc, mais il fut néanmoins déséquilibré. Olian lui tomba dessus et parvint à lui enfoncer un poignard dans la cuisse. Valrek cria et recula dans un coin en tenant sa jambe blessée.

Le maître sculpteur eut un coup d'œil pour son ancien roi, mais ne sembla pas trop s'en faire. Aïnako fondit sur lui. Son épée heurta la sienne et elle sentit le choc se répercuter le long de ses bras. Le tunnel était assez large pour lui permettre de battre des ailes et de l'attaquer d'en haut. Omkia sourit en se mettant en garde. Il suivait chacun de ses mouvements, parait chacun de ses coups. Comme la fois d'avant, il ne faisait que se défendre. Agacée, Aïnako fit exprès de lui laisser une ouverture pour voir ce qu'il ferait. Il sourit comme s'il s'agissait d'un jeu et s'y engouffra. Il frappa et elle eut beaucoup de mal à contrer l'attaque.

Olian tournoyait autour de Varénia. L'espace n'était pas très large, ce qui le forçait à rester près de son opposante. L'épée de la gnome était longue et encombrante contrairement aux poignards de l'elfe. Olian dansait, tandis que Varénia tournait en rond. Le jeune homme se rapprocha d'Aïnako et profita de ce qu'ils étaient dos à dos pour lui donner un coup de coude dans les côtes. Aussitôt après, il pirouetta en forçant la reine d'Okmern à se tordre pour ne pas se faire ouvrir en deux.

Aïnako comprit le message. Il était temps qu'elle parte pour le tunnel de Mika. Elle ne voulait pas partir sans lui, mais Olian lui décocha un regard sans équivoque. Il allait se débrouiller avec Varénia. Aïnako jeta un coup d'œil à Valrek. Le roi déchu était recroquevillé dans son coin. Il tenait encore son épée, mais sa main

tremblait. Le sang coulait de sa cuisse. Le poignard d'Olian devait avoir entamé un vaisseau sanguin important. Les gnomes avaient beau posséder la même capacité de régénérescence que les elfes, une blessure aussi grave allait le tenir hors de combat pendant un moment.

En posant sa main sur la paroi du tunnel pour exécuter une culbute et envoyer un coup de pied sous le menton d'Omkia, Aïnako sonda la pierre. Ses sens inondèrent le roc et elle perçut le symbole gravé par Mika. Il était tout près. Elle termina sa culbute, contourna le maître sculpteur et s'enfuit en courant. Elle sentit la main d'Omkia frôler son bras pour tenter de la retenir et lui asséna un coup de poing qui le fit reculer. Elle se remit à courir. Varénia hurla à son frère de cesser de pleurnicher comme une fillette et de reprendre son épée. Aïnako ne se retourna pas. Omkia était juste derrière elle.

— Arrête-la! cria Varénia.

Aïnako obliqua dans un autre tunnel. Ses pieds nus claquaient sur le plancher. Ceux d'Omkia aussi. Elle virevolta sur elle-même et fit déferler une rivière éblouissante sur son poursuivant. Le gnome se jeta au sol pour l'éviter. Une main à terre, il envoya un tremblement de terre sur toute la longueur du passage. Aïnako perdit pied, mais battit des ailes pour ne pas tomber. Le tunnel se mit alors à rétrécir devant elle. Les parois se resserraient et sa circonférence diminuait à vue d'œil. Aïnako enroula ses ailes autour d'elle et plongea. Son corps arqué rasa la pierre. Elle atterrit sur les mains, rentra la tête dans les épaules et fit une roulade pour se remettre debout. Elle reprit sa course. Sans se retourner, elle sentit le tunnel reprendre sa forme. Omkia la talonnait.

Elle arrivait au tunnel de Mika, dont elle pouvait voir l'oiseau à demi effacé. Elle fit une nouvelle pirouette. Elle allait jeter une vague lumineuse au visage du maître sculpteur quand il s'immobilisa en lançant son arme sur le sol. Aïnako se figea dans son mouvement et se campa sur ses pieds en face de son poursuivant. Elle avait toujours son épée qu'elle pointa vers lui et tendit l'oreille pour écouter le combat entre Olian et Varénia; elle n'entendit rien; ils étaient trop loin.

— Aïnako, dit Omkia, ne fais pas ça.

— Comment sais-tu ce que je m'apprête à faire?

— Tu vas détruire le tunnel. Tu en as la force, mais moi j'ai la force de t'arrêter.

Il était essoufflé. Elle aussi. Il avait les pupilles tellement dilatées qu'on ne voyait pas le vert métallique de ses iris. Il avait les traits harmonieux malgré leur dureté. C'était ses yeux qui les adoucissaient. Ils étaient grands et bordés de cils très noirs. En ce moment, ils semblaient la supplier de lui pardonner.

— Pourquoi? demanda Aïnako. Pourquoi est-ce que tu les aides? Tu ne peux pas sérieusement vouloir qu'ils découvrent le trésor. Et c'était qui, ces gnomes-araignées et cette Issaïa? Ils semblaient bien te connaître. Je pensais qu'ils allaient revenir t'aider à m'arrêter.

Omkia eut un rire désabusé.

— Issaïa ne reviendra pas, affirma-t-il. Pour elle, l'enjeu est trop important. Si elle réussissait à me ramener tel que j'étais quand j'habitais les tunnels externes, elle gagnerait beaucoup plus que son titre de chef de bande. J'ai fait des choses terribles, si tu savais.

Il baissa la tête pour observer ses mains. Elles étaient blanches avec des jointures larges. Il les ferma et les rouvrit quelques fois. Aïnako crut les voir trembler faiblement. Elle se dit que c'était le moment de l'attaquer, mais ne bougea pas. Elle n'arrivait plus à le détester. Elle essaya de se rappeler la rage qu'elle avait ressentie contre lui, mais ce fut peine perdue. Elle ne se rappelait que le gnome qui lui avait sauvé la vie et avec lequel elle avait uni sa force et son esprit.

— Qu'en est-il de Valrek? poursuivit-elle. Tu t'es rebellé contre lui. Pourquoi as-tu recommencé à lui obéir?

Omkia releva les yeux vers elle. Une détresse qu'elle ne lui avait jamais connue y brillait. Il remonta sa manche pour lui montrer la baguette de saphir attachée à son avant-bras. Il ne portait plus le bracelet de Kaï.

— Te rappelles-tu ce qu'a dit Roukia? demanda-t-il.

— À propos de quoi?

— Tous ceux qui ont découvert le trésor sont morts ou sont devenus fous.

— Tous sauf Mika, rectifia Aïnako.

Omkia sourit.

— Valrek n'est pas Mika.

— C'est ce que tu souhaites? Que Valrek et Varénia meurent ou deviennent fous? Pourquoi est-ce que tu ne les tues pas tout simplement?

— Valrek est comme un père pour moi. Sans lui, je ne serais rien. Je serais comme Issaïa, réduit à attaquer les malheureux qui s'aventurent par ici. Je ne peux pas tremper mon épée dans son sang.

— Tandis que, s'il trouve le trésor et qu'il en meurt, ç'aura été son choix, c'est ça?

— Il connaît les risques. Varénia aussi. Ils croient qu'ils seront assez forts.

— Pas toi?

— Non.

— Qu'est-ce que tu feras s'ils n'en meurent pas?

Omkia haussa les épaules. Il semblait dépassé, découragé, épuisé. Aïnako remarqua les cernes sous ses yeux et se demanda depuis combien de temps il n'avait pas eu une vraie nuit de sommeil.

— Je ne suis pas prête à courir le risque, dit-elle.

Elle rassembla sa force, fit volte-face et s'approcha de l'orée du tunnel de Mika. Omkia la rappela, mais elle ne s'arrêta pas. Un ouragan se déchaîna autour d'elle. Ses cheveux se mirent à voler dans tous les sens. Elle avança le bras gauche. Des vrilles de lumière s'y enroulaient. Une tornade aveuglante jaillit de sa paume et déferla contre le roc. Elle eut l'impression que son âme se déchirait, que son corps volait en éclats. Elle imagina la pierre qui se fêlait et visualisa les lézardes qui progressaient, qui se rencontraient pour former un vaste réseau de craquelures.

Les parcelles de roc ainsi formées se mirent à vibrer les unes contre les autres. La lumière d'Aïnako continuait à jaillir de sa main. Elle baissa la tête pour regarder son autre main qui était au sol, en contact avec la pierre qu'elle obligeait à vibrer de plus en plus vite. Elle envoya sa lumière directement dans la substance du tunnel. Le monde trembla. Le roc se brisa. Le plafond s'effondra. Omkia la tira vers l'arrière. Des cailloux plus gros que leur tête leur tombaient dessus.

Elle sentit la force du maître sculpteur qui s'emparait des souterrains pour les empêcher de s'effondrer sur eux. Le tunnel de Mika, lui, continuait à s'effriter. Ses parois se défaisaient en poussière. Ses gravats se mêleraient à ceux des autres. Omkia pourrait le reconstruire, bien sûr, mais ça lui prendrait du temps. Aïnako avait réussi. Elle l'avait détruit.

— Va-t'en! lui cria le maître sculpteur. Va-t'en ou tu te feras pulvériser.

Il retenait les plus gros morceaux de roc, mais un fin gravier s'échappait des fissures qui rainuraient le plafond. Les yeux d'Aïnako rencontrèrent les siens et elle eut peur de l'émotion qui y brûlait.

— Et toi? demanda-t-elle.

Il eut un sourire sauvage.

— C'est chez moi, ici. La pierre ne me fera aucun mal.

Aïnako hésita encore avant de se remettre à courir vers le tunnel où elle avait laissé Olian. Quand elle arriva, elle vit que son ami était toujours en train de se battre contre la reine d'Okmern. Valrek n'avait pas bougé de son coin. Toutefois, en l'entendant arriver, il leva la tête et bondit. Il tenait son épée de diamant noir à deux mains. Il boitait, mais la blessure à sa cuisse s'était refermée en laissant une longue cicatrice rose vif qui finirait elle aussi par disparaître. Aïnako se planta sur ses pieds, en garde. Valrek brandit son arme et se rua sur elle. Au moment où il passait à côté de sa sœur, il pivota et envoya son épée derrière lui. La lame s'enfonça dans le dos d'Olian en le transperçant de part en part. Le jeune elfe contempla la pointe qui jaillissait de sa poitrine.

Aïnako poussa un long cri perçant. Olian l'entendit et leva la tête pour la regarder. Ses yeux se soudèrent aux siens. Il ne semblait ni souffrant ni terrifié. De toutes les émotions qui se lisaient sur son visage mince, c'était la surprise qui l'emportait. Il voulut rire, mais un flot de sang aussi rouge que sa lumière gicla d'entre ses lèvres. Aïnako s'élança vers lui. Elle l'attrapa dans ses bras au moment où il s'écroulait. La lame noire se retira avec un bruit qui lui retourna l'estomac. Le sang de son ami imbiba sa robe.

Les yeux d'Olian se levèrent à la rencontre des siens. Il lui sourit.

Ses deux poignards lui échappèrent dans un tintement sourd. Ses paupières allaient se refermer quand quelque chose les lui fit brusquement rouvrir. Aïnako vit une lame noire se diriger sur elle. Elle leva sa propre épée. Sa lumière éclata en arrachant des fragments de roc. Le tunnel craqua. Valrek et Varénia furent soufflés en arrière. Aïnako pressa son ami contre elle.

— Olian! souffla-t-elle. Je t'interdis de fermer les yeux, tu m'entends!

Des volutes opalescentes les enveloppaient. Les paupières du jeune homme se soulevèrent en tremblant. Il lui sourit, mais ne dit rien, peut-être par peur de cracher encore du sang.

— Tiens bon, dit Aïnako, je vais te sortir d'ici.

Elle avait essayé d'insuffler un peu d'optimisme dans sa voix, mais doutait d'y être parvenue. Elle jeta un coup d'œil aux gnomes. Ils étaient étendus au sol, mais commençaient à reprendre leurs esprits. Elle se demanda s'il valait mieux leur projeter un second raz de marée pour s'assurer qu'ils ne les suivraient pas. Sa lumière grondait encore dans son ventre, mais la destruction du tunnel de Mika en avait consumé une bonne partie. Elle la rassembla néanmoins et s'apprêtait à la relâcher sur les gnomes quand le plafond s'écroula. Des cailloux et des plaques de roche s'écrasèrent juste devant elle, la séparant de ses ennemis. « Omkia! » pensa-t-elle. Elle était persuadée que c'était son œuvre. Elle avait l'impression de sentir sa présence partout dans le roc. Valrek et Varénia allaient devoir déblayer l'éboulis s'ils désiraient les poursuivre, elle et Olian. Ils réussiraient, mais cela lui donnerait le temps de s'enfuir.

Un râle s'échappa d'entre ses bras. Elle se pencha sur Olian qui tentait de rire. Du sang coulait à la commissure de ses lèvres. Aïnako rengaina son épée et appuya sa paume contre la poitrine ensanglantée de son ami. Elle fit naître un nuage blanchâtre entre ses doigts et le laissa s'infiltrer dans son corps. Elle n'avait aucune idée de la façon dont on s'y prenait pour guérir une blessure aussi grave. Une lueur rouge miroitait à l'intérieur de la plaie, mais ne sortait pas pour venir refermer la chair déchirée, se concentrant plutôt sur l'hémorragie interne.

Les larmes aux yeux, Aïnako souleva Olian à demi pour pouvoir marcher. Il s'aida comme il put, mais ses pieds se dérobèrent sous son poids. Elle se mit à lui parler pour le distraire. Il fallait qu'il reste alerte. Sa blessure n'arrêtait pas de saigner. Son visage était pâle et grisâtre et il respirait avec difficulté. Sa lumière demeurait dissimulée, ce qui n'était pas bon signe. Aïnako se détestait de ne pas savoir comment le guérir.

Ils refirent tout le trajet en sens inverse. Olian laissait une traînée rouge derrière lui. Il faiblissait et son corps s'alourdissait dans les bras d'Aïnako. Le labyrinthe semblait ne pas avoir de fin, même si le chemin du retour se faisait plus rapidement, étant donné qu'ils se perdaient moins et tournaient moins en rond. Aïnako craignait à tout moment que les gnomes-araignées surgissent du plafond. Après un temps interminable, ils s'engagèrent enfin dans le tunnel menant à la sortie. Une lumière bleutée se mit à clignoter au loin. Aïnako crut que c'était le ciel, mais elle distingua une silhouette ailée. Un elfe! Incertaine, elle se demanda si elle devait reprendre son épée.

— Aïnako?

Son cœur manqua un battement et elle crut qu'elle allait mourir de soulagement.

— Iriel? répondit-elle, n'osant pas y croire.

Le guerrier se mit à courir vers elle. Sa lumière bleu argenté rebondissait au rythme de ses enjambées. Il glissa un bras sous celui du blessé pour l'aider à le porter. Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'il soit là.

— Comment…

Sa voix s'étrangla. Ça ne pouvait pas être lui. C'était impossible. Avait-elle été blessée? Était-elle morte? Était-elle en train de délirer?

— Plus tard, répondit-il. Il faut sortir d'ici.

Aïnako se rendit compte qu'elle riait. Iriel était comme une apparition. Sa voix éraillée, ses cheveux noirs en bataille, son visage tendu et délicat… tout cela était irréel.

— Tu vas le sauver, hein? demanda-t-elle.

— Je vais essayer.

Comme s'il était lui aussi persuadé de rêver, Olian sourit et ferma

les yeux sans parvenir à les rouvrir. Aïnako le secoua en criant son nom. Iriel lui ordonna d'arrêter.

— On sera sortis dans cinq minutes, dit-il. Il tiendra le coup cinq minutes.

Aïnako projeta plus de lumière dans sa blessure. Olian ne réagit pas. Sa tête continuait à ballotter. Ses tresses baignaient dans le sang et masquaient son profil. Elle percevait un très faible battement à travers sa paume, mais ce n'était peut-être que son propre pouls. Son cœur cognait fort dans ses oreilles. Ils atteignirent enfin l'extrémité du tunnel et s'envolèrent dans les rayons obliques du soleil de fin d'après-midi.

L'air pur de l'extérieur fit tressaillir Olian. Son visage ruisselant de sueur se tordit de douleur. Tous ses muscles se crispèrent, son dos se cambra et il retomba dans les bras de ses porteurs. Le sang cessa de couler de sa blessure. Aïnako appuya plus fort sur sa poitrine. Elle ne sentait plus aucun battement.

19

Le dernier souvenir de kaï

— Il s'en va! cria Aïnako. Sa lumière s'est éteinte! Je ne sens plus rien!

Elle continuait à voler de toute la vitesse de ses ailes fatiguées. Olian était lourd dans ses bras. Iriel ne se tourna pas vers elle. Il voulait les mener loin de la colline.

— Arrête-toi! lui ordonna Aïnako. Il faut qu'on se pose! Tu as promis de le guérir!

Iriel regarda derrière l'épaule d'Olian pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Il aurait sans doute préféré continuer à s'éloigner, mais il hocha la tête avec son impassibilité permanente.

— D'accord, dit-il. Je suppose que cet arbre-là fera l'affaire.

Ils s'engouffrèrent dans le feuillage luxuriant et étendirent Olian sur l'écorce. Avec des doigts tremblants, Aïnako lissa ses tresses pour dégager son visage.

— Mets tes mains sur sa blessure, lui indiqua Iriel.

— Moi? Mais je suis nulle! C'est toi qui…

— Je te guiderai.

Elle apposa ses paumes déjà tachées de sang sur la chemise trempée d'Olian. Iriel mit ses mains sur les siennes. Une brume argentée se mêla au nuage blanc qui s'échappait d'entre ses doigts. Aïnako perçut enfin un faible battement dans la poitrine du blessé. Elle ferma les yeux et laissa sa lumière suivre celle d'Iriel. Un point de chaleur se réveilla dans le ventre d'Olian. Aïnako sentit le même éclore sous son propre nombril. Un vertige la saisit. Elle avait

l'impression de flotter. Un grand vent se leva en agitant ses cheveux dans son dos. Les mains d'Iriel étaient brûlantes. Sans ouvrir les yeux, elle vit un cocon éblouissant les envelopper. Des vagues blanches et argentées s'entremêlaient en les enlaçant.

Les paupières d'Olian se soulevèrent. Aïnako ne le voyait pas, mais son esprit se mêlait au sien. Elle distingua un visage vert pomme aux pommettes hautes et au nez juste un peu trop aquilin. C'était son visage à elle. Elle avait les yeux clos et ses cheveux bordeaux voltigeaient. Les volutes de lumière blanche et argentée voilaient les arbres de la forêt. Iriel n'avait pas bougé, mais Olian ne le voyait que du coin de l'œil. Sa blessure se refermait lentement. Les os brisés se ressoudaient, les muscles se reformaient, les vaisseaux éclatés se réparaient et la peau se cicatrisait. La douleur s'estompait.

Deux larmes perlèrent au coin des paupières d'Aïnako et coulèrent sur ses joues. C'était des ruisseaux brûlants. Elle se voyait toujours du point de vue d'Olian, mais son visage était embrouillé. Ses traits semblaient déformés. Elle entendait des sanglots qui ne venaient pas d'elle. Des cris puissants et lointains lui parvinrent. Le mugissement d'une mer déchaînée emplit ses oreilles. Elle sentait l'écorce rugueuse sous les ailes ouvertes d'Olian, mais également la dureté inégale d'une plage de galets. Des pensées désordonnées la submergèrent. Une peur incommensurable se mit à l'étouffer. Autour de son poignet, elle sentait le bracelet de Kaï qui collait à sa peau humide.

Elle serra les paupières, mais continua de se voir par les yeux d'Olian. Son propre visage lui semblait toujours altéré. Elle réalisa soudain que c'était celui de son ami qui était en train de se superposer au sien. Elle distinguait ses longues tresses blondes en filigrane. C'était ses larmes à lui qu'elle voyait ruisseler. C'était lui qui pleurait et qui la suppliait de revenir, de ne pas l'abandonner. Le fracas des vagues qu'elle entendait, c'était celui du lac en furie. Les cris, c'était ceux des soldats qui luttaient contre les elfes et les ondins cachés sous les flots.

Étendu sur la branche, Olian était témoin de sa vision. Il ferma les yeux dans l'espoir que cela cesse, mais la séquence était enclenchée. Il se souvenait parfaitement de cette scène. C'était celle de la mort de Kaï. Il avait essayé de la sauver et il avait échoué. C'était elle qu'il

implorait de tenir bon, de ne pas mourir, de ne pas le laisser seul.

La peur qu'Aïnako éprouvait, c'était celle de Kaï qui se savait condamnée. C'était par ses yeux à elle qu'elle voyait Olian. La pierre rosée enchâssée dans le bijou de cuivre vibrait contre son poignet. Le souvenir s'était manifesté quand Olian avait lui-même été persuadé qu'il était en train de mourir. Il avait pensé à Kaï. Il avait pensé qu'il allait la rejoindre. Le dernier souvenir de Kaï avait émergé du bracelet sans qu'Aïnako s'en rende compte.

— Reviens! murmurait Olian dans la vision. Reviens!

Des sanglots le secouaient sans qu'il puisse les retenir. Kaï n'arrivait pas à parler. Elle voulait lui dire tant de choses! Mais elle ne parvenait plus à bouger. Elle avait mal. Des pieux de glace avaient surgi de l'eau noire du lac et l'avaient transpercée. L'un d'eux avait traversé son cœur. Elle allait mourir. Aucun guérisseur ne pouvait soigner une telle blessure. Elle sentait le sang qui s'échappait de son corps. Elle savait qu'elle allait bientôt s'évanouir et qu'elle ne reviendrait plus. Elle voulait toucher le visage d'Olian, effleurer ses tresses et sentir son souffle. Elle voulait lever la main vers lui, que ce soit son dernier geste, mais son corps refusait de lui obéir. C'était un bloc de pierre.

Olian se pencha sur elle. Il colla son front sur le sien et sanglota. Des larmes coulaient de ses propres yeux. Elles roulaient sur ses tempes et se perdaient dans ses cheveux. Olian laissa une main sur la poitrine lacérée de Kaï et glissa l'autre dans ses boudins jaunes dont elle voyait les pointes sales qui baignaient dans le sang et les galets. Ses lèvres effleurèrent sa joue. Son souffle lui caressa l'oreille.

— Je t'aime, chuchota-t-il.

Ses sanglots redoublèrent. Kaï émit un bref gémissement. Aïnako sentit un grand désordre dans son esprit. Des souvenirs s'y bousculaient. Des images disparates se mirent à défiler. Cela lui rappela les souvenirs de Tsamiel. Toutefois, si ceux de la meurtrière avaient été teintés de haine et de regrets, ceux de Kaï étaient doux et joyeux. Elle se revit lorsqu'elles avaient fait connaissance. Olian était là. Elle revécut leurs moments ensemble. Elle vit Nil et Ina ainsi que d'autres elfes sauvages de leur clan. Olian était celui qui revenait le

plus souvent. Il était presque toujours souriant. Il avait parfois son air timide; il la regardait à travers ses tresses pour cacher ses pommettes qui devenaient marron. Elle entendit plusieurs fois son rire musical et sa voix douce.

Aïnako comprit son nom à quelques reprises, prononcé soit par Kaï, soit par Olian. Ils parlaient d'elle pendant qu'elle n'était pas là. Rien de méchant. Ils commentaient le fait qu'elle n'avait plus de temps à leur accorder. C'était au cours des mois qui avaient suivi son couronnement. Au fil des souvenirs, elle vit le regard d'Olian changer quand il se posait sur Kaï. Elle perçut que les sentiments de Kaï évoluaient. Leurs vêtements se frôlaient parfois, mais rarement plus. Ils volaient dans le soleil en tournoyant l'un autour de l'autre. Leur rire résonnait dans le calme de la forêt. Ils étaient seuls au monde.

Aïnako devinait qu'un obstacle invisible les empêchait de se rapprocher et que, cet obstacle, c'était elle. Dès leur première rencontre, une attirance réciproque s'était tissée entre elle et Olian, mais leurs obligations respectives les avaient éloignés l'un de l'autre. Kaï et Olian n'avaient pas osé s'avouer leurs sentiments grandissants de peur de la blesser et de gâcher à tout jamais leur amitié. Ils l'auraient peut-être fait après la bataille contre les ondins, mais la mort avait frappé sans leur en laisser la chance. Aïnako comprenait tout cela à l'instant même et elle aurait voulu n'avoir jamais existé ou pouvoir remonter le temps et dire à ses amis de l'oublier, de faire comme si elle n'était pas là, de vivre leur vie sans se soucier d'elle.

— Je t'aime, répéta Olian dans la vision.

Il le répéta encore et encore. Il s'était retenu si longtemps qu'il ne pouvait plus s'arrêter. Ses tresses effleuraient le visage de Kaï. Sa main se crispait sur sa blessure qui ne voulait pas arrêter de saigner. Aïnako pouvait humer son odeur de forêt. Elle sentit un grand vide envahir Kaï. Olian le sentit lui aussi. Il continuait de lui transmettre sa lumière, mais de façon moins urgente. Les yeux de Kaï s'accrochèrent aux siens. Elle voulait emporter son regard. « Moi aussi, pensa-t-elle de toutes ses forces. Moi aussi. » Olian lui caressa le front. Il était tout près. Il se pencha et pressa ses lèvres sur les siennes. À travers les sens de Kaï, Aïnako goûta le sel de ses larmes.

Elle revint doucement à la réalité. Elle était agenouillée près d'Olian qui avait fermé les yeux. Un long sillon mouillé barrait chacune de ses tempes du coin de ses paupières à la racine de ses cheveux. Sa poitrine se soulevait par à-coups sous les mains d'Aïnako. Iriel s'était éloigné. Les volutes blanches et argentées s'étaient éteintes. Olian était en voie de guérison. Il était encore faible, mais il était vivant. Il vivrait. Une cicatrice brune apparaissait par le trou qu'avait laissé la lame ennemie dans sa chemise. Aïnako avait les mains qui tremblaient. Elle les ferma. Sa peau verte était rouge.

— Tu m'expliques comment tu nous as retrouvés, maintenant?

Iriel la regarda et sourit. Aïnako trouvait toujours étrange de le voir sourire.

— J'ai mes réseaux, répondit-il. Je me suis toujours tenu informé, mais pas très assidûment. Un matin, les oiseaux étaient agités et j'ai appris que ton renard avait été tué. Je suis allé voir ta tante qui m'a raconté ce qui s'était passé.

— Tu es allé voir tatie Vivi?

— J'y suis allé quelques fois pour avoir de tes nouvelles? Ça t'étonne?

— Elle ne m'en a jamais parlé.

— C'est parce que je lui avais demandé de ne pas le faire. Tu voulais oublier ta vie d'elfe. Qui étais-je pour mettre ce choix en doute? Quand j'ai su que tu étais en danger, par contre, ce fut différent. J'ai suivi ta trace, mais j'arrivais chaque fois trop tard. Plus tôt aujourd'hui des animaux m'ont dit qu'ils avaient vu deux elfes explorer cette colline. Peu après mon arrivée, j'ai aperçu une lueur blanche à l'intérieur d'une des crevasses et j'ai su que c'était toi.

— Tu es arrivé juste à temps. Je ne crois pas que j'aurais pu le guérir sans toi.

Elle se retourna pour regarder Olian qui dormait près du tronc. La branche sous lui était luisante de sang, mais on ne le voyait pas à cause du cocon rouge qui ondoyait sur son corps immobile. Tout

semblait rouge autour d'eux. Le soleil se couchait et les nuages se teignaient de rose.

— Qu'est-ce que tu vas faire à propos de Valrek et de Varénia? demanda Iriel.

Aïnako observa le ciel orangé et lumineux.

— J'en sais rien. Ils n'abandonneront pas, ça, c'est sûr!

Elle lui avait raconté tout ce qui s'était passé depuis l'apparition des gnomes à l'ancienne carrière. Elle sentait qu'Iriel examinait son profil.

— Et toi? fit-il doucement. Le trésor ne te tente pas?

Elle secoua la tête.

— J'ai vu Gaël dans les souvenirs de Tsamiel. Il avait tous les pouvoirs du monde, mais il avait peur de son ombre. Le trésor est une malédiction.

Elle laissa son regard errer sur la forme rouge d'Olian.

— Il pourrait aussi être une bénédiction, dit Iriel, s'il était utilisé à bon escient.

Aïnako ramena ses yeux sur ceux du guerrier. L'année de solitude qu'il venait de passer l'avait changé. Il était moins tendu. Une pointe de nostalgie teintait sa voix et son regard, mais la colère qui avait toujours semblé brûler dans ses prunelles s'était éteinte.

— Tu t'y risquerais? demanda-t-elle.

— Non. Ça ne me ramènerait pas ce que j'ai perdu.

Aïnako regarda encore Olian. Il aimait Kaï et Kaï l'aimait. Ils s'étaient empêchés d'être ensemble à cause d'elle. Elle aurait tellement voulu leur offrir une seconde chance!

— J'ai gâché votre bonheur, murmura-t-elle. À tous les deux. Vous avez perdu la personne que vous aimiez à cause de moi. Si j'avais fait arrêter Païlia la première fois que je l'ai vue dans la grotte de mon père, elle n'aurait pas obligé les ondins à enlever ma mère et je n'aurais pas entraîné Kaï au bord de ce lac maudit. Vous ne les reverrez plus jamais et c'est ma faute.

Iriel lui caressa une joue en balayant une larme avec son pouce.

— Je t'interdis de me dire que ce n'est pas de ma faute! l'avertit-elle en prenant sa main pour l'éloigner de son visage.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire. Personne ne sait ce qui serait arrivé si tu n'avais pas été là.

Iriel fit éclore un filet de lumière bleu argenté entre ses doigts. Il le regarda danser dans sa main un instant, puis le laissa s'évaporer.

— On dit que, lorsqu'un elfe meurt, sa lumière se mêle à celle de ceux qu'il aimait.

Aïnako sourit. Elle aimait cette image. Elle aimait croire que l'essence de sa mère coulait dans les veines d'Iriel et peut-être aussi dans les siennes. Le guerrier semblait plus serein depuis que Silmaëlle était morte pour le sauver. La colère qui pesait sur ses épaules s'était envolée.

Elle passa son bras sous le sien et posa sa tête sur son épaule. Elle était heureuse qu'il soit revenu.

20

Le sang de tsamiel

Olian était encore endormi. Iriel était avec lui pour s'assurer qu'il guérissait bien. La lame de Valrek avait frôlé son cœur; ce type de blessure était sournois. La plaie risquait de se rouvrir si on n'y portait pas attention. Aïnako s'était assise à l'écart pour les observer. Elle tenait son épée et contemplait tour à tour la forêt sombre et les écharpes de brume rouge et argentée qui se mêlaient autour des silhouettes immobiles de ses amis.

La lame posée sur ses genoux distillait une faible lueur rougeâtre. Sous ses doigts, les pierres rondes qui ornaient la poignée étaient lisses, polies par l'usage. Elle se mit à penser aux combats que cette épée avait dû voir. En bas, des cailloux luisaient entre les troncs. Cela lui rappela le cimetière de Beïran. Alors que ses paupières s'alourdissaient, elle aperçut une petite flamme dans la direction de la colline. Elle se redressa. Elle avait cru que c'était Tao, mais la flamme bougeait trop lentement pour être un feu follet. Tao devait encore être en Shamguèn, en train d'expliquer la situation à Taïs.

En regardant mieux, elle s'aperçut que ce n'était pas une tache de feu, mais deux pierres rouges et étroites qui chatoyaient dans la nuit, les poignards qu'Olian avait laissés tomber dans les tunnels externes. Celui ou celle qui les portait s'arrêtait souvent et changeait fréquemment de direction. Aïnako se demanda si elle devait avertir Iriel, mais elle décida d'attendre; il était profondément concentré sur la guérison d'Olian.

Les lueurs rouges se rapprochaient. À la façon dont les lames se

balançaient, Aïnako reconnut la démarche souple et solide d'Omkia. Le maître sculpteur tenait les deux poignards dans la même main. Il n'avait pas d'autre arme. C'était un fourreau vide qui cognait contre sa cuisse. Il regardait autour de lui en scrutant les branches. La lune se reflétait dans ses yeux verts. Il portait un capuchon, mais pas de cagoule. Aïnako s'assura qu'Iriel et Olian étaient toujours camouflés dans une fourche de l'arbre. Elle hésita un moment, puis se décida à s'envoler.

Elle zigzagua entre les branches et se posa dans un arbre au-dessus du gnome. Omkia vit le chatoiement rougeâtre de son épée et s'immobilisa. Ils restèrent longtemps à s'observer. Aïnako attendait qu'il parle, mais il en semblait incapable. La main qui tenait les poignards tremblait imperceptiblement. Il ferma les yeux et, lentement, les tremblements cessèrent. Il se baissa et déposa les poignards sur le sol. Il demeura quelques secondes accroupi, se releva et regarda encore Aïnako. La détresse qui se lisait sur son visage un instant plus tôt s'était effacée. Il n'y restait plus qu'une profonde tristesse. Il sourit, sembla hésiter encore un moment et finit par pivoter sur ses talons pour s'éloigner.

Aïnako observa les lames rouges dans l'herbe sombre. Une subite impulsion la poussa à rouvrir les ailes pour rattraper le maître sculpteur. Omkia marchait à grandes enjambées. En l'entendant arriver, il se retourna et attendit qu'elle le rejoigne.

— Es-tu seul? demanda Aïnako.

Il retira son capuchon et la dévisagea comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle soit là.

— Je suis seul, répondit-il.

Aïnako se posa devant lui. Omkia lui sourit, incrédule.

— Tu n'as pas peur que je t'aie menti et que mes complices t'attirent sous terre?

Elle fit non de la tête. Il rit, mais ses yeux semblaient l'implorer.

— Ton ami, dit-il, Valrek a affirmé l'avoir tué.

— Il va s'en sortir.

Omkia sourit en soupirant. Il semblait réellement soulagé, tellement qu'on aurait pu croire qu'Olian était un de ses amis proches.

Aïnako essaya de sonder son regard.

— Tu es venu jusqu'ici uniquement pour lui rapporter ses poignards?

Le gnome tira une aiguille noire d'un étui attaché à sa ceinture. Un dard de guêpe.

— J'ai reçu l'ordre de t'injecter ça.

Une goutte de liquide transparent tomba de la pointe de l'aiguillon.

— Qu'est-ce que c'est? La même chose que vous avez injectée à Rantanplan?

— Non. Ce qu'ils ont donné à ton renard, c'était du venin de serpent. Ça, c'est destiné à t'endormir, c'est tout. Après, je n'aurais eu qu'à te traîner jusqu'en Okmern.

— En Okmern? Pourquoi?

— Varénia veut que tu m'aides à extraire les autres souvenirs de Tsamiel.

Aïnako émit une exclamation ironique.

— Tu n'es pas assez doué pour ça?

— Je suis doué, mais je ne suis qu'un gnome. Toi, en revanche, tu es une elfe capable de lire dans la pierre et tu partages le même sang que Tsamiel.

Avec la pointe de son épée, Aïnako désigna le fourreau vide du gnome.

— Tu comptais me surprendre pour m'injecter ton poison, c'est ça? Pourquoi n'as-tu pas ton épée?

— Pour que tu réagisses exactement comme tu l'as fait. C'était l'idée de Valrek. Après, je t'aurais prise par surprise.

Aïnako se dit qu'elle avait encore le temps de l'éventrer ou au moins de se sauver, mais elle ne bougea pas. Omkia semblait se dire la même chose et attendre qu'elle le fasse, qu'elle lui passe son épée à travers le corps et qu'elle s'enfuie à tire-d'aile. Il observa le dard et en testa le piquant du bout du doigt sans perforer sa peau. Il le rangea ensuite dans son étui de cuir qu'il détacha de sa ceinture.

— Tiens, dit-il en le lui présentant. Fais-en ce que tu veux.

Comme elle s'en saisissait, elle éprouva une vive brûlure dans le

haut du dos et la douleur lui fit lâcher l'étui. Quelque chose venait de la piquer et ce quelque chose avait calé une lame aigue-marine contre sa gorge. La pression de l'épée lui coupa le souffle. Elle sentit un liquide froid se répandre dans ses muscles. Devant elle, Omkia avait voulu prendre son arme, mais sa main n'avait rencontré que son fourreau vide. Aïnako manquait d'air et elle voyait trouble. Son corps s'alanguissait, ses membres s'alourdissaient. Elle lâcha son épée. Le gnome fit un geste pour l'attraper.

— Je vais la tuer si tu bouges! menaça une voix féminine dans le dos d'Aïnako.

La pression sur sa gorge s'accentua et une goutte de sang perla. Omkia se figea. L'épée de rubis tomba dans l'herbe en émettant un bruit mat. Aïnako avait reconnu la voix de Païlia, celle qui avait tué ses parents. Que faisait-elle là? Elle la croyait en prison. Elle lui aurait volontiers demandé des explications, mais elle étouffait et peinait à garder les yeux ouverts. Toute sa volonté s'employait à rester consciente, juste consciente, et à ne pas céder à la noirceur qui se refermait sur elle.

— Qui t'a fait sortir de ton cachot? cracha Omkia à l'adresse de la meurtrière.

Aïnako ne la voyait pas, mais elle entendit Païlia éclater d'un rire hystérique. Omkia tressaillit soudain et se mit à fixer un point derrière elle. Il plissa les yeux et son visage prit une expression à mi-chemin entre haine et incrédulité. Varénia passa près d'Aïnako sans même la regarder. Elle se pencha pour ramasser l'étui contenant le dard, mais laissa l'épée de rubis où elle était. Elle s'approcha du maître sculpteur.

— Païlia travaille pour moi, murmura-t-elle.

Omkia s'apprêtait à répondre quand la reine posa un index tatoué sur ses lèvres.

— Tu l'as entendue, non? Elle tuera la gamine si tu bouges.

Elle ouvrit l'étui et en extirpa le dard de guêpe. Elle passa l'aiguillon le long du visage d'Omkia et, presque tendrement, repoussa les plis de son capuchon pour dégager sa gorge.

— J'aurais tellement voulu continuer à te faire confiance, dit-elle en lui enfonçant le dard dans la jugulaire au milieu du tatouage noir

qui sinuait sur sa peau blanche.

Omkia frémit, mais se laissa faire. Ses yeux cherchèrent ceux d'Aïnako. Leur tête bascula en même temps et un voile noir tomba sur la forêt.

LISTE DES PERSONNAGES

Aïnako : Elfe, seconde reine du royaume de Shamguèn, fille de Silmaëlle et petite-fille de Taïs. Elle a été élevée par sa tante, tatie Vivi, sous une forme humaine et en répondant au nom de Novembre.

Chèn : Feu follet; il est parti avec Io à la recherche du trésor des ondins il y a mille ans.
Chloé : Humaine, amie de Novembre, alias Aïnako.

Éléssan : Elfe; il a joué le rôle de cousin d'Aïnako au cours des premières années de sa vie.
Erkor : Gnome, commandant de l'armée d'Okmern.
Estelle : Nom humain donné à Kaï.

Fælkor : Elfe, père d'Aïnako, ancien prince de Shamguèn né de la brève union entre Taïs et Melkor.
Flo : Humain, oncle d'Aïnako, mari de tatie Vivi.

Gaël : Elfe, ancien roi d'Élimbrel, mari de Tsamiel et arrière-arrière-grand-père d'Aïnako.
Garik : Gnome vivant dans les tunnels externes d'Okmern.
Goneïa : Elfe, soldat de l'armée d'Élimbrel.

Handel : Elfe, ancien roi d'Élimbrel, père de Tsamiel et de Taïs.
Handur : Elfe, commandant de l'armée d'Élimbrel.

Ina : Elfe sauvage, compagne de Nil.
Io : Elfe, aventurière partie à la recherche du trésor des ondins mille ans auparavant.
Iork : Gnome vivant dans les tunnels externes d'Okmern.
Iriel : Elfe, ancien chef de la garde rapprochée d'Aïnako, ancien amoureux de Silmaëlle.
Issaïa : Gnome vivant dans les tunnels externes d'Okmern.

Kaï : Elfe, fille naturelle de Tsamiel.
Kami : Gnome vivant dans les tunnels externes d'Okmern.
Karask : Gnome, chef de la garde rapprochée de Varénia.

Laïarelle : Elfe, nouvelle reine du royaume d'Élimbrel.
Lazare (**Madame**) : Humaine, mère de Chloé et de Zac.
Lazare (**Sébastien**) : Humain, père de Chloé et de Zac.
Loup : Nom humain d'Éléssan.

Melkor : Gnome, ancien roi du royaume d'Okmern, père de Valrek et de Varénia. Il est également le père de Fælkor et le grand-père d'Aïnako.
Mika : Gnome, premier roi d'Okmern.

Naïké : Elfe; elle a joué le rôle de cousine d'Aïnako au cours des premières années de sa vie.
Néréli : Elfe, mère de Silmaëlle, grand-mère d'Aïnako; jadis reine du royaume d'Élimbrel, elle a été tuée lors de combats contre l'armée de Taïs.
Nil : Elfe sauvage, père de Kaï.
Nina : Nom humain de Naïké.
Novembre : Nom humain d'Aïnako.

Olian : Elfe, neveu de Naïké, ancien soldat de l'armée d'Élimbrel.
Omkia : Gnome, maître sculpteur de Varénia, ancien soldat de la garde rapprochée de Valrek.

Païlia : Elfe, ancienne liaison de Fælkor.

Rivière (**Monsieur**) : Nom humain donné à Iriel.
Roukia : Gnome, ancien roi d'Okmern.

Sao : Feu follet, sœur de Tao.
Silmaëlle : Elfe, ancienne reine du royaume d'Élimbrel, fille de Néréli et mère d'Aïnako.

Taïs : Elfe, première reine du royaume de Shamguèn, mère de Fælkor et grand-mère d'Aïnako.
Tao : Feu follet, frère de Sao.
Tristan : Nom humain donné à Olian.
Tsamiel : Elfe, sœur cadette de Taïs, ancienne reine du royaume d'Élimbrel, mère naturelle de Kaï.

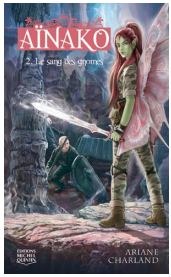
Valrek : Gnome, ancien roi du royaume d'Okmern, frère de Varénia.
Varénia : Gnome, reine du royaume d'Okmern, sœur de Valrek.
Vivi (**Tatie**) : Tante d'Aïnako, Vivielle de son nom véritable. Née elfe, elle a choisi de vivre sous une forme humaine. C'est elle qui a élevé Novembre, alias Aïnako.

Yuri : Humain, ami de Chloé.

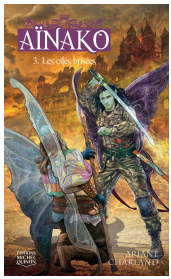
Zac : Humain, frère de Chloé.

La série

La voleuse de lumière, tome 1



Le sang des gnomes, tome 2



Les cités brisées, tome 3

Les pierres jumelles,
tome 4

Le trésor des ondins,
tome 5